



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

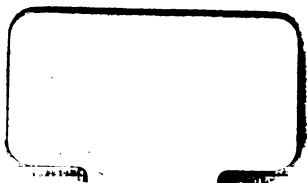
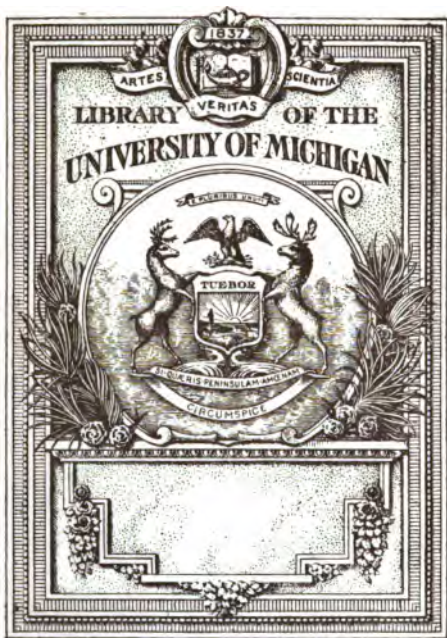
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



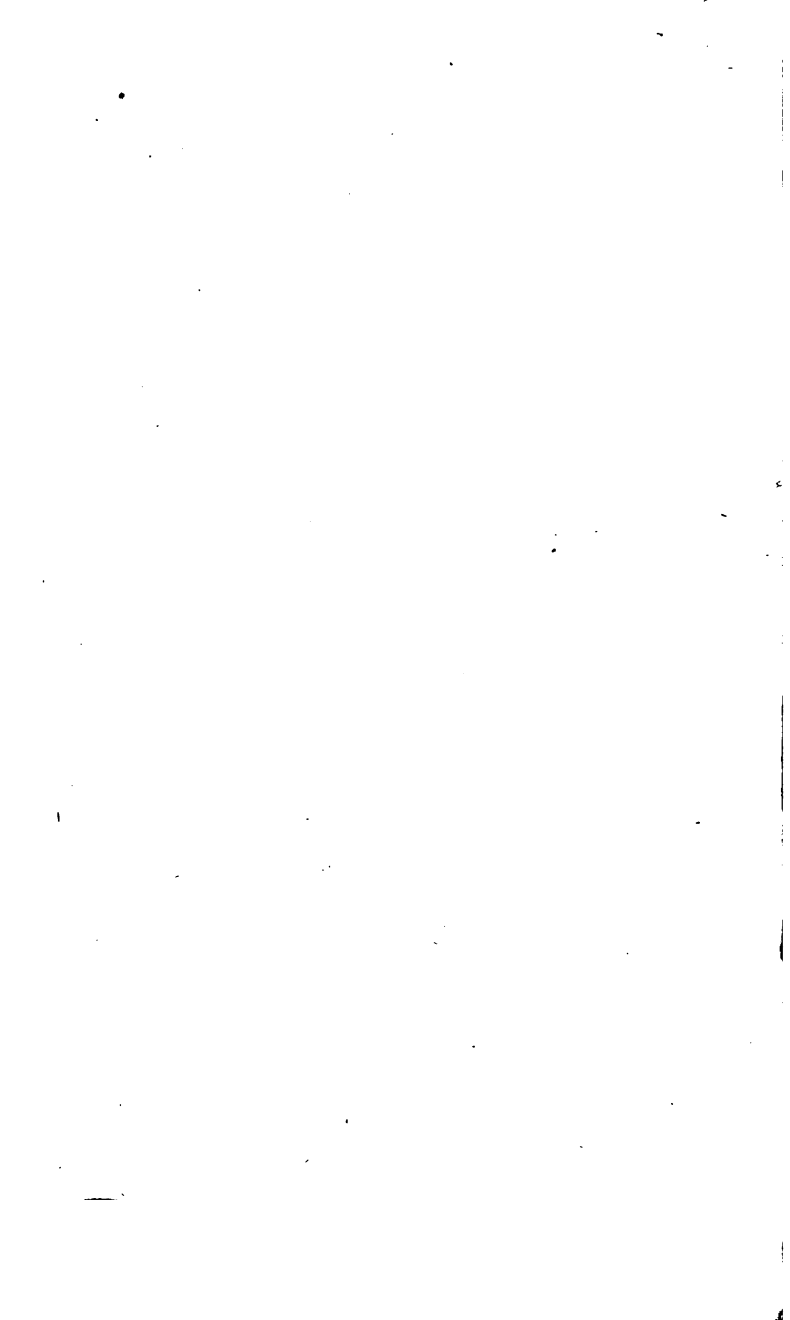
848

A289

1868



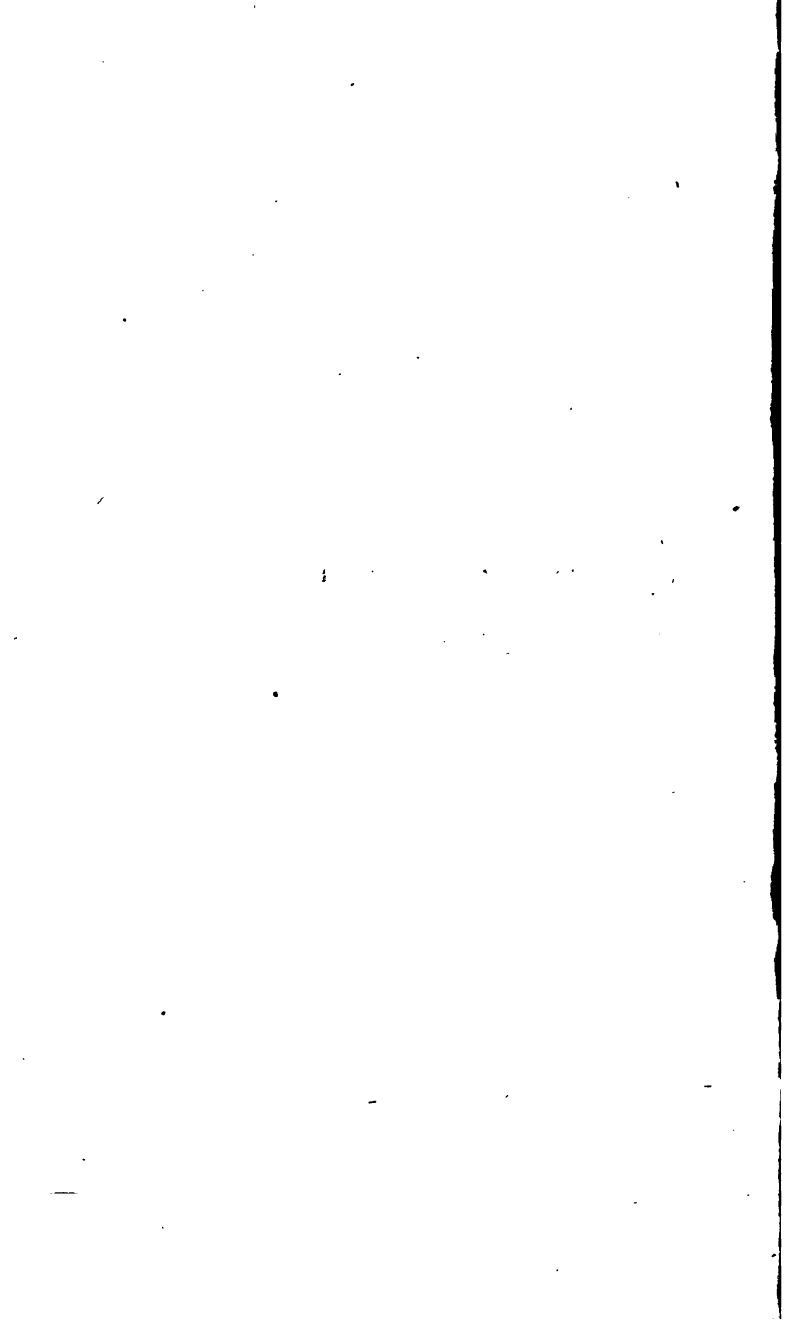




848
A 289.
1860

CURUMILLA

77.

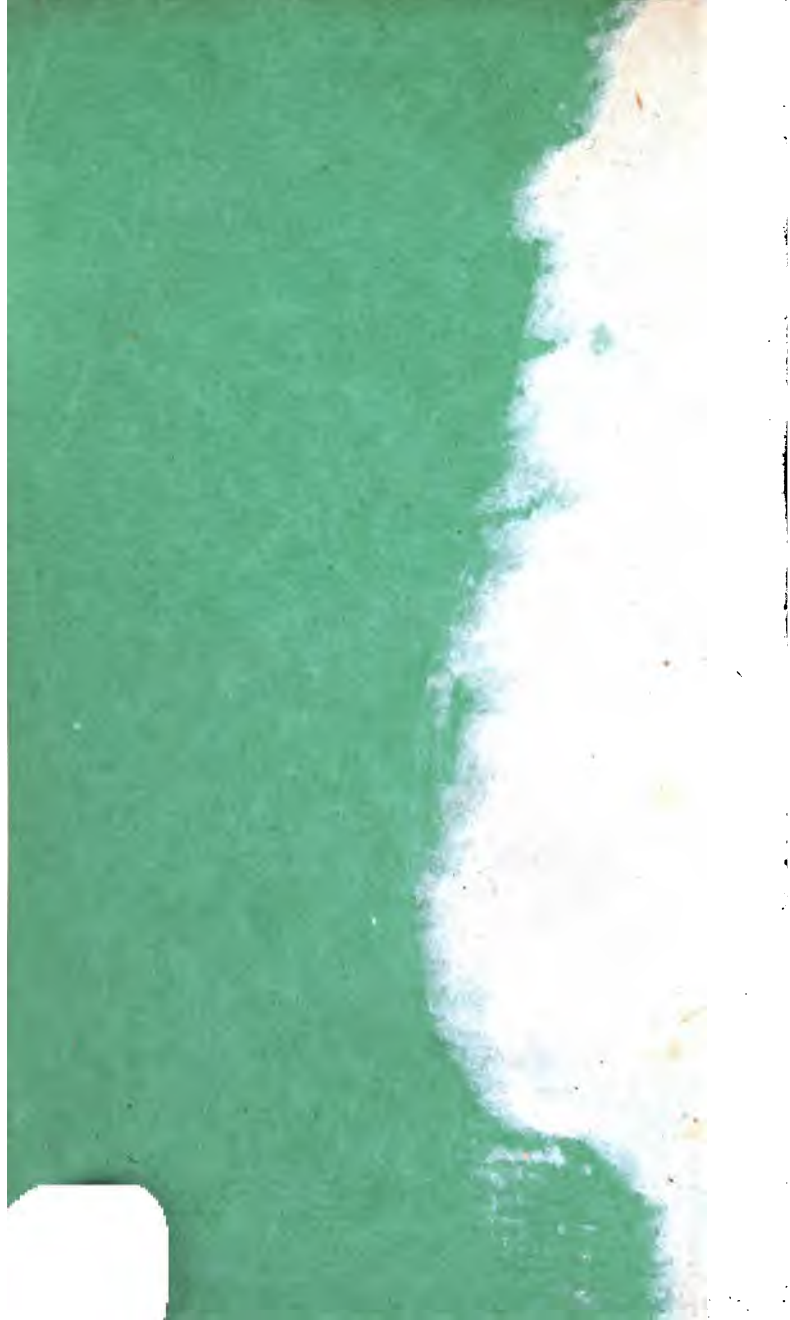


DEUXIÈME ÉDITION

GUSTAVE AIMARD.

CURUMILLA

AMYOT & CO
A PARIS



G. Berrier Lindsay M.D.

CURUMILLA

PAR

GUSTAVE AIMARD

*Gioux
s. a. p. l. i. o. n.*

Troisième Édition



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

—
MDCCLX

20

© 305/9959

CURUMILLA

I

L'Entrevue.

Les jésuites avaient fondé au Mexique des missions autour desquelles, avec cette patience qui les a constamment distingués, une charité sans bornes et une persévérance que rien ne pouvait décourager, ils étaient parvenus à grouper un grand nombre d'Indiens auxquels ils enseignaient les principaux et les plus touchants dogmes de notre religion, qu'ils baptisaient, instruisaient et faisaient travailler à la terre.

Ces missions, d'abord peu considérables et séparées par de grandes distances, s'étaient insensiblement accrues ; les Indiens, séduits par la douce aménité des bons pères, étaient venus se placer sous leur protection, et nul doute que si les jésuites, victimes de la jalousie des vice-rois espagnols, n'avaient été honteusement dépouillés et chassés du Mexique, ils ne fussent parvenus à attirer à eux la plupart des Indios braves les plus féroces, à les civiliser et à faire abandonner aux tribus indiennes la vie nomade.

C'est dans une de ces missions que nous conduirons le lecteur, un mois après les événements que nous avons rapportés dans notre précédent ouvrage (1).

La mission de Nuestra Señora de los Angeles

Dr. C. C. Vanden

(1) Voir la *Fière d'or*, 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

34.10.3

avait été construite sur la rive droite du Rio San Pedro, à soixante lieues environ du Pitic.

Rien n'égalé le grandiose et l'originalité de sa position, rien ne peut le disputer en majesté sauvage et en sévérité imposante au paysage majestueusement terrible qui s'offre aux regards et remplit le cœur de terreur et de joie mélancolique, à l'aspect des effrayants et sombres rochers qui se projettent sur les eaux du fleuve, pareils à des murailles colossales et à de gigantesques créneaux coupés par d'immenses fissures et des gouffres béants qui semblent accuser quelque convulsion de la nature ; puis, au milieu de ce chaos, de ces rocs entassés formant des précipices et de fantastiques aspérités au pied même d'un rapide de quatre-vingts toises, d'où le fleuve mugit en tourbillons impétueux et se précipite en une large et écumeuse cascade, au sein d'un délicieux vallon couvert d'un tapis de verdure, se cache et s'abrite frileusement la mission, dominée de trois côtés par d'immenses montagnes qui élèvent jusqu'aux cieux leurs pics lointains.

Hélas ! cette mission, jadis si riante, si animée, si gaie et si heureuse, ce coin ignoré du monde, qui semblait un reflet perdu de l'Eden, où matin et soir, se mêlant à la cascade, les hymnes de reconnaissance montaient vers le Tout-Puissant, cette mission est morte et désolée maintenant, ses cases sont désertes et en ruines, l'église est effondrée, l'herbe a envahi le chœur ; les membres effrayés de cette simple et naïve communauté, dispersés par la persécution, se sont réfugiés au désert, et sont rentrés dans cette vie sauvage dont on avait eu tant de peine à les faire sortir ; les bêtes fauves gisent dans la

maison de Dieu, et l'on n'entend plus que la voix de la solitude qui murmure incessamment parmi les cases désertes et siffle à travers les murs écroulés, que les herbes parasites envahissent rapidement, rongent sans cesse, et ne tarderont pas à renverser sur le sol et à recouvrir d'un vert linceul.

C'était le soir ; le fleuve grondait sourdement à travers les palétuviers ; le ciel, semblable à un dôme de diamant, étincelait de ces millions d'étoiles qui sont aussi des mondes ; la lune répandait une vague et mystérieuse lumière, et l'atmosphère, rafraîchie par une brise folle, était embaumée de ces âcres senteurs du désert, si bonnes et si saines à respirer.

Cependant la nuit était assez fraîche, et trois voyageurs, accroupis autour d'un vaste brasier allumé au milieu des décombres, semblaient en apprécier la chaleur bienfaisante.

Ces voyageurs, sur les rudes visages desquels jouaient les reflets changeants de la flamme, auraient offert un splendide sujet de tableau à un peintre, avec leurs costumes étranges et leurs physionomies caractérisées, campés là au milieu de cette nature abrupte et sauvage.

Un peu en arrière du groupe principal, quatre chevaux entravés à l'amble broyaient à pleine bouche leur provende, tandis que leurs maîtres, de leur côté, terminaient un maigre repas composé d'une tranche de venaison, de quelques morceaux de tasjeo et de tortillas de maïs, le tout arrosé d'eau, légèrement mélangé de refino, destiné à corriger en partie sa crudité.

Ces trois hommes étaient le comte Louis, Valentin et don Cornelio.

Bien qu'ils mangeassent en véritables chasseurs, c'est-à-dire de bon appétit et sans perdre une bouchée, cependant il était facile de deviner que nos personnages étaient sous le coup d'une préoccupation sérieuse; leurs yeux erraient sans cesse autour d'eux, furetant dans l'ombre et cherchant à percer les ténèbres. Parfois, la main s'arrêtait à moitié chemin de la bouche, le morceau de tasajo restait suspendu; de la main gauche, ils cherchaient instinctivement leur rifle posé à terre auprès d'eux; ils tendaient le cou en avant et écoutaient attentivement, analysant et décomposant dans leur esprit ces mille bruits sans nom des grands déserts américains, qui tous ont une cause et sont un infallible avertissement pour l'homme qui sait les comprendre.

Cependant le repas s'acheva.

Don Cernelio avait saisi sa jarana, mais sur un geste de Louis, il la reposa à terre, s'enveloppa dans son zarapé et s'étendit sur le sol.

Valentin réfléchissait profondément, Louis s'était levé, et appuyé contre un pan de mur, il regardait attentivement au dehors.

Un laps de temps assez long s'écoula ainsi sans qu'une parole fût échangée.

Louis vint enfin se rasseoir auprès du chasseur.

— C'est étrange! dit-il.

— Quoi? répondit distraitement Valentin.

— L'absence prolongée de Curumilla! voilà près de trois heures qu'il nous a quittés sans nous en dire la raison, et il n'est pas encore de retour.

— Le soupçonnerais-tu? fit le chasseur avec une certaine amertume.

— Frère, reprit Louis, tu es injuste en ce mo-

ment ; je ne soupçonne pas, je suis inquiet, voilà tout. Ainsi que toi, j'ai pour le chef une trop vive et trop sincère amitié pour ne pas redouter un malheur.

— Curumilla est prudent, nul n'est autant que lui au fait des ruses indiennes ; s'il ne revient pas, c'est qu'il a pour cela des raisons importantes, sois-en sûr.

— J'en suis convaincu ; mais le retard que cette absence nous cause peut nous devenir préjudiciable.

— Qu'en sais-tu, frère ? Peut-être notre salut dépend-il de cette absence elle-même. Crois-moi, Louis, je connais beaucoup mieux que toi Curumilla, j'ai trop longtemps dormi côte à côte avec lui pour ne pas avoir en lui la plus grande confiance. Ainsi, tu le vois, j'attends patiemment son retour.

— Mais s'il est tombé dans un piège, s'il a été tué ?

Valentin regarda son frère de lait avec une expression indéfinissable ; puis il répondit en haussant les épaules d'un air de suprême dédain :

— Tombé dans un piège, lui ! Curumilla, mort ! allons donc ! tu plaisantes, frère. Tu sais bien que cela n'est pas possible.

Louis ne trouva rien à objecter à cette assurance si franchement naïve.

— Enfin ! reprit-il au bout d'un instant, toujours est-il qu'il se fait bien attendre.

— Pourquoi donc ? Qu'avons-nous besoin de lui en ce moment ? Tu n'as pas l'intention de quitter ce campement, n'est-ce pas ? Eh bien, qu'est-ce que cela fait qu'il arrive une heure plus tôt ou plus tard ?

Louis fit un geste de mauvaise humeur, se roula

dans son sarapé et s'étendit auprès de don Cornelio, en disant d'un ton bourru :

— Bonsoir.

— Bonsoir, frère, répondit Valentin en souriant.

Dix minutes plus tard, malgré sa mauvaise humeur, Louis, vaincu par la fatigue, dormait comme s'il n'eût plus dû se réveiller,

Valentin laissa encore un quart d'heure s'écouler avant de faire un mouvement, puis il se leva doucement, s'approcha à pas de loup de son frère de lait, se pencha sur lui et l'examina attentivement pendant deux ou trois minutes.

— Enfin ! murmura-t-il en se redressant, j'avais peur qu'il ne s'obstinât à veiller et à me tenir compagnie.

Le chasseur passa dans sa ceinture les pistolets qu'il avait déposés à terre, jeta son rifle sur son épaule, et enjambant avec précaution par-dessus les pierres et les décombres de toute sorte qui encombraient le sol, il s'éloigna rapidement, quoique sans bruit, et ne tarda pas à disparaître dans les ténèbres.

Il marcha ainsi pendant environ dix minutes, et gagna un épais fourré d'arbres du Pérou et de mezquites. Arrivé là, il s'abrita derrière un buisson, et après avoir d'un coup d'œil perçant soigneusement exploré les environs, il siffla doucement à trois reprises, en ayant soin de laisser une distance égale entre chaque sifflement.

Au bout de deux ou trois minutes, le cri de l'épervier d'eau s'éleva à deux reprises différentes du sein des palétuviers qui bordaient la rive du fleuve à quelques pas à peine de l'endroit où se tenait le chasseur.

— Bon ! murmura celui-ci, notre ami est exact ; mais, comme la sagesse des nations dit quelque part que la prudence est la mère de la sûreté, soyons prudent, cela ne peut pas nuire, lorsque l'on traite avec de pareils drôles, et le digne chasseur arma son rifle.

Puis, cette précaution prise, il quitta le fourré au sein duquel il était caché, et s'avança résolûment en apparence, mais cependant sans négliger aucune précaution pour éviter une surprise, vers l'endroit d'où était partie la réponse à son signal.

Arrivé à moitié chemin environ du lieu vers lequel il se dirigeait, quatre ou cinq individus en sortirent et marchèrent à sa rencontre.

— Oh ! oh ! fit le chasseur, voilà des gens qui semblent avoir grande hâte de causer avec moi, attention.

Alors il s'arrêta, épaula son rifle, et couchant en joue l'homme le plus rapproché de lui :

— Halte ! dit-il, ou je fais feu.

— Capa de Dios ! vous êtes vif, caballero, répondit une voix ironique, vous ne vous laissez pas facilement approcher ; mais désarmez votre fusil, vous voyez que nous sommes sans armes.

— Sans armes apparentes, oui ; mais qui me répond que vous n'en avez pas de cachées ?

— Mon honneur ! monsieur, répondit avec hauteur le premier interlocuteur. En douteriez-vous, par hasard ?

Le chasseur ricana.

— Je doute de tout la nuit, lorsque je suis seul dans le désert et que devant moi se trouvent quatre

hommes que j'ai tout lieu de supposer ne pas être de mes meilleurs amis.

— Allons, allons, monsieur, un peu plus d'aménité, s'il vous plaît.

— Je ne demande pas mieux ; seulement, cette entrevue, c'est vous qui l'avez désirée ; donc vous devez accepter mes conditions et non pas moi les vôtres.

— A votre aise, don Valentin ; qu'il soit fait selon votre désir. Cependant, la première fois que nous avons traité ensemble, je vous ai trouvé beaucoup plus coulant.

— Je n'en disconviens pas ; venez seul et nous causerons.

L'étranger ordonna d'un geste à ceux qui l'accompagnaient de demeurer où ils se trouvaient et il s'approcha seul.

— A la bonne heure ! fit le chasseur en désarmant son rifle, dont il reposa la crosse à terre et sur le canon duquel il s'appuya, les deux mains croisées.

L'homme envers lequel Valentin montrait si peu de confiance, ou, pour parler plus clairement, dont il avait une aussi grande méfiance, n'était autre que le général don Sébastian Guerrero.

— Là, maintenant, vous devez être satisfait ; je vous ai, je crois, donné une grande preuve de condescendance, dit le général en arrivant auprès de lui.

— C'est que probablement vous avez des raisons pour cela, répondit le chasseur d'un air narquois.

— Monsieur ! fit le général avec hauteur.

— Soyons nets et brefs comme des hommes qui

s'apprécient à leur juste valeur, répondit sèchement Valentin. Je ne suis ni un niais ni un individu infatué de son propre mérite, la franchise seule, une franchise réciproque, pourra donc seule, je le répète, nous amener à nous entendre, si cela est possible, ce dont je doute.

— Que supposez-vous donc, monsieur?

— Je ne suppose rien, général, je suis certain de ce que j'avance, voilà tout. Quelle probabilité qu'un grand personnage comme vous, général, gouverneur de la Sonora, que sais-je encore? s'abaisse à solliciter d'un pauvre diable de chasseur comme je le suis une entrevue la nuit, au fond d'un désert, s'il n'espère pas retirer de cette entrevue de grands avantages? Il faudrait être fou ou imbécile pour ne pas voir cela du premier coup d'œil, et, grâce à Dieu, je ne suis ni l'un ni l'autre.

— Supposons que cela soit ainsi que vous le dites.

— Supposons, je ne demande pas mieux. Maintenant, venons au fait.

— Hum! cela ne me semble guère facile avec vous.

— Pourquoi donc? Nos premières relations, que vous rappeliez tout à l'heure, ont dû cependant vous prouver que je suis assez facile en affaires.

— C'est juste; pourtant celle que j'ai à vous proposer est assez scabreuse et je crains...

— Quoi donc? Que je refuse? Dame! vous comprenez, c'est un risque à courir.

— Non, je crains que vous ne saisissiez pas bien l'esprit de l'affaire et que vous vous fâchiez.

— Vous croyez? après tout c'est possible. Voulez-vous que je vous évite la peine de vous expliquer?

— Comment cela ?

— Ecoutez-moi.

Les deux hommes étaient debout à deux pas l'un de l'autre, se regardant l'œil dans l'œil ; seulement Valentin, toujours sur ses gardes, surveillait attentivement, sans en avoir l'air, les trois ou quatre individus restés en arrière.

— Parlez, fit le général.

— Général, vous voulez tout simplement me proposer de vous vendre mon ami.

Don Sébastian, à ces paroles, prononcées d'un accent incisif, fit malgré lui un geste de surprise, en reculant d'un pas.

— Monsieur !

— Est-ce vrai ? oui ou non ?

— Vous employez des termes..... balbutia le général.

— Les termes ne font rien à la chose. Maintenant que vous avez reconnu que le comte Louis n'est pas le complice que vous espériez trouver afin de vous hisser sur le fauteuil de la présidence de la république, comme vous désespérez de le faire changer d'avis, vous voulez vous en débarrasser, c'est logique.

— Monsieur !.....

— Laissez-moi continuer. Pour cela vous ne trouvez rien de mieux que de l'acheter. Du reste, vous avez l'habitude de ces transactions. J'ai entre les mains des preuves de quelques-unes qui vous font beaucoup d'honneur.

Le général était blême d'épouvante et de rage ; il serrait les poings, frappait du pied en murmurant des mots sans suite.

Le chasseur ne sembla pas s'apercevoir de cette agitation et continua imperturbablement :

— Seulement, vous vous êtes trompé en vous adressant à moi ; je ne suis pas Face-de-Chien, un gaillard avec lequel vous avez fait un bien beau marché dans le temps (1). J'ai fait le commerce des bestiaux, mais jamais celui de chair humaine : chacun sa spécialité, je vous laisse celle-là.

— Mais enfin, monsieur, s'écria le général dans le paroxysme de la colère, où voulez-vous en venir ? Est-ce donc dans le but de m'insulter que vous avez accepté cette entrevue ?

Valentin haussa les épaules.

— Vous ne le croyez pas, dit-il, cela serait trop niais ; non, je veux vous proposer une affaire.

— Une affaire !

— Ou un marché, si vous l'aimez mieux.

— Et ce marché ?

— Le voici en deux mots : j'ai entre les mains certains papiers qui, s'ils voyaient le jour et étaient remis à certaines personnes, pourraient vous coûter non-seulement votre fortune, mais encore la vie.

— Des papiers ? balbutia don Sébastian.

— Oui, général ; votre correspondance avec certain diplomate nord-américain auquel vous consentez à livrer la Sonora et un ou deux autres Etats si les Etats-Unis vous fournissent les moyens de vous emparer de la présidence de la république mexicaine.

— Et vous avez ces papiers ? dit le général avec une anxiété mal contenue.

(1) Voir le *Chercheur de Pistes*, 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

— J'ai les lettres avec les réponses de votre correspondant, oui.

— Ici ?

— Parfaitement, fit Valentin en ricanant.

— Alors tu vas mourir ! s'écria le général en se précipitant par un bond de panthère sur le chasseur.

Mais celui-ci était sur ses gardes. Par un mouvement aussi vif que celui de son ennemi avait été brusque, il le saisit à la gorge, le renversa sous lui, et lui appuyant le pied sur la poitrine :

— Un pas de plus, dit-il froidement aux compagnons du général, qui accouraient en toute hâte à son secours, un pas de plus, et il est mort !

Certes, le général était un homme brave ; maintes fois, il avait donné des preuves non équivoques d'un courage poussé jusqu'à la témérité : cependant il vit une telle résolution étinceler dans l'œil fauve du chasseur qu'il sentit un frisson agiter tous ses membres, il se vit perdu, il eut peur.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria-t-il d'une voix inarticulée en s'adressant à ses amis.

Ceux-ci obéirent.

— Je pourrais vous tuer, dit Valentin, vous êtes bien en mon pouvoir ; mais que m'importe votre vie ou votre mort, je tiens l'une et l'autre entre mes mains ; relevez-vous ! Maintenant, un mot : prenez garde de rien faire contre le comte.

Le général avait profité de la permission du chasseur pour se relever tout froissé et tout meurtri de sa chute ; mais aussitôt qu'il se sentit libre de ses mouvements, que ses pieds portèrent bien

d'aplomb sur le sol, une révolution s'opéra en lui et le courage lui revint.

— Ecoutez à votre tour, répondit-il, je serai avec vous aussi franc et aussi brutal que vous l'avez été avec moi ; c'est maintenant entre nous une guerre à mort, sans pitié et sans merci. Dussé-je porter ma tête sur un échafaud, le comte mourra, parce que je le hais et qu'il me faut sa mort pour satisfaire ma vengeance.

— Bien, répondit froidement Valentin.

— Oui, répondit le général en raillant. Allez, je ne vous crains pas ; servez-vous des papiers dont vous m'avez menacé, peu m'importe ; je suis invulnérable, moi.

— Vous croyez ? articula lentement le chasseur.

— Je vous méprise ; vous n'êtes que des aventuriers ; jamais vous ne pourrez m'atteindre.

Valentin se pencha vers lui.

— Vous, lui dit-il, c'est possible, mais votre fille !!!

Et profitant de la stupéfaction du général, atterré par ces paroles, le chasseur poussa un rire strident et moqueur, et s'élança dans le fourré, où il était impossible de le poursuivre.

— Oh ! murmura le général au bout d'un instant en passant sa main sur son front moite de sueur, oh ! le démon ! ma fille ! a-t-il dit !... ma fille !

Il rejoignit ses compagnons et s'éloigna avec eux sans vouloir répondre à aucune des questions qu'ils lui adressaient.

II

La Mission.

Valentin, après s'être brusquement séparé du général, ainsi que nous l'avons rapporté à la fin de notre précédent chapitre, ne sembla nullement s'inquiéter d'être poursuivi, et si dans le premier moment il avait pressé le pas, il ne tarda pas à le ralentir.

Arrivé à peu près à une centaine de mètres de l'endroit où avait eu lieu son entrevue avec don Sébastian, il s'arrêta, leva les yeux au ciel et parut s'orienter, puis il reprit sa marche; mais au lieu de se diriger vers la Mission, il lui tourna complètement le dos, fit un crochet sur la droite et revint sur la rive du fleuve, dont il s'était d'abord éloigné.

Bien qu'en ce moment sa course fût assez rapide, le chasseur paraissait fortement préoccupé, ses regards erraient machinalement autour de lui; parfois il s'arrêtait, non pas pour écouter quelque bruit inconnu, mais par suite des pensées qui l'obsédaient et lui ôtaient le sentiment des choses extérieures. Evidemment Valentin cherchait la solution d'un problème qui l'embarrassait.

Enfin, au bout d'un quart d'heure environ, il entrevit une faible lueur à quelques pas devant lui; cette lueur brillait à travers les arbres; elle semblait indiquer un campement.

Valentin s'arrêta et siffla doucement. Au même instant les branches d'un buisson, situé à cinq ou six mètres de lui, s'écartèrent sans bruit, et un homme parut.

Cet homme était Curumilla.

— Eh bien, demanda Valentin, est-elle venue?
L'Araucan baissa affirmativement la tête.

Le chasseur fit un geste de mauvaise humeur.

— Où est-elle? dit-il.

L'Indien indiqua du doigt le feu que le chasseur avait aperçu.

— Le diable emporte les femmes! grommela le chasseur; ce sont les êtres les moins logiques qui existent. Comme elles se laissent toujours guider par la passion, elles renversent souvent sans y songer les plus sûres combinaisons.

Puis il ajouta à haute voix :

— N'avez-vous donc pas fait ma commission?

Cette fois l'Indien parla.

— Elle ne veut rien entendre, dit-il, elle veut voir.

— Je le savais, s'écria le chasseur; elles sont toutes les mêmes, têtes folles bonnes à faire des grelots pour les mules! Et encore, celle-ci est une des meilleures! Enfin, conduisez-moi près d'elle, je vais tâcher de la convaincre.

L'Indien sourit d'un air railleur, mais il ne répondit pas; il se détourna et guida le chasseur vers le feu.

En quelques secondes le chasseur se trouva sur la lisière d'une vaste clairière au centre de laquelle, auprès d'un bon feu de bois mort, doña Angela et sa camérista Violanta étaient accroupies sur des monceaux de fourrures.

A dix pas derrière les deux femmes, plusieurs peones, armés jusqu'au dents, attendaient, appuyés sur leurs longues lances, le bon plaisir de leur maîtresse.

Doña Angela leva la tête au bruit causé par l'approche du chasseur, et poussa un léger cri de joie.

— Vous voilà donc enfin ! s'écria-t-elle, je désespérais de vous voir arriver.

— Peut-être eût-il mieux valu que je ne vinsse pas, répondit-il avec un soupir étouffé.

La jeune fille n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre la réponse du chasseur.

— Votre campement est-il loin d'ici ? reprit-elle.

— Avant de nous y rendre, dit le chasseur, il faut que nous causions un peu, señora.

— Qu'avez-vous donc de si intéressant, ou plutôt de si pressé à me dire ?

— Vous allez en juger.

La jeune fille fit le geste de quelqu'un qui se résigne à écouter une chose qu'elle sait d'avance lui devoir être désagréable.

— Parlez, dit-elle.

Le chasseur ne se fit pas répéter deux fois l'invitation.

— Où Curumilla vous a-t-il rencontrée ?

— A l'hacienda, au moment où je montais à cheval pour venir ; je n'attendais que lui pour me mettre en route.

— Il a cherché à vous dissuader de cette démarche ?

— C'est vrai ; moi j'ai voulu absolument venir et je l'ai contraint à me conduire ici.

— Vous avez eu tort, Niña.

— Pour quelle raison ?

— Pour mille.

— Ceci n'est pas répondre ; dites-m'en une.

— Votre père, d'abord.

— Il n'est pas encore arrivé à l'hacienda. Je serai de retour avant qu'il ne vienne ; je n'ai rien à craindre de ce côté-là.

— Vous vous trompez ; votre père est arrivé ; je l'ai vu, j'ai causé avec lui.

— Vous ! où ? quand ?

— Moi, ici, il y a une demi-heure.

— C'est impossible, dit-elle.

— Cela est. J'ajouterai même qu'il m'a voulu tuer.

— Lui ?

— Oui.

La jeune fille demeura un instant pensive ; au bout de cet instant, elle releva sa tête mutine, et la secouant à plusieurs reprises :

— Tant pis ! dit-elle résolument ; quoi qu'il arrive, j'irai jusqu'au bout.

— Qu'espérez-vous de cette entrevue, Niña ? ne savez-vous donc pas que votre père est notre ennemi le plus acharné ?

— Ce que vous me dites là arrive trop tard, à présent ; il fallait me faire ces objections lorsque je vous ai fait parvenir ma demande.

— C'est vrai ; mais, alors, j'avais encore des espérances que, maintenant, je ne puis conserver. Croyez-moi, Niña, ne vous obstinez pas à voir don Luis. Retournez le plus vite possible à l'hacienda. Que pensera votre père s'il ne vous voit pas en arrivant ?

— Je vous répète que je veux avoir avec don Luis une conversation des plus importantes ; il le faut, pour lui et pour moi.

— Songez aux conséquences d'une telle démarche.

— Je ne songe à rien. Je vous avertis que si vous refusez plus longtemps d'exécuter votre promesse envers moi, j'irai seule trouver le *conde*.

Le chasseur la considéra un instant avec une expression singulière; il secoua tristement la tête, et lui prenant et lui serrant affectueusement la main :

— Que votre volonté soit faite, répondit-il doucement, nul ne peut changer son destin; venez donc, puisque vous l'exigez; Dieu veuille que votre obstination ne cause pas de grands malheurs!

— Vous êtes un oiseau de mauvais augure, dit-elle en riant; partons! partons! Vous verrez que tout cela finira beaucoup mieux que vous ne l'espérez.

— J'y consens; seulement confiez-vous à moi et laissez ici votre escorte.

— Je ne demande pas mieux; je n'emmènerai que Violanta.

— Comme il vous plaira.

Sur un signe de sa maîtresse, la camérista s'approcha des peones, toujours immobiles, et leur intima l'ordre de ne quitter sous aucun prétexte la clairière avant son retour.

Alors, guidées par Valentin, les deux femmes se dirigèrent vers le campement des flibustiers; Curumilla formait l'arrière-garde.

Arrivés à une centaine de mètres au plus, Valentin s'arrêta.

— Qu'avez-vous? lui demanda doña Angela.

— J'hésite à troubler le repos de mon ami;

peut-être me saura-t-il mauvais gré de vous avoir conduite vers lui, répondit Valentin.

— Non, fit-elle, vous me trompez, telle n'est pas votre pensée en ce moment.

Il la regarda avec étonnement.

— Mon Dieu ! continua-t-elle avec animation, croyez-vous donc que je ne sache pas ce qui en ce moment vous tourmente ? C'est de voir une jeune fille de mon âge, riche, bien née, faire, ainsi que vous dites, vous autres, une démarche inconvenante et qui, lorsqu'elle sera connue, la perdra inévitablement de réputation. Eh ! mon Dieu ! nous autres Américaines, nous ne sommes pas comme vos femmes froides et compassées d'Europe, qui font tout par poids et mesure : nous aimons ou nous haïssons ; ce n'est pas du sang, c'est la lave de nos volcans qui circule dans nos veines ! Mon amour, c'est ma vie ! Peu m'importe le reste. Demeurez ici quelques instants ; laissez-moi arriver seule ; don Luis, j'en suis convaincue, comprendra et appréciera à sa juste valeur ce que je fais. Ce n'est pas un homme ordinaire, lui ; je l'aime, vous dis-je. Dans un amour véritable et ardent comme le mien, il y a une certaine attraction magnétique qui fait qu'on ne peut le dédaigner.

La jeune Mexicaine était splendidement belle en prononçant ces paroles ; la taille cambrée, la tête rejetée fièrement en arrière, l'œil étincelant et la lèvre frémissante, il y avait à la fois en elle de la vierge et de la bacchante.

Dominé malgré lui par l'accent de la jeune femme, ébloui par sa resplendissante beauté, le chasseur s'inclina respectueusement devant elle, et d'une voix émue :

— Allez donc, lui dit-il doucement, et Dieu veuille que, grâce à vous, mon frère se rattache à la vie!

Elle sourit avec une inexprimable expression de finesse et de sécurité, et, légère comme un oiseau, elle s'envola rapidement au milieu des buissons.

Valentin et Curumilla, assez rapprochés du camp pour voir ce qui s'y faisait, sans cependant que le bruit de la voix arrivât jusqu'à eux, résolurent d'attendre où ils se trouvaient en ce moment et de n'intervenir que si leur présence devenait absolument nécessaire.

Le campement se trouvait dans le même état où le chasseur l'avait laissé en le quittant pour se rendre auprès du général; don Luis et don Cornelio dormaient profondément.

Doña Angela demeura un instant silencieuse, fixant sur don Luis un regard dans lequel rayonnait une inébranlable résolution; elle se pencha doucement sur lui. Mais au moment où sans doute elle allait poser légèrement sa main sur son épaule pour l'éveiller, un bruit soudain la fit tressaillir, elle se redressa vivement, jeta autour d'elle un regard effrayé, et se rejetant brusquement en arrière, elle disparut au milieu des buissons.

A peine s'était-elle éloignée, que le bruit, qui sans doute avait frappé ses oreilles et interrompu l'exécution de son projet, devint de plus en plus fort, et bientôt il fut facile de reconnaître le bruit cadencé des pas d'une nombreuse troupe en marche, et les grincements sourds des roues de plusieurs wagons.

— Vos compagnons arrivent, dit rapidement doña

Angela à Valentin en le rejoignant, ils ne sont plus qu'à une courte distance de la Mission ; puis-je toujours compter sur vous ?

— Toujours, répondit-il.

— J'ai changé d'avis : ce n'est pas de cette façon que je veux m'expliquer avec le comte, c'est en face de tous, à la lumière du soleil ; bientôt vous me reverrez parmi vous. Adieu, je retourne à l'hacienda ; préparez le comte à ma visite.

Après avoir fait un dernier signe d'adieu au chasseur et lui avoir souri, la jeune fille remonta à cheval et s'éloigna au galop, suivie de son escorte.

— Oui, je préparerai Louis à la recevoir, murmura le chasseur en la suivant un instant des yeux. Cette enfant a le cœur noble, elle aime réellement mon frère de lait. Qui sait quelle sera la conséquence de cet amour ?

Et après avoir deux ou trois fois secoué la tête d'un air songeur, il regagna le campement, accompagné de Curumilla, dont l'impassibilité indienne ne se démentait pas et qui semblait complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Valentin réveilla Louis.

Celui-ci fut debout en un instant.

— Avons-nous du nouveau ? demanda-t-il.

— Oui, la compagnie arrive.

— Déjà, oh ! oh ! elle a fait diligence, ceci est de bon augure.

— Demeurerons-nous longtemps ici ?

— Non ; deux jours au plus, le temps de faire un peu reposer les gens et les bêtes.

— Peut-être vaudrait-il mieux pousser de suite en avant.

— Je le voudrais comme toi, mais c'est impossible; puisque les quarante mille rations que nous devons trouver ici ne sont pas encore arrivées, et que nous sommes contraints de les attendre.

— C'est vrai.

— Je suis d'autant plus contrarié de ce contre-temps, que nos vivres diminuent rapidement. Cependant, ne laissons pas voir notre désappointement à nos compagnons, faisons contre fortune bon cœur; ils savent que nous les avons devancés ici afin de tout préparer en fourriers, laissons-leur croire que nous avons réussi.

Valentin s'inclina affirmativement.

La nuit était presque finie; déjà, à l'horizon, le ciel commençait à se nuancer de larges bandes blanchâtres, les étoiles avaient toutes disparu et s'étaient, les unes après les autres, éteintes dans les profondeurs du ciel; le soleil n'allait pas tarder à se lever.

Curumilla jeta une brassée de bois sec dans le foyer, afin de raviver sa flamme et de neutraliser les effets de l'air glacial de la nuit.

— Caramba! s'écria don Cornelio en s'éveillant en sursaut, je suis gelé, moi, tant les nuits sont froides.

— N'est-ce pas? lui dit Valentin; eh bien, si vous voulez vous échauffer, rien n'est plus facile, accompagnez-moi.

— Je ne demande pas mieux; où allez-vous?

— Ecoutez!

— J'écoute. Tiens, fit-il au bout d'un instant, serait-ce la compagnie?

— Elle-même. Mais il est inutile que nous nous dérangions, la voici.

En effet, en ce moment, l'avant-garde française déboucha dans la Mission.

D'après les traités passés avec la société Atrevida, quarante mille rations devaient être préparées à la Mission pour la compagnie française.

Le comte avait remis le commandement au colonel Florès, avec ordre de faire diligence, et accompagné de Valentin, de Cornelio et de Curumilla, il avait poussé en avant.

Malheureusement, la société n'avait pas rempli ses engagements avec la loyauté que le comte était en droit d'attendre d'elle ; au lieu de quarante mille rations, il n'en avait trouvé que la moitié environ, rangées avec une certaine symétrie dans une cabane en ruines.

Ce manque de parole était d'autant plus préjudiciable aux intérêts de l'expédition que le comte, grâce à cette manœuvre perfide, se trouvait presque dans l'impossibilité de pousser plus loin, puisqu'il allait quitter définitivement les terres habitées et cultivées pour s'enfoncer dans le désert.

Au reste, depuis le départ de la compagnie de Guaymas, le mauvais vouloir des Mexicains avait en toutes circonstances été si évident qu'il avait fallu à don Luis une énergie surhumaine et une volonté de fer, pour ne pas tomber dans le découragement et ne pas se retirer devant ces obstacles semés sous ses pas comme à plaisir avec une animosité sans égale.

Cependant, jusqu'alors les Mexicains n'avaient pas osé manquer aussi effrontément à leurs engagements ; il fallait qu'ils se sentissent bien forts, ou du

moins que leurs précautions fussent bien prises, et qu'ils se crussent enfin sûrs du succès, pour lever ainsi le masque.

D'autant plus que le comte n'avait trouvé à la Mission personne pour lui donner livraison, au nom de la société, des rations préparées, et que les gens qui se jouaient aussi indignement de lui n'avaient même pas daigné affaiblir par un prétexte, quelque mauvais qu'il fût, la trahison dont en ce moment ils se rendaient coupables.

Don Luis prévint, d'après un semblable procédé, que le dénoûment de l'odieuse comédie jouée par les Mexicains approchait, il se prépara à faire bravement tête à l'orage.

Les Français ont une qualité charmante : c'est que partout où ils vont, lorsqu'ils se trouvent réunis en troupe, ils emportent avec eux cette gaieté et cette joyeuse insouciance qui caractérise leur nation, toujours prêts à plaisanter dans les circonstances les plus difficiles, et prenant leur parti avec une grande facilité des désagréments les plus imprévus.

C'était cette heureuse disposition, soigneusement entretenue par le comte, qui avait jusque là sauvé la compagnie, et avait empêché, malgré tout, l'expédition de périliter.

Non-seulement aucun symptôme de découragement ne se laissait voir parmi les hommes, mais encore ils étaient aussi remplis d'ardeur et d'espoir qu'au premier jour.

La Mission fut occupée militairement par la compagnie ; on se trouvait sur la limite du désert et il était bon de commencer à se garder avec soin.

Les canons furent braqués à chaque angle du

quartier général, des sentinelles placées de distance en distance; enfin cette Mission, triste et abandonnée la veille, sembla tout à coup renaître, les décombres furent déblayés, et la vieille église des Jésuites, plus qu'à demi ruinée, prit subitement l'apparence d'une forteresse.

Lorsque le comte eut donné les ordres nécessaires à l'installation de la compagnie et qu'il se fut assuré de leur entière exécution, il se fit rendre compte par le colonel Florès de la façon dont il s'était acquitté de ses fonctions de chef provisoire.

Le colonel Florès, seul au milieu des Français, et se sentant par conséquent dans la gueule du loup, était trop fin pour ne pas agir ostensiblement avec la plus stricte loyauté; il comprenait que, du moment où il serait soupçonné, il serait perdu; aussi, en toute occasion, faisait-il preuve de bonne volonté et agissait-il avec une circonspection dont Valentin lui-même, cet éternel douteur, était presque la dupe, bien qu'il sût cependant parfaitement à quoi s'en tenir sur le caractère mexicain.

Puis le comte se retira à l'écart avec le chasseur, et les deux frères de lait eurent entre eux un entretien qui, à en juger par sa durée et surtout par l'air soucieux de don Luis lorsqu'il se termina, devait avoir été fort important.

En effet, Valentin, accomplissant sa promesse envers doña Angela, mit le comte au courant des événements de la nuit, et non-seulement lui rapporta ce qui s'était passé entre lui et la jeune fille, mais encore il lui raconta succinctement les détails de son entrevue avec le général sur les bords du fleuve.

— Tu le vois, ajouta-t-il en terminant, la situation se tend de plus en plus, c'est la guerre qu'ils veulent.

— Oui, c'est la guerre ; mais tant qu'il me restera le plus faible espoir, sois convaincu, frère, que je ne leur donnerai pas la satisfaction de leur fournir le prétexte d'une rupture.

— Il faut jouer plus serré que jamais, frère ! Du reste, je me trompe fort, ou avant peu nous saurons à quoi nous en tenir.

— C'est aussi mon avis.

En ce moment, don Cornelio parut suivi de Curumilla.

— Permettez, dit-il au chasseur, je désirerais que vous me missiez d'accord avec le chef, qui s'obstine à me dire que nous sommes en ce moment surveillés de près par une embuscade indienne.

— Hein ? fit Valentin en fronçant le sourcil, que dites-vous donc, don Cornelio ?

— Voilà ; en me promenant aux environs de la Mission avec le chef, j'ai ramassé ceci :

— Voyons, dit Valentin.

Don Cornelio lui remit un mocksens, que le chasseur examina attentivement pendant quelques minutes.

— Hum ! fit-il, ceci est sérieux. Où avez-vous trouvé cela ?

— Sur la plage.

— Que pensez-vous de cela, chef ? dit Valentin en se tournant vers l'Auracan.

— Le mocksens est neuf, il a été perdu. Curumilla a vu des traces nombreuses.

— Ecoutez, dit vivement don Luis, ne parlez à

personne de cette découverte; nous devons nous défier de tout, la trahison plane autour de nous, elle nous menace de tous les côtés à la fois. Pendant que je ferai augmenter la force de nos retranchements, sous prétexte d'un plus long séjour ici, toi, frère, tu iras à la découverte avec le chef, et tu t'assureras de ce que nous avons réellement à craindre des Indiens.

— Sois tranquille, frère; de ton côté, fais bonne garde.

III

L'Espion.

Il était environ huit heures du matin lorsque Valentin et Curumilla avaient quitté Louis.

Le chasseur avait passé la nuit entière sans fermer l'œil; il se sentait fatigué; ses paupières, allourdies par le sommeil, se fermaient malgré lui; cependant il se préparait à exécuter les recherches dont son frère de lait l'avait chargé, lorsque Curumilla, s'apercevant de son état, l'engagea à prendre quelques heures de repos, lui faisant observer qu'il n'avait pas absolument besoin de lui pour relever les empreintes qu'il avait aperçues le matin, et qu'il lui rendrait bon compte de ce qu'il aurait fait.

Valentin avait en Curumilla la plus entière confiance; maintes fois, pendant le cours de leur commune existence; il avait été à même d'apprécier la sagacité, la finesse et l'expérience du chef; il ne se fit donc que fort peu prier pour consentir à le laisser.

se charger seul du soin d'aller à la découverte, et après lui avoir fait les plus chaleureuses recommandations, il se roula dans son manteau et s'endormit profondément.

Il dormait depuis deux heures environ d'un sommeil paisible et réparateur, lorsqu'il sentit une main s'appuyer doucement sur son épaule.

Si léger qu'eût été cet attouchement, il suffit cependant pour éveiller le chasseur, qui, de même que tous les hommes habitués à la vie des prairies, conservait pour ainsi dire, en dormant, le sentiment des choses extérieures ; il ouvrit les yeux et regarda fixement l'homme qui venait ainsi troubler si malencontreusement le repos dont il jouissait, en l'envoyant *in petto* à tous les diables.

— Eh bien ! lui dit-il avec l'accent bourru d'un homme éveillé au meilleur moment d'un beau rêve, que me voulez-vous, don Cornelio ? Ne pouviez-vous choisir un instant plus propice pour causer avec moi ? car je suppose que ce que vous avez à me dire n'est pas d'une grande importance.

Don Cornelio, car c'était lui, en effet, qui venait d'éveiller Valentin, posa un doigt sur sa bouche, en jetant un regard soupçonneux autour de lui, comme pour recommander la circonspection au chasseur, et se penchant à son oreille :

— Pardonnez-moi, don Valentin, dit-il, je crois que la communication que j'ai à vous faire est, au contraire, fort importante.

Valentin se dressa comme mû par un ressort, et regardant l'Espagnol dans les yeux :

— De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-il d'une voix basse et concentrée, mais cependant impérieuse.

— Voici, en deux mots, l'affaire. Le colonel Florès, dont, entre parenthèses, la figure ne me revient nullement, n'a fait que rôder dans la Mission depuis ce matin, furetant et regardant partout, s'informant de ce qu'on fait et de ce qu'on ne fait pas, jasant avec l'un et avec l'autre, et tâchant surtout de connaître l'opinion de nos hommes sur leur chef. Jusque-là, il n'y avait pas grand mal ; mais, aussitôt qu'il vous a vu vous endormir, il s'est assuré que le comte, occupé à écrire sa correspondance, avait défendu qu'on vint le déranger, et pour quelques heures au moins, ne surveillerait pas ce qui se passe dans le campement ; il a feint de se retirer dans une case à demi ruinée, située sur la lisière de la Mission ; puis, au bout de quelques minutes, lorsqu'il a supposé que l'on ne songeait pas à lui, au lieu de dormir, ainsi qu'il l'avait annoncé, il est sorti de cette case en se glissant à travers les arbres, comme un homme qui craint d'être surpris, et il a disparu dans la forêt.

— Ah ! ah ! fit Valentin tout soucieux, quel intérêt cet homme a-t-il donc à s'absenter ainsi secrètement ? Et, ajouta-t-il au bout d'un instant, il y a longtemps qu'il est parti ?

— Dix minutes à peine.

Valentin se leva.

— Demeurez ici, dit-il ; au cas où le colonel reviendrait pendant mon absence, surveillez-le avec soin, sans cependant qu'il puisse se douter de quoi que ce soit. Je vous remercie de n'avoir pas hésité à m'éveiller. Le cas est grave.

Brisant alors brusquement l'entretien, le chasseur quitta don Cornelio, et contournant les ruines de

façon à ne pas attirer l'attention sur lui, il entra dans la forêt.

Cependant le colonel Florès, croyant Valentin endormi, sachant le comte en train d'écrire, et persuadé par conséquent qu'il n'avait pas à craindre d'être suivi ou surveillé, marchait rapidement dans la direction du fleuve sans se donner la peine de chercher à dissimuler ses traces, imprudence dont profita le chasseur et qui le mit immédiatement sur la piste de l'homme qu'il surveillait.

Le colonel arriva ainsi jusqu'au bord du fleuve.

Le calme le plus complet régnait aux environs.

Les alligators se vautraient dans la boue du rivage, les flamands roses pêchaient insoucieusement, tout enfin témoignait de l'absence de l'homme. Cependant, à peine le colonel parut-il sur la plage qu'un individu, se suspendant par les bras aux branches d'un arbre, se laissa tomber sur le sol à deux pas devant lui.

A cette apparition imprévue, le colonel recula en étouffant un cri de surprise et d'effroi; mais il n'avait pas encore eu le temps de se remettre de cette émotion, qu'un second individu sauta de la même façon sur le sable.

Machinalement, don Francisco leva les yeux vers l'arbre.

— Oh ! oh ! fit le premier personnage avec un gros rire, ce n'est pas la peine de regarder ainsi, Garrucholo; il n'y a plus personne.

A ce nom de Garrucholo, le colonel tressaillit et examina attentivement les deux hommes qui s'étaient présentés à lui d'une si étrange manière, qui se te-

naient immobiles devant lui et qui le regardaient d'un air moqueur.

Le premier de ces deux hommes était un blanc, ce qui était facile à reconnaître au premier coup d'œil, malgré son teint hâlé, qui avait presque la couleur de la brique. Les vêtements qui le couvraient étaient en tout semblables à ceux des Indiens.

Cet intéressant personnage était armé jusqu'aux dents, et tenait un long rifle à la main.

Quant à son compagnon, c'était un Peau-Rouge : il était peint et armé en guerre.

— Eh ! reprit celui qui déjà avait parlé, on dirait que tu ne me reconnais pas, garçon. *By god!* tu as la mémoire courte.

Ce juron et surtout l'accent fortement prononcé avec lequel cet homme s'exprimait en espagnol, bien qu'il parlât couramment cette langue, furent un trait de lumière pour le colonel.

— El Buitre ! s'écria-t-il en se frappant le front.

— Allons donc ! fit l'autre en riant, je savais bien que tu ne m'avais pas oublié, compagnon.

Cette rencontre imprévue n'était rien moins qu'agréable au colonel ; cependant, il jugea prudent de n'en rien laisser paraître.

— Par quel hasard vous trouvez-vous donc ici ? demanda-t-il.

— Et toi ? répondit effrontément l'autre.

— Moi ! mais ma présence est toute naturelle et extrêmement facile à expliquer.

— Et la mienne aussi.

— Ah !

— Dame ! je suis ici parce que tu t'y trouves.

— Hum ! fit le colonel, en se tenant sur la réserve, expliquez-moi donc cela.

— Je ne demande pas mieux ; seulement l'endroit est assez mal choisi pour causer ; viens avec moi.

— Permettez ! Buitre, mon ami, nous sommes, ainsi que vous l'avez dit vous-même, de vieilles connaissances.

— Ce qui veut dire ?

— Que je me méfie extraordinairement de vous.

Le bandit se mit à rire.

— Confiance qui m'honore, fit-il, et dont je suis digne. Mais deux mots vont te mettre au courant. As-tu trouvé dans l'église de la Mission un manche de poignard avec un S incrusté sur le pommeau ?

— Oui.

— Très-bien ; ce manche de poignard signifiait, n'est-ce pas ? que tu devais venir te promener par ici ?

— En effet.

— Et que tu rencontrerais une ou plusieurs personnes avec lesquelles tu causerais ?

— Oui.

— Eh bien ! les personnes avec lesquelles tu dois causer sont devant toi. Comprends-tu maintenant ?

— Parfaitement.

— Alors, causons ; seulement, comme ce que nous avons à dire ne regarde que nous et qu'il est inutile d'immiscer dans nos affaires des gens qui n'ont rien à y voir, nous allons nous rendre dans un endroit où nous n'aurons pas à craindre des oreilles indiscrètes.

— Qui diable voulez-vous qui nous surprenne ici ?

— Personne, probablement ; mais, mon estimable

ami, la prudence étant la mère de la sûreté, je suis, depuis notre séparation, devenu extraordinairement prudent.

— Allons où vous voudrez.

— Viens.

Les trois hommes rentrèrent dans la forêt.

Valentin les suivit pas à pas. Ils n'allèrent pas loin.

Arrivés à une certaine distance de la plage, ils s'arrêtèrent à l'entrée d'une clairière assez vaste, au centre de laquelle s'élevait un bloc énorme de rochers verdâtres.

Les trois hommes escaladèrent les rochers, et arrivés au sommet, ils s'étendirent nonchalamment sur une espèce de plate-forme.

— Là ! fit el Buitre, je crois que nous pouvons causer ici en toute sûreté.

Valentin fut un instant assez désappointé de cette précaution du bandit ; cependant il ne se rebuta pas ; le chasseur était habitué à voir se dresser devant lui des impossibilités matérielles du genre de celle qui surgissait en ce moment ; après quelques secondes de réflexion, il jeta un regard autour de lui en souriant d'un air railleur.

— Au plus fin ! murmura-t-il.

Alors, il s'étendit sur le sol ; l'herbe croissait haute, verte et drue dans la clairière, Valentin commença à ramper, par un mouvement lent et presque imperceptible, dans la direction des rochers, passant à travers les herbes, pour ainsi dire, sans les froisser et sans leur imprimer la plus légère oscillation. Après un quart d'heure environ de cette manœuvre, le chasseur vit ses efforts couronnés de succès, il atteignit un endroit où il lui fut possible de

se relever et d'où il entendait parfaitement ce qui se disait sur la plate-forme, tout en demeurant invisible.

Malheureusement, le temps qu'il lui avait fallu employer pour gagner son observatoire l'avait empêché d'entendre des choses probablement fort importantes; au moment où il se remit à écouter, el Buitre parlait.

— Bah! bah! disait-il de cet accent railleur qui lui était habituel, je répons du succès. Si démons que soient les Français, chacun d'eux ne vaut pas deux hommes, que diable! laisse-moi faire.

— Canarios! je veux être pendu, si je me mêle en rien à toute cette affaire, je n'en ai que trop fait déjà, répondit le colonel.

— Tu trembles toujours. Comment veux-tu qu'une troupe d'hommes à demi démoralisés, fatigués d'une longue route, puissent résister à l'attaque combinée et surtout bien dirigée des guerriers de mon frère, le chef apache, appuyés par les quatre-vingts drôles que le gouvernement mexicain a mis à ma disposition pour cette expédition?

— Je ne sais pas comment feront les Français, mais tu reconnaîtras peut-être que ce sont de solides gaillards!

— Tant mieux! alors nous aurons du plaisir.

— Prends garde d'en avoir trop, fit el Garrucholo en ricanant.

— Va-t-en au diable! avec tes observations. D'ailleurs, j'en veux à leur chef, tu le sais.

— Bah! est-ce qu'un homme comme toi en veut à

quelqu'un en particulier? Il n'en veut qu'à la richesse. Quels sont tes hommes?

— Des *civicos*, de véritables bandits, vrai gibier de potence. Mon cher, ils feront des miracles.

— Comment, des *civicos*! l'idée est impayable; eux que les *hacien*deros payent et soutiennent dans le but de combattre les Peaux-Rouges.

— Mon Dieu! oui, ainsi va le monde; cette fois ils combattront auprès des Peaux-Rouges contre les blancs; l'idée est originale, n'est-ce pas? d'autant plus que, pour cette affaire, ils seront naturellement déguisés en Indiens.

— De mieux en mieux! Et le chef, combien a-t-il de guerriers avec lui?

— Je ne sais pas; il te le dira lui-même.

Le chef était demeuré sombre et silencieux pendant cet entretien.

Le colonel se tourna vers lui en lui adressant un regard interrogateur.

— Mizcoatzin est un chef puissant, dit le Peau-Rouge de sa voix gutturale; deux cents guerriers apaches suivent sa plume de guerre.

El Garrucholo fit une moue significative.

— Allons! reprit-il, je maintiens ce que je disais.

— Quoi?

— Vous recevrez une effroyable frottée.

El Buitre réprima avec peine un mouvement de mauvaise humeur.

— Assez, dit-il; tu ne connais pas les Indiens. Ce chef est un des plus braves sachems de sa tribu; sa réputation est immense dans les prairies; les guerriers placés sous ses ordres sont tous des hommes d'élite.

— Bon, bon ! faites comme vous l'entendrez ; je m'en lave les mains.

— Pouvons-nous au moins compter sur toi ?

— J'exécuterai ponctuellement les ordres que j'ai reçus du général.

— Je ne t'en demande pas davantage.

— Alors, rien n'est changé ?

— Rien, toujours la même heure et le même signal.

— Alors, il est inutile que nous demeurions plus longtemps ensemble ; je retourne à la Mission, je dois éviter d'éveiller les soupçons.

— Va ! et que le démon te continue sa protection.

— Merci.

Le colonel quitta la plate-forme. Valentin hésita un instant pour savoir s'il le suivrait ; mais toutes réflexions faites, il demeura persuadé que tout n'était pas fini, et que probablement il recueillerait encore des renseignements précieux.

Et Buitre haussa les épaules, et se tournant vers le chef indien, toujours impassible :

— L'orgueil a perdu cet homme, dit-il, c'était un joyeux compagnon il y a quelques années.

— Que fera mon frère maintenant ?

— Pas grand'chose, je resterai caché ici jusqu'à ce que le soleil soit aux deux tiers de sa course, puis j'irai rejoindre mes compagnons.

— Le chef va se retirer, ses guerriers sont loin encore.

— Fort bien ; ainsi nous ne nous reverrons plus d'ici au moment convenu ?

— Non, le visage pâle attaquera du côté de la forêt, tandis que les Apaches s'avanceront par le fleuve.

— Fort bien ; seulement, soyons prudents, un malentendu nous serait fatal. Je m'avancerai aussi près que possible de la Mission, mais je vous avertis que je ne bougerai pas avant d'entendre votre signal.

— Ooah ! mon frère ouvrira ses oreilles, et le miaulement du tigre l'avertira que les Apaches sont arrivés.

— Parfaitement. Une dernière recommandation, chef.

— J'écoute le visage pâle.

— Il est bien entendu que le butin sera partagé également entre nous ?

L'Indien eut un mauvais sourire.

— Oui, fit-il.

— Pas de trahison entre nous, Peau-Ronge, ou, *by God*, je vous avertis que je vous écorche vif comme un chien enragé.

— Les visages pâles ont la langue trop longue.

— C'est possible ; mais si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur, faites votre profit de mes paroles.

L'Indien ne répondit que par un geste de dédain ; il se drapa dans sa robe de bison et s'éloigna à pas lents.

Le bandit le suivit un instant des yeux.

— Misérable chien ! murmura-t-il ; dès que je pourrai me passer de toi, je réglerai ton compte, sois tranquille.

L'Indien avait disparu.

— Hum ! qu'est-ce que je vais faire maintenant ? reprit el Buitre.

Tout à coup, un homme bondit comme un jaguar, et avant que le brigand comprit seulement ce qui lui arrivait, il était solidement garrotté et réduit à la plus complète impuissance.

— Vous ne savez pas ce que vous allez faire ? eh

bien, je vais vous le dire, fit Valentin en s'asseyant paisiblement auprès de lui.

Le premier moment de surprise passé, le bandit reprit tout son sang-froid et toute son audace, et regardant effrontément le chasseur :

— *By God!* je ne vous connais pas, compagnon; répondit-il; mais je dois avouer que c'est bien joué!

— Vous êtes connaisseur.

— Un peu.

— Oui, je le sais.

— Seulement vous avez serré un peu trop fort, votre diable de reata m'entre dans les chairs.

— Bah! vous vous y habituerez.

— Hum! fit le bandit; ainsi vous avez entendu tout ce que nous avons dit?

— A peu près.

— Le diable m'emporte, on ne peut plus causer au désert sans avoir quelqu'un aux écoutes.

— Que voulez-vous, c'est malheureux.

— Enfin, il faut bien en prendre son parti. Vous disiez donc?

— Moi? je ne disais rien du tout.

— Ah! excusez-moi alors, je croyais que vous m'interrogiez. Il est probable que ce n'est pas complètement dans le but de vous divertir que vous m'avez ficelé comme une carotte de tabac.

— Cette observation ne manque pas de justesse; j'avais effectivement un autre but.

— Lequel?

— Celui de jouir un instant de votre conversation.

— Vous êtes mille fois trop bon.

— On a si rarement l'occasion de causer au désert.

— En effet.

— Ainsi vous êtes en expédition ?

— Mon Dieu, oui ; il faut bien faire quelque chose.

— C'est vrai ; soyez donc assez bon pour me donner quelques détails.

— Sur quoi ?

— Mais sur cette expédition.

— Ah ! ah ! je le voudrais, malheureusement c'est impossible.

— Voyez-vous cela ! pourquoi donc ?

— Je ne sais que fort peu de chose.

— Ah !

— Oui ; et puis je suis extraordinairement contrariant : il suffit qu'on me prie de faire une chose pour que je m'y refuse.

Valentin sourit et dégaina son couteau, dont la lame étincelante lança un éclair bleuâtre.

— Même si l'on vous donne des raisons convaincantes ?

— Je n'en connais pas, répondit en ricanant le bandit.

— Oh ! oh ! fit Valentin, j'espère cependant vous faire changer d'avis.

— Essayez ! Tenez, ajouta-t-il en changeant de ton, assez de comédie comme cela. Je suis en votre puissance ; rien ne peut me sauver ; tuez-moi, peu m'importe, je ne dirai pas un mot.

Les deux hommes échangèrent deux regards d'une expression étrange.

— Vous êtes un idiot, reprit froidement Valentin, vous ne comprenez rien.

— Je comprends que vous voulez savoir les secrets de l'expédition.

— Vous êtes un imbécile, cher ami. Ne vous ai-je pas dit que je sais tout?

Le bandit sembla réfléchir une minute.

— Que voulez-vous alors? dit-il.

— Vous acheter simplement.

— Hum! ce sera cher.

— Vous ne dites pas non?

— Je ne ne dis jamais non!

— Bien, vous devenez raisonnable.

— Qui sait?

— A combien évaluez-vous vos parts de prise de cette nuit?

El Buitre le regarda comme s'il eût voulu lire sa pensée au fond de son cœur.

— Dame! cela montera haut.

— Oui, surtout si vous êtes pendu.

— Oh!

— Il faut tout prévoir en affaire.

— Vous avez raison.

— D'autant plus que si vous refusez le marché que je vous propose, je vous tue comme un chien.

— C'est une chance.

— La plus probable; ainsi, croyez-moi, traitons; dites votre chiffre.

— Quinze mille piastres! s'écria le bandit, pas un ochavo de moins!

— Peuh! dit Valentin, c'est peu.

— Hein? fit-il avec étonnement.

— Je vous en donne vingt mille.

Malgré les liens qui le retenaient, le brigand bondit sur lui-même.

— Tope! s'écria-t-il; mais reprit-il au bout d'un instant, où est la somme?

— Me croyez-vous assez niais pour vous la payer d'avance?

— Dame! il me semble...

— Allons donc, vous êtes fou, compadre. Maintenant que nous nous entendons, laissez-moi vous délier, la liberté vous éclaircira les idées.

Et il défit les tours de la reata; el Buitre se releva aussitôt, frappa du pied pour rétablir la circulation du sang, et se tournant enfin vers le chasseur qui l'examinait en riant, les mains croisées sur le canon de son rifle.

— Au moins vous avez une garantie à me donner? lui dit-il.

— Oui, et une bonne!

— Laquelle?

— La parole d'un honnête homme.

Le bandit fit un geste.

Valentin continua sans paraître s'en apercevoir.

— Je suis celui que les blancs et les Indiens ont surnommé le *Chercheur de pistes*; mon nom est Valentin Guillois.

— Vous! c'est vous! s'écria avec une émotion étrange el Buitre; c'est vous qui êtes le *Chercheur de pistes*?

— C'est moi, répondit simplement Valentin.

El Buitre marcha de long en large sur la plateforme à pas précipités, murmurant à voix basse des mots entrecoupés, en proie enfin à une émotion terrible.

Soudain, il s'arrêta devant le chasseur.

— J'accepte, dit-il d'une voix brève.

— Demain vous toucherez votre argent.

— Je ne veux rien.

— Qu'est-ce à dire ?

— Valentin, laissez-moi quelques jours encore maître de mon secret ; je vous expliquerai ma conduite. Bien que je sois un bandit, tout sentiment n'est pas mort dans mon cœur ; il en est un qui est resté pur, c'est la reconnaissance. Fiez-vous à moi ; désormais, vous n'aurez pas de plus dévoué séide, soit pour le bien, soit pour le mal.

— Votre accent n'est pas celui d'un homme qui a l'intention de tromper, je me fie à vous, sans vous demander compte de ce brusque revirement de conduite.

— Plus tard vous saurez tout, vous dis-je, et maintenant que nous sommes entre nous, expliquez-moi votre projet dans tous ses détails, afin que je puisse vous aider efficacement.

— Oui, fit Valentin, le temps nous presse.

Les deux hommes demeurèrent ensemble deux heures environ à discuter le plan du chasseur ; puis, lorsque tout fut bien convenu et bien arrêté, ils se séparèrent, Valentin pour retourner à la Mission et el Buitre pour rejoindre ses compagnons, cachés à peu de distance.

IV

L'Explosion.

Pendant l'absence de Valentin, des faits d'une gravité extrême s'étaient accomplis à la Mission.

Le comte de Prébois-Crancé avait terminé sa correspondance, et tenant à la main les lettres qu'il venait d'écrire, il donnait à un peon, déjà à cheval et prêt à partir, ses dernières instructions, lorsque les sentinelles avancées, placées à une certaine distance en dehors, firent entendre le cri de *Qui vive?* cri répété immédiatement sur toute la ligne.

Louis sentit instantanément son cœur se serrer à ce cri, auquel cependant il était habitué; une sueur froide perla à ses tempes, une pâleur mortelle couvrit son visage et il fut contraint de s'appuyer contre un pan de mur pour ne pas tomber, tant il se sentait défaillir.

— Mon Dieu! balbutia-t-il à voix basse, que se passe-t-il donc en moi?

Explique qui pourra la cause de cette étrange émotion, de ce pressentiment intime qui avertissait le comte d'un malheur; quant à nous, nous reconnaissons notre impuissance, et nous nous bornons à constater le fait.

Cependant le comte se roidit contre cette émotion extraordinaire sans cause plausible; grâce à un suprême effort de volonté, une réaction s'opéra en lui, et il redevint froid, calme, impassible, prêt à soutenir sans faiblesse comme sans forfanterie le choc, quel qu'il fût, dont il se sentait instinctivement menacé.

Cependant on avait répondu aux sentinelles, quelques paroles s'échangeaient.

Don Cornelio arriva auprès du comte, le visage bouleversé par l'étonnement et en proie à la plus vive agitation.

— Señor conde! dit-il d'une voix haletante, et il s'arrêta.

— Eh bien, demanda le comte, que signifient ces cris que j'ai entendus?

— Señor, reprit don Cornelio avec effort, le général Guerrero, accompagné de sa fille, de plusieurs autres dames, d'une dizaine d'officiers et d'une nombreuse escorte, demande à être introduit auprès de vous.

— Qu'il soit le bienvenu; il consent donc enfin à traiter directement avec moi!

Don Cornelio se retira, afin de transmettre l'ordre qu'il avait reçu; bientôt une brillante cavalcade, en tête de laquelle se tenait le général Guerrero, entra dans la Mission.

Le général était pâle, il avait les sourcils froncés; on devinait qu'il ne contenait qu'avec peine une sourde colère qui bouillonnait dans son cœur.

Les aventuriers, diversement groupés et fièrement drapés dans leurs guenilles, regardaient avec curiosité ces beaux officiers mexicains si pimpants, si vains et si chamarrés d'or, qui laissaient à peine tomber sur eux des regards de mépris.

Le comte fit quelques pas au-devant du général, et se découvrant par un mouvement empreint d'une suprême élégance :

— Soyez le bienvenu, général, dit-il de sa voix sympathique; je suis heureux de recevoir votre visite.

Le général ne toucha même pas du bout du doigt son chapeau empanaché; mais arrêtant brusquement son cheval à deux pas au plus du comte :

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria-t-il d'une

voix irritée : vous vous faites garder comme dans une forteresse ; vous avez, Dieu me pardonne ! des sentinelles et des patrouilles autour de votre campement comme si vous commandiez une véritable armée.

Le comte se mordit les lèvres, mais il se contint et répondit d'une voix calme, bien que grave :

— Nous sommes sur la limite des *despoblados* — déserts, — général, notre sûreté dépend de notre vigilance. Bien que je ne sois pas le chef d'une armée, je réponds du salut des hommes que j'ai l'honneur de commander. Mais ne voulez-vous pas, général, mettre pied à terre afin que nous puissions plus à l'aise traiter les graves questions qui, sans doute, vous amènent ?

— Je ne mettrai pas pied à terre, monsieur, ni personne de ma suite, avant que vous ne m'ayez expliqué votre étrange conduite.

Un éclair si fulgurant jaillit de l'œil bleu du comte, que malgré lui le général détourna la tête.

Cependant cette conversation avait lieu sous la voûte du ciel, devant les Français rassemblés autour des arrivants ; la patience des aventuriers commençait à s'épuiser, et de sourds murmures se faisaient entendre ; d'un geste, le comte calma l'orage, le silence se rétablit immédiatement.

— Général, reprit don Luis, toujours impassible, les paroles que vous m'adressez sont sévères ; j'étais loin de m'y attendre, surtout après la façon dont j'ai agi depuis mon arrivée au Mexique, et la modération dont j'ai constamment fait preuve.

— Fadaises que tout cela, monsieur ! s'écria le général avec emportement ; vous autres, Français, vous avez la langue mielleuse quand il s'agit de

nous tromper; mais, vive Dieu! je vous mettrai à la raison; tenez-vous-le pour dit.

Le comte se redressa, une rougeur fébrile empourpra ses joues; d'un geste il remit sur sa tête le chapeau que jusque-là il avait gardé à la main, et regardant le général bien en face :

— Je vous ferai observer, señor don Sébastian Guerrero, dit-il d'une voix brisée par l'émotion qu'il essayait en vain de contenir, que vous ne m'avez pas rendu mon salut, et que vous employez de singulières paroles en vous adressant à un gentilhomme au moins aussi noble que vous. Est-ce donc là cette courtoisie mexicaine si vantée? Venez au fait, caballero, sans tenir un langage indigne de vous et de moi, expliquez-vous franchement, afin que je sache, une fois pour toutes, ce que j'ai à craindre ou à espérer de ces éternelles tergiversations, et de ces continuelles trahisons dont je suis victime.

Le général demeura un instant pensif après cette rude apostrophe; enfin son parti fut pris, il ôta son chapeau, salua gracieusement le comte, et changeant aussi subitement de ton qu'il avait changé de manières :

— Pardonnez-moi, caballero, dit-il, je me suis laissé malgré moi emporter à employer des expressions que je regrette vivement.

Le comte sourit avec dédain.

— Ces excuses me suffisent, monsieur, dit-il.

Au mot d'excuses, le général avait tressailli, mais il se remit.

— Où désirez-vous que je vous communique les ordres de mon gouvernement?

— Ici même, monsieur ; je n'ai, grâce à Dieu, rien à cacher à mes braves compagnons.

Le général, évidemment contrarié, mit cependant pied à terre ; les dames et les officiers qui l'accompagnaient en firent autant ; seule, l'escorte demeura en selle, l'arme haute et les rangs serrés.

Sur un ordre de don Luis, plusieurs tables avaient été dressées et instantanément couvertes de rafraîchissements dont les officiers français commencèrent à faire les honneurs avec cette grâce et cette gaieté qui distinguent leur nation.

Le général et le comte s'étaient assis sur des butaccas placées à l'entrée de l'église de la Mission, auprès d'une table sur laquelle se trouvaient plume, encre et papier.

Il y eut entre les deux hommes un silence assez prolongé.

Evidemment, ni l'un ni l'autre ne voulait parler le premier. Cefut le général qui entama l'entretien.

— Oh ! oh ! fit-il, vous avez du canon avec vous ?

— Ne le saviez-vous pas, général ?

— Ma foi, non !

Et il ajouta avec un rire moqueur :

— Est-ce que c'est avec de telles armes que vous avez l'intention de poursuivre les Apaches ?

— A présent moins que jamais, général, répondit sèchement don Luis ; je ne sais à quoi me servira cette artillerie ; seulement elle est bonne, et je suis convaincu qu'au besoin elle ne me trahira pas.

— Est-ce une menace, monsieur ? demanda le général avec intention.

— A quoi bon menacer, quand on peut agir ? dit nettement le comte. Mais il ne s'agit pas de

cela, quant à présent du moins ; j'attends qu'il vous plaise, monsieur, de m'expliquer les intentions de votre gouvernement à mon égard.

— Elles sont bonnes et paternelles, monsieur.

— J'attendrai que vous me les ayez fait connaître pour me prononcer.

— Voici le message que je suis chargé de vous transmettre.

— Ah ! vous avez un message pour moi ?

— Oui.

— Je vous écoute, caballero.

— Ce message est tout paternel.

— J'en suis convaincu ; voyons quelles sont à mon égard les intentions de votre gouvernement.

— Ces intentions, je les aurais voulues meilleures ; mais telles qu'elles sont cependant, je les crois acceptables.

— Veuillez donc me les communiquer, général.

— J'ai voulu venir moi-même, *señor conde*, afin d'affaiblir, par ma présence, ce que ces propositions auraient de trop amer pour vous.

— Ah ! fit le comte, ce sont des propositions que l'on me fait ; autrement dit, pour être vrai, des conditions que l'on veut m'imposer ; très-bien.

— Oh ! *conde, conde*, comme vous prenez mal ce que je vous dis !

— Pardonnez-moi, général, vous savez que je ne parle pas fort bien votre belle langue espagnole ; cependant je vous remercie du fond du cœur d'avoir bien voulu accepter la dure mission de me communiquer ces propositions.

Cela fut dit avec un accent de fine raillerie qui décontenança complètement le général.

— Je vous ferai observer, général, que nous ne sommes plus qu'à quelques lieues des mines, et que l'alternative dans laquelle je suis placé est des plus pénibles pour moi, surtout après les réponses évasives qui ont constamment été faites à moi et aux personnes que j'ai envoyées avec mes pleins pouvoirs, pour traiter personnellement avec les autorités du pays.

— C'est vrai, je comprends cela ; le colonel Florens, que vous m'avez adressé il y a quelques jours, a dû vous dire combien je suis peiné de tout ce qui arrive ; j'y perds autant que vous. Malheureusement, vous le comprenez, n'est-ce pas, mon cher comte, bon gré, mal gré, je suis contraint d'obéir.

— Je comprends parfaitement, répondit Louis avec ironie, combien vous devez souffrir.

— Hélas ! fit le général, plus embarrassé que jamais, et qui commençait à regretter intérieurement de ne pas s'être fait accompagner de forces plus considérables.

— Or, comme il est inutile de prolonger indéfiniment cette position, qui vous est si cruelle, expliquez-vous sans plus de circonlocutions, je vous en prie.

— Hum ! songez que je ne suis nullement responsable.

Le fait est que le général avait peur.

— Allez, allez !

— Voici ces propositions : il vous est enjoint...

— Oh ! oh ! l'expression est dure, observa Louis,

Le général haussa les épaules en semblant dire qu'il n'était pour rien dans cette rédaction.

— Donc, fit le comte, il nous est enjoint...

— Oui, 1° ou de consentir à perdre votre qualité de Français...

— Pardon, dit le comte en posant la main sur le bras du général, un instant, s'il vous plaît ; comme je vois que ce que vous êtes chargé de me communiquer intéresse tous mes compagnons, il est de mon devoir de les faire assister à la lecture de ces propositions ; car vous les avez par écrit, n'est-ce pas ?

— Oui, balbutia le général, qui verdissait.

— Très-bien. Clairons, cria le comte d'une voix haute et impérative, sonnez l'assemblée.

Dix minutes plus tard, la compagnie tout entière était rangée autour de la table où le comte et le général se tenaient.

Don Luis jeta un regard clair autour de lui ; alors il aperçut les officiers mexicains et les dames qui, curieux de savoir ce qui se passait, s'étaient rapprochés, eux aussi.

— Des sièges à ces caballeros et à ces dames, dit-il ; veuillez m'excuser, señoras, si je n'ai pas pour vous tous les égards que vous méritez ; mais je ne suis qu'un pauvre aventurier, et nous nous trouvons dans le désert.

Puis, lorsque chacun eut pris place :

— Donnez-moi la copie de ces propositions, dit le comte au général ; je les lirai moi-même.

Le général obéit machinalement.

— Messieurs et chers compagnons, dit alors don Luis d'une voix brève et saccadée, au fond de laquelle on sentait bouillonner une colère retenue avec peine, lorsque je vous ai enrôlés à San-Francisco, je vous ai montré les actes authentiques qui

me conféraient la propriété des mines de la Plancha de Plata, n'est-ce pas ?

— Oui ! s'écrièrent les aventuriers d'une seule voix.

— Vous avez lu au bas de ces actes les signatures de don Antonio Pavo, du président de la république mexicaine et du général don Sebastian Guerrero, ici présent en ce moment. Donc, vous saviez à quelles conditions vous vous enrôliez, vous saviez aussi quels engagements le gouvernement mexicain prenait envers vous. Or, aujourd'hui, après trois mois de marches et de contre-marches, après avoir souffert sans vous plaindre toutes les avanies qu'il a plu aux autorités mexicaines de vous infliger ; lorsque vous avez prouvé, par votre bonne conduite et votre discipline sévère, que vous étiez dignes, de toutes les façons, de remplir honorablement la mission qui vous avait été confiée ; lorsque enfin, malgré les obstacles sans cesse renaissants placés comme à plaisir sous vos pas, vous êtes arrivés à dix lieues à peine de ces mines tant désirées, savez-vous ce que le gouvernement mexicain exige de vous ? Ecoutez, je vais vous le dire, car, plus que moi encore, vous êtes intéressés à la question.

Un frémissement de curiosité parcourut les rangs des aventuriers.

— Parlez ! parlez ! s'écrièrent-ils.

— Vous avez trois alternatives : 1° il vous est enjoint de renoncer à votre qualité de Français pour devenir Mexicains ; et, sans solde aucune, sous les ordres suprêmes du général Guerrero, dont je ne serai plus, moi, que l'aide de camp, il vous sera permis d'exploiter les mines.

Un éclat de rire homérique accueillit cette proposition.

— La seconde ! voyons la seconde ! criaient les uns.

— Sapristie ! disaient d'autres, ils ne sont pas dégoûtés, les Mexicains, de nous vouloir pour compatriotes.

— Continuez ! continuez ! hurlait le reste.

Le comte fit un signe, le silence se rétablit.

2° Il vous est ordonné de prendre des cartes de sûreté si vous voulez rester Français. Au moyen de ces cartes, vous pourrez circuler partout ; seulement il vous sera défendu, en qualité d'étrangers, de posséder, c'est-à-dire d'exploiter des mines. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ?

— Oui, oui. La fin, la fin !

— Je ne croyais pas les Mexicains aussi facétieux, observa un loustic.

— 3° Enfin, il m'est ordonné, à moi personnellement, de réduire la compagnie à cinquante hommes, de remettre mon commandement à un officier mexicain, et à cette condition la compagnie pourra aller prendre immédiatement possession des mines.

Lorsque le capitaine eut terminé cette lecture, il y eut une telle explosion de rires, de cris et de hurlements que, pendant près d'un quart d'heure, il fut impossible de rien entendre.

Cependant le comte finit, avec des difficultés extrêmes, à rétablir un peu d'ordre et de silence.

— Voilà les intentions paternelles du gouvernement mexicain à notre égard. Qu'en pensez-vous, mes amis ? Pourtant, je vous en conjure, ne vous laissez pas dominer par une juste indignation, ré-

fléchissez murement à ce que, dans votre intérêt, vous croirez devoir faire. Quant à moi, ma résolution est prise, elle est inébranlable, dussé-je perdre la vie, elle ne changera pas. Mais vous, mes frères, mes amis, vos intérêts privés peuvent ne pas être les miens; ne vous sacrifiez donc pas par amitié et dévouement pour moi. Vous me connaissez assez pour avoir foi en ma parole; ceux d'entre vous qui voudront me quitter seront libres de le faire; non-seulement je ne m'opposerai pas à leur départ, mais je ne leur conserverai aucune rancune. La position étrange dans laquelle nous sommes placés par la mauvaise foi des Mexicains m'impose à moi des obligations et une ligne de conduite auxquelles vous êtes libres sans honte de refuser de vous soumettre; dès ce moment, je vous délie de tout engagement envers moi, je ne suis plus votre chef, mais je serai toujours votre ami et votre frère.

A peine ces derniers mots furent-ils prononcés que, par un élan irrésistible, brisant et renversant tout sur leur passage, les aventuriers se précipitèrent vers le comte, l'entourèrent avec des cris et des pleurs, l'enlevèrent dans leurs bras et lui prodiguèrent les assurances d'un complet dévouement.

— Vive le comte! vive Louis! Louis! vive notre chef! A mort! à mort les Mexicains! à mort les traîtres!

Cette effervescence prenait des proportions qui menaçaient de devenir dangereuses aux Mexicains en ce moment dans le camp; l'exaspération était à son comble. Cependant, grâce à l'influence du comte sur ses compagnons et à la conduite énergique des offi-

ciers français, le tumulte se calma peu à peu, et tout rentra dans un état à peu près normal.

Le général Guerrero, atterré dans le premier moment de l'effet produit sur les Français par les malencontreuses propositions dont il s'était fait le porteur, n'avait cependant pas tardé à se rassurer, surtout en voyant avec quelle abnégation et quelle loyauté le comte l'avait protégé contre la juste indignation de ses compagnons. Sûr à peu près de ne courir aucun risque, grâce au noble caractère de l'homme qu'il avait si indignement trompé, il résolut d'en finir et de frapper un grand coup.

— Caballeros, dit-il de cette voix mielleuse particulière aux Mexicains, permettez-moi de vous dire quelques mots.

A cette demande, le tumulte fut sur le point de recommencer ; cependant le comte réussit à obtenir un silence orageux, s'il est permis d'employer cette expression.

— Parlez, général, lui dit-il.

— Messieurs, reprit don Sebastian, je n'ai que quelques mots à ajouter : le comte de Prébois-Grancé vous a lu les conditions que le gouvernement vous impose, mais il n'a pu vous lire quelles seraient pour vous les conséquences d'un refus d'obéir à ces conditions.

— C'est vrai, en effet, monsieur ; soyez donc assez bon pour nous les faire connaître.

— C'est pour moi un bien terrible devoir à remplir ; cependant, je le dois dans votre intérêt, caballeros.

— Au fait ! au fait ! crièrent les aventuriers.

Le général déploya une pancarte, et après un

instant d'hésitation, il lut ce qui suit d'une voix qui, malgré tous ses efforts, tremblait légèrement :

« Le comte don Luis de Prébois-Crancé et tous les hommes qui lui resteront fidèles seront considérés comme pirates, mis hors la loi, et poursuivis comme tels, jugés par une commission militaire et fusillés dans les vingt-quatre heures. »

— Est-ce tout, monsieur? demanda froidement le comte.

— Oui, répondit le général en balbutiant.

Sur un signe du comte, les deux papiers, contenant les propositions et la proclamation de mise hors la loi, furent cloués à un tronc d'arbre.

— Maintenant, monsieur, vous avez accompli votre mission, n'est-ce pas? Vous n'avez plus rien à ajouter?

— Je regrette, *señor conde...*

— Assez, monsieur! Si j'étais réellement un pirate, ainsi que vous me qualifiez si bénévolement, il me serait facile de vous retenir, ainsi que toutes les personnes qui vous accompagnent, ce qui me fournirait amplement les moyens de satisfaire ma vengeance; mais, quoi que vous en disiez, ni moi, ni les hommes que j'ai l'honneur de commander, nous ne sommes des pirates; vous sortirez d'ici aussi libre que vous y êtes venu. Seulement, je crois que vous ferez bien de ne pas retarder votre départ.

Le général ne se fit pas répéter l'invitation. Depuis deux heures, il avait vu plusieurs fois la mort de trop près, du moins il le supposait, pour désirer prolonger son séjour au camp, il donna immédiatement les ordres nécessaires pour le départ.

En ce moment doña Angelá sortant tout à coup du groupe de femmes au milieu duquel elle était jus-

qu'à cet instant demeurée cachée, s'avança, majestueusement drapée dans son rebozo, la démarche fière et l'œil étincelant d'un feu sombre.

— Arrêtez ! dit-elle avec un accent si ferme et si imposant que chacun se tut et la regarda avec étonnement.

— Madame, lui dit Louis, je vous en conjure...

— Laissez-moi parler ! dit-elle avec énergie, laissez-moi parler, señor conde. Puisque personne dans ce malheureux pays n'ose protester contre l'odieuse trahison dont vous êtes victime, moi, femme, moi, la fille de votre plus implacable ennemi, je le déclare hautement devant tous : vous êtes, comte, le seul homme dont le génie soit assez puissant pour régénérer cette malheureuse contrée. On vous méconnaît, on vous insulte, on attache à votre nom l'épithète de pirate. Eh bien, pirate, soit ! Don Luis, je vous aime : désormais, je suis à vous, à vous seul. Persévérez dans votre noble entreprise ; tant que je vivrai, il y aura sur cette terre maudite une femme qui priera pour vous ! Maintenant, adieu ! je vous laisse mon cœur.

Le comte s'agenouilla devant la noble femme, lui baisa respectueusement la main, et levant les yeux au ciel :

— Doña Angela, dit-il avec émotion, merci. Je vous aime, et, quoi qu'il arrive, je vous prouverai que je suis digne de votre amour.

— Maintenant, mon père, partons, dit-elle au général, à moitié fou de rage et qui cependant n'osait laisser éclater sa colère ; et se tournant une dernière fois vers le comte : Au revoir, don Luis, reprit-elle ; mon fiancé, à bientôt !

Et elle sortit du camp au milieu des acclamations d'enthousiasme des aventuriers.

Les Mexicains marchaient la tête basse et la rougeur au front; malgré eux, ils étaient honteux de l'infâme trahison qu'ils venaient de commettre envers des gens qu'ils avaient eux-mêmes appelés avec instance, que pendant quatre mois ils avaient leurrés de fallacieuses promesses, et auxquels maintenant ils se préparaient à courir sus comme à des bêtes fauves.

Il y avait deux heures à peine que ces événements s'étaient passés, lorsque Valentin rentra au camp.

V

La première Amorce.

Cependant l'émotion causée par la visite du général se calma peu à peu. Les Français, depuis si longtemps le jouet de la mauvaise foi mexicaine, éprouvèrent presque de la joie de se voir enfin débarrassés du réseau d'inextricables fourberies dans lequel depuis si longtemps ils se trouvaient enchevêtrés, sans pouvoir en sortir. Avec l'insouciance qui fait le fond du caractère national, ils commencèrent à rire et à plaisanter sur les Mexicains en général et surtout sur les autorités de ce pays, dont ils avaient eu tant à se plaindre, sans oser se permettre la moindre observation, par égard pour le comte. Pleins de confiance en leur chef, sans calculer qu'ils n'étaient qu'une poignée d'hom-

mes abandonnés à eux-mêmes, sans secours et sans protection possible, à plus de six mille lieues de leur pays, ils se livrèrent avec toute la folle imagination aventurière qu'ils possédaient aux rêves les plus insensés, discutant gravement entre eux les plans les plus inouïs et les plus téméraires, sans même supposer, dans leur candide naïveté flibustière, que même le plus extravagant de ces rêves fût impossible à réaliser.

Louis ne voulut pas laisser refroidir l'ardeur de ses volontaires. Après s'être consulté avec ses officiers, auxquels il soumit ses projets, projets que ceux-ci acceptèrent avec enthousiasme, d'après le conseil de Valentin, il ordonna une assemblée générale de la compagnie.

Aussitôt les clairons sonnèrent et les aventuriers vinrent se grouper autour du quartier général.

— Messieurs, dit le comte, vous voyez dans quelle position nous a placés le manque de foi des autorités mexicaines à notre égard ; cette position est loin, à mon avis, d'être désespérée. Cependant, je ne dois pas vous cacher qu'elle est fort grave, et que, d'après certains renseignements que je tiens de bonne source, elle menace de le devenir encore davantage. Deux partis s'offrent à nous pour en sortir : le premier est de nous diriger, à marches forcées, sur Guaymas, de nous emparer d'un navire, et de nous embarquer avant que nos ennemis aient eu la pensée de s'opposer à notre départ.

Un long murmure de mécontentement accueillit ces paroles.

— Messieurs, continua le comte, il était de mon devoir de vous soumettre cette proposition, vous la

discuterez entre vous; si elle ne vous agrée pas, tout sera dit. Maintenant, voici la seconde : le Mexique, depuis son émancipation, croupit dans la plus honteuse barbarie; il serait beau de régénérer ce peuple, ou tout au moins de le tenter. L'émigration américaine des Etats-Unis envahit en ce moment la Californie, ne laissant aux autres émigrants aucun moyen, je ne dis pas de prospérer, mais seulement de se maintenir sur un pied d'égalité avec elle. Nous sommes en Sonora deux cents Français résolus, bien armés et bien disciplinés, emparons-nous d'une grande ville afin d'avoir une base d'opération; puis appelons à nous l'émigration française de Californie et de toute l'Amérique, émancipons la Sonora, faisons-la libre et forte, civilisons-la malgré elle, et non-seulement nous aurons créé un débouché pour l'émigration française, mais nous aurons régénéré un peuple et formé une colonie qui balancera avantageusement l'influence nord-américaine dans ces parages et opposera une digue infranchissable à ses empiétements incessants; nous aurons acquis des droits à la reconnaissance de notre pays et nous nous serons vengés de nos ennemis comme les Français se vengent, c'est-à-dire en répondant à leurs insultes par des bienfaits. Voilà, messieurs, les deux seuls partis que nous ayons à prendre et qui soient dignes d'hommes comme nous. Pesez avec soin mes paroles, réfléchissez mûrement à mes propositions, et demain, au lever du soleil, vous me ferez connaître vos intentions par la bouche de vos officiers. Souvenez-vous surtout d'une chose, compagnons, c'est que vous devez maintenir entre vous une discipline rigide, m'obéir passivement et avoir

en moi une foi à toute épreuve ; si vous manquez à un des devoirs que je vous impose en ce moment, nous sommes tous perdus, car la lutte nous deviendra impossible, et, par conséquent, nos ennemis auront bon marché de nous. Du reste, mes frères, recevez ici ma parole que quelles que soient les circonstances dans lesquelles nous nous trouverons, si magnifiques que soient les offres que l'on me fera, jamais je ne vous abandonnerai, nous périrons ou nous réussirons ensemble.

Ce discours fut accueilli comme il devait l'être, c'est-à-dire avec un enthousiasme impossible à décrire.

Le comte se retira alors à l'écart avec Valentin.

— Hélas ! frère, dit-il à celui-ci avec une expression de tristesse navrante, le sort en est jeté à présent, me voilà, moi, comte de Prébois-Grancé, un rebelle, un pirate ; je suis en guerre ouverte avec une puissance reconnue, un gouvernement constitué ; que ferai-je avec les quelques hommes que je commande ? Je périrai à la première bataille, ah ! cette lutte est insensée ; je vais devenir avant peu la risée du monde. Qui m'aurait dit cela lorsque, plein d'espoir, je quittai San-Francisco pour venir exploiter ces mines que je ne verrai jamais ? Que sont devenus mes beaux rêves, mes séduisantes espérances ?

— Ne te laisse pas abattre ainsi frère, répondit Valentin ; c'est à présent surtout que tu as besoin de toute ton intelligence et de toute ton énergie pour remplir dignement la tâche que le hasard t'impose. Songe que de cette énergie et de ce courage dépend le salut de deux cents de tes compatriotes, que tu as

juré de les ramener au bord de la mer, et qu'il te faut tenir ton serment.

— Je mourrai avec eux. Que peuvent-ils exiger davantage?

— Que tu les sauves! répondit sévèrement le chasseur.

— C'est mon désir le plus vif.

— Ta position est belle, tu n'es pas ici aussi seul que tu le supposes.

— Comment cela?

— N'as-tu pas la colonie française de Guetzalli, fondée par le comte de Lhorailles?

— Oui, répondit tristement Louis; mais le comte est mort.

— En effet; mais la colonie existe, elle prospère: tu trouveras là cinquante ou soixante hommes résolus qui ne demanderont pas mieux, quand ce ne serait que par esprit d'aventure, que de se joindre à toi.

— Cinquante hommes, c'est bien peu.

— Allons donc! contre des Mexicains, c'est plus qu'il n'en faut. Fais autre chose encore: prépare une insurrection des peuplades à demi sauvages, dont les alcades gémissent en secret sur leur position secondaire et l'espèce de vassalité dans laquelle le gouvernement mexicain les courbe malgré eux.

— Oh! oh! fit Louis, c'est une idée, cela; mais quel est l'homme qui se chargera de parcourir ces peuplades et de s'aboucher avec les alcades des pueblos?

— Moi, si tu le veux.

— Je n'osais te le demander; merci. Moi, de mon côté, je préparerai tout afin de débiter par un

coup d'éclat qui terrifie le gouvernement mexicain en lui donnant la mesure de notre force.

— Bien ; surtout n'oublie pas que jusqu'à nouvel ordre la guerre que tu entreprends doit être une suite non interrompue de coups de main hardis.

— Oh ! sois tranquille ; maintenant que les Mexicains ont levé le masque et m'ont contraint à me défendre, ils apprendront à connaître les hommes qu'ils ont si longtemps méprisés et qu'ils ont crus lâches parce qu'ils étaient bons.

— Le colonel Florès est-il parti ?

— Non, pas encore.

— Retiens-le ici jusqu'à demain, sous n'importe quel prétexte.

— Pourquoi cela ?

— Laisse-moi faire, tu le sauras. Maintenant, préparons-nous à soutenir l'attaque des Indiens : si mes pressentiments ne me trompent pas, elle sera chaude.

— Qu'est-ce qui te le fait supposer ?

— Certains renseignements que j'ai pris moi-même, et d'autres plus importants encore que Curumilla m'a donnés. Ah ! tâche donc que le colonel mexicain, sans cependant soupçonner qu'on le surveille, ne puisse sortir du camp.

— Cela sera fait. Tu sais que je me repose sur toi de toutes les précautions à prendre ?

— Pour l'extérieur, oui ; veille seulement à ce que les lignes ne soient pas forcées.

La plus grande animation régnait dans le camp ; les forgerons et les armuriers étaient à l'œuvre, travaillant avec une ardeur fébrile à remettre les armes, les wagons et les affûts en état.

Partout on entendait des cris joyeux et des éclats de rire ; ces dignes aventuriers avaient repris toute leur gaieté, puisqu'on allait se battre, c'est-à-dire avoir des coups à donner et à recevoir.

Le colonel Florès vaguait assez tristement au milieu de cette cohue ; sa position devenait difficile ; il le sentait ; cependant, il ne savait comment prolonger son séjour parmi les Français, maintenant que la guerre était déclarée, que les intérêts de la société dont il était le délégué se trouvaient complètement mis de côté, et que, de cette façon, la seule raison plausible qu'il aurait pu invoquer pour demeurer lui manquait. Depuis l'arrivée des Français au Mexique, le double rôle joué par le colonel lui avait rapporté de belles sommes ; son métier d'espion, rendu facile par la confiante franchise des aventuriers, avait été pour lui une source d'énormes bénéfices : on ne renonce pas ainsi sans peine à une position lucrative.

Aussi, le colonel avait-il le front soucieux, car il se creusait la tête pour trouver un prétexte à présenter au comte. Au plus fort de ses combinaisons diplomatiques, Valentin se présenta à lui, et de l'air le plus innocent, lui annonça que don Luis le faisait chercher et désirait causer avec lui. Le colonel tressaillit à cette nouvelle ; il remercia le chasseur et se rendit en toute hâte auprès du comte.

Valentin le suivit des yeux avec un sourire ironique, et, certain que Louis le retiendrait assez longtemps auprès de lui, il commença l'exécution du plan qu'il avait préparé.

Sur ces entrefaites la nuit était venue, une nuit sombre et triste ; sans étoiles au ciel ; les nuages

couraient rapidement dans l'espace et passaient incessamment sur le disque blafard de la lune, dont ils interceptaient les rayons sans chaleur.

Le vent se lamentait tristement en sifflant à travers les branches des arbres qui s'entre-choquaient avec des bruits lugubres.

Dans les profondeurs mystérieuses de la forêt, on entendait des grondements et des hurlements saccadés auxquels se mêlaient le mugissement de la cascade et le cliquetis monotone des cailloux roulés sur la plage par les eaux du fleuve.

C'était une de ces nuits pendant lesquelles la nature semble s'associer aux tristesses humaines et gémir des crimes auxquels ses sombres ténèbres doivent servir de voiles.

D'après les ordres de Valentin, sur un espace de cinquante mètres tout autour du camp, les arbres avaient été abattus, afin de déblayer le terrain et d'enlever à l'ennemi les moyens d'arriver sans être vu jusqu'aux retranchements.

Puis, sur cet espace laissé libre, d'énormes brasiers avaient été allumés de distance en distance.

Ces brasiers, dont les hautes flammes éclairaient la prairie à une distance considérable, formaient une ceinture brillante au camp, qui, lui, était plongé dans une obscurité complète.

Nulle lumière, si faible qu'elle fût, ne scintillait dans la Mission ; les retranchements semblaient abandonnés, aucune sentinelle ne se laissait voir.

La Mission était en apparence retombée dans le silence de la solitude, tout était calme et tranquille.

Mais ce calme cachait la tempête. On sentait instinctivement palpiter dans l'ombre les cours anxieux

de ces hommes qui, l'oreille au guet et le doigt sur la détente du rifle, attendaient impassibles l'apparition de leurs ennemis.

Cependant les heures s'écoulaient lentement les unes après les autres sans que rien vint justifier les craintes émises par Valentin d'une attaque prochaine.

Le comte se promenait à grands pas dans l'église qui lui servait de retraite, écoutant avec anxiété les moindres bruits qui s'élevaient par intervalles dans le silence. Parfois il jetait vers la campagne déserte un regard d'impatience et de colère; mais rien ne bougeait, le même calme continuait toujours à peser sur la nature.

Fatigué de cette longue et énervante attente, il sortit de l'église et se dirigea vers les retranchements.

Tous les aventuriers étaient à leurs postes étendus sur le sol et le doigt sur la détente du rifle.

— N'avez-vous rien vu, rien entendu encore? demanda le comte, bien qu'il sût d'avance la réponse qui lui serait faite, mais plutôt dans le but de tromper son impatience que pour toute autre cause.

— Rien! répondit froidement don Cornelio, qui se trouva par hasard auprès de lui.

— Ah! c'est vous, dit le comte, et le colonel Florès, qu'en avez-vous fait?

— J'ai suivi vos instructions, commandant. Il dort.

— Vous en êtes sûr?

L'Espagnol sourit.

— Je réponds qu'il dormira ainsi au moins jusqu'au lever du soleil, fit-il, j'ai bien fait les choses.

— Très-bien ; de cette façon nous n'avons rien à redouter de lui.

— Absolument rien.

— Personne n'a vu don Valentin ni le chef indien ?

— Non, ils sont sortis tous deux au coucher du soleil, depuis ils n'ont pas reparu.

Tout en causant ainsi, les deux interlocuteurs étaient tournés vers le dehors, et leurs yeux examinaient attentivement la plaine ; aussi firent-ils un geste d'étonnement et presque d'épouvante en apercevant tout à coup un homme qui sembla sortir de terre et se dressa entre eux comme un fantôme.

— Valga me Dios ! s'écria le superstitieux Espagnol en se signant, qu'est-ce que c'est que ça ?

Le comte saisit vivement un revolver à sa ceinture.

— Ne tirez pas ! s'écria le nouveau venu en lui posant la main sur le bras.

— Curumilla ! s'écria le comte avec surprise.

— Silence ! fit l'Araucan.

— Où est Valentin ?

— C'est lui qui m'envoie.

— Les Peaux-Rouges ne nous attaqueront donc pas cette nuit ?

Curumilla regarda le comte avec étonnement.

— Mon frère ne les voit donc pas ? dit-il.

— Où cela ? fit le comte avec surprise.

— Là, répondit Curumilla en étendant le bras dans la direction de la plaine.

Don Luis et don Cornelio regardèrent pendant quelques instants avec l'attention la plus soutenue ; mais, malgré tous leurs efforts, ils n'aperçurent rien ; la plaine était toujours aussi nue, éclairée par les reflets rougeâtres des brasiers ; ça et là

seulement gisaient les troncs des arbres abattus pendant la journée : afin d'agrandir l'horizon et dégager les alentours du camp.

— Non, dirent-ils enfin, nous ne voyons rien.

— Les yeux des blancs se ferment la nuit, murmura sentencieusement le chef.

— Mais où sont-ils ? reprit le comte avec impatience ; pourquoi ne pas nous avoir avertis ?

— Mon frère Koutonepi m'envoie pour cela.

Le nom de Koutonepi, c'est-à-dire le vaillant, avait été donné à Valentin par les Araucans à son arrivée en Amérique, et jamais Curumilla ne le nommait autrement.

— Alors, hâtez-vous de nous instruire, chef, afin que nous puissions déjouer la ruse maudite que sans doute ces démons ont inventée.

— Que mon frère avertisse ses guerriers d'être prêts à combattre.

La recommandation passa immédiatement de l'un à l'autre sur toute la ligne.

Curumilla épaula alors tranquillement son rifle, visa pendant quelques secondes un tronc d'arbre assez rapproché des retranchements et fit feu.

Jamais coup de feu ne produisit un effet semblable. Un cri horrible s'éleva de la plaine et une foule de Peaux-Rouges se dressant, comme mus par un ressort, de derrière les troncs d'arbre qui les abritaient, s'élancèrent sur les retranchements, en bondissant comme des coyotes, en poussant des hurlements affreux et en brandissant leurs armes avec rage.

Mais les Français étaient préparés à cette attaque ; ils reçurent les Indiens sur leurs baïonnettes sans

reculer d'un pouce, en répondant à leurs hurlements féroces par le cri unanime de :

— Vive la France!

Cri qui devait, avant peu, être poussé en plein soleil et les guider à une éclatante victoire.

Désormais, la guerre était déclarée de fait; la première amorce était brûlée, les Français avaient senti la poudre, les Mexicains allaient apprendre, à leurs dépens, quels rudes ennemis ils s'étaient follement mis sur les bras.

Cependant les Peaux-Rouges, guidés et animés par leur chef, combattaient avec un acharnement inouï. La plupart des Français qui composaient la compagnie ne connaissaient pas la façon de se battre des Indiens; c'était la première fois qu'ils avaient affaire à eux. Tout en leur résistant vaillamment et en leur infligeant des pertes terribles, ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'audacieuse témérité de ces hommes qui, demi-nus, munis de mauvaises armes, se ruaient sur eux avec un courage invincible, et qui ne tombaient que morts.

Soudain une seconde troupe, plus nombreuse que la première et entièrement composée de cavaliers, fit irruption sur le champ de bataille et vint soutenir l'effort des assaillants.

Ceux-ci, en se sentant soutenus, redoublèrent de cris et d'efforts, la mêlée devint terrible, les combattants luttèrent corps à corps, se déchirant comme des bêtes fauves.

Les clairons et les tambours français sonnaient vigoureusement la charge.

— Une sortie! une sortie! criaient les aventuriers,

honteux d'être ainsi tenus en échec par des ennemis en apparence si misérables.

— Tue ! tue !

Les Indiens répondaient par leur cri de guerre.

Un chef indien, monté sur un magnifique cheval noir et le corps nu jusqu'à la ceinture, caracolait au premier rang des siens, abattant et assommant avec son casse-tête tous les ennemis qui s'avançaient à portée de son bras. Deux fois il avait lancé son coursier sur les barricades, et deux fois il les avait escaladées sans parvenir à les franchir complètement.

Ce chef était Mixcoatzin. Son œil noir étincelait d'un feu sombre ; son bras semblait infatigable, et chacun s'éloignait de cet ennemi redoutable et qui paraissait invincible.

Le sachem, cependant, redoublait d'audace, appelant incessamment les siens et insultant les blancs par ses cris et ses gestes ironiques.

Tout à coup, une troisième troupe apparut sur le champ de bataille, où, grâce aux brasiers, il faisait clair comme en plein jour. Mais cette troupe, composée, comme la seconde, de cavaliers, au lieu de se joindre aux Indiens, se déploya en demi-cercle et les chargea avec fureur en criant :

— *A muerte! a muerte!*

La voix puissante de Valentin domina en ce moment le tumulte de la bataille et parvint jusqu'à ceux qu'il voulait avertir.

— A présent ! à présent ! cria-t-il.

Le comte l'entendit. Se tournant alors vers une cinquantaine d'aventuriers qui depuis le commencement du combat se tenaient immobiles, frémissants et l'arme au pied derrière lui

— A notre tour, compagnons ! s'écria-t-il en dégainant sa longue épée. Ouvrant alors la barrière, il se jeta résolûment dans la mêlée, suivi par sa troupe, qui se précipita sur ses pas avec des cris de joie.

Chose qui rarement arrive dans une rencontre avec les Indiens, ceux-ci étaient pris entre deux feux et contraints de combattre à découvert.

Cependant ils ne se découragèrent pas ; la valeur des Indiens passe toute croyance. Ceux-ci se voyant cernés, résolurent de tomber bravement plutôt que de se rendre, et quoiqu'ils fussent moins bien armés que leurs ennemis, ils n'en reçurent pas moins résolûment leur choc.

Mais les Peaux-Rouges n'avaient pas cette fois affaire à des Mexicains ; ils ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Le choc des Français fut irrésistible ; ils passèrent comme un ouragan sur les Peaux-Rouges, qui, malgré leur résolution, furent contraints de plier.

Mais la fuite était impossible : rappelés par la voix de leurs chefs, qui tout en combattant vaillamment de leur personne ne cessaient de les exciter à redoubler d'efforts, ils revinrent au combat.

Alors la lutte prit les proportions gigantesques d'un carnage horrible ; ce n'était plus une bataille, c'était une boucherie où chacun cherchait à tuer, se souciant peu de succomber pourvu qu'il entraînât son ennemi dans sa chute.

Valentin, dont la plus grande partie de l'existence s'était passée dans le désert, et qui souvent avait eu des rencontres avec les Indiens, ne les avait jamais vus montrer une si grande animosité et surtout

une si grande opiniâtreté ; car ordinairement, lorsqu'ils subissent un échec, loin de s'acharner à continuer un combat sans résultat avantageux possible pour eux, ils se retirent immédiatement et cherchent leur salut dans une prompte fuite ; mais cette fois leur façon de combattre était complètement changée, il semblait que plus ils reconnaissaient l'impossibilité de vaincre, plus ils mettaient d'amour-propre à résister.

Le comte, toujours en avant de ses compagnons, qu'il excitait du geste et de la voix, cherchait à se rapprocher de Mixcoatzin, qui, toujours caracolant sur son cheval noir, accomplissait des prodiges de valeur qui électrisaient les siens, et menaçait, sinon de changer la face du combat, du moins de le faire durer longtemps encore.

Mais, chaque fois que le hasard le plaçait en face du chef et qu'il se préparait à fondre sur lui, un flot de combattants, refoulé par les hasards de la lutte, se jetait devant lui et neutralisait ainsi ses efforts.

De son côté, le sachem s'efforçait de se rapprocher du comte, avec lequel il brûlait de se mesurer, persuadé que, s'il parvenait à renverser le chef des visages pâles, ceux-ci seraient frappés de terreur et lui abandonneraient le champ de bataille.

Enfin, comme d'un commun accord, les blancs et les Indiens firent quelques pas en arrière pour se préparer, sans doute, à un choc décisif, ce fut alors que, pour la première fois depuis le commencement du combat, le comte et le sachem se trouvèrent enfin face à face.

Les deux hommes se lancèrent un regard étin-

celant et se ruèrent l'un sur l'autre à corps perdu.

Les deux chefs n'avaient d'armes à feu ni l'un ni l'autre; le sachem brandissait son terrible casse-tête, et le comte faisait flamboyer sa longue épée, rouge jusqu'à la poignée.

— Enfin! s'écria le comte en levant son arme au-dessus de sa tête.

— Chien mendiant des visages pâles, fit en ricant l'Indien, tu m'apportes donc ta chevelure, pour que je l'attache à l'entrée de mon calli!

Ils n'étaient qu'à deux pas l'un de l'autre, se dévorant du regard, chacun attendant le moment favorable pour fondre sur son ennemi.

En voyant leurs chefs prêts à en venir aux mains, les deux partis s'élancèrent impétueusement en avant, afin de les séparer et de recommencer le combat; mais don Luis, d'un geste de suprême commandement, ordonna à ses compagnons de ne pas intervenir. Les aventuriers demeurèrent immobiles.

De son côté, Mixcoatzin, voyant la noble et galante courtoisie du comte, commanda à ses compagnons de demeurer en arrière.

Les Peaux-Rouges obéirent.

C'était entre don Luis et le sachem que la question allait se décider.

VI

Représailles.

Les deux ennemis semblèrent, une seconde, se recueillir : puis soudain le sachem bondit en avant.

Le comte demeura immobile; mais au moment où l'Indien arrivait sur lui, par un mouvement rapide comme la pensée, de la main gauche il saisit aux naseaux le cheval du chef qui se cabra en hennissant de douleur, et pointant avec une dextérité extrême, il enfonça sa longue épée dans la gorge de l'Indien; le bras levé de celui-ci retomba sans force, ses yeux s'ouvrirent démesurément, un flot de sang s'échappa de sa plaie béante, et il roula sur la terre en poussant un cri de suprême agonie et en se tordant comme un serpent.

Le comte lui posa le pied sur la poitrine et le cloua sur la terre.

Se tournant alors vers ses compagnons :

— En avant! en avant! cria-t-il d'une voix puissante.

Les aventuriers répondirent par un hourrah de triomphe et se ruèrent de nouveau sur les Peaux-Rouges.

Mais ceux-ci ne les attendirent pas, cette fois.

Atterrés par la mort de Mixcoatzin, un de leurs sachems les plus révéérés et de leurs plus célèbres guerriers, une panique s'empara d'eux et ils s'enfuirent dans toutes les directions.

Alors commença une véritable chasse à l'homme, avec toutes ses hideuses et atroces péripéties.

Nous l'avons dit, les Indiens étaient cernés; toute fuite leur devenait impossible.

Les aventuriers, exaspérés par la longue lutte qu'ils avaient eu à soutenir, massacraient sans pitié les ennemis vaincus qui les imploraient en vain.

Les Indiens éperdus couraient çà et là, sabrés au passage, percés par les baïonnettes et foulés sous les pieds des chevaux, qui, aussi cruels que leurs maîtres, et enivrés par l'odeur âcre du sang, piétinaient sur eux avec frénésie.

Les cadavres s'amoncelaient au centre du cercle fatal qui se rétrécissait incessamment autour d'eux.

A bout de force et de courage, les misérables Peaux-Rouges avaient jeté leurs armes, les bras croisés sur la poitrine, serrés les uns contre les autres, ils avaient renoncé à disputer plus longtemps leur vie et attendaient la mort avec le calme sombre du désespoir et l'impassibilité qui caractérise leur race.

Le comte aurait voulu, depuis longtemps déjà, arrêter cet horrible carnage; mais, dans l'enivrement de la victoire, sa voix avait été, non pas méconnue, mais étouffée par le tumulte.

Cependant les Français s'arrêtèrent, saisis, malgré eux, d'admiration à la vue de la résignation stoïque de ces braves ennemis, qui dédaignaient de demander grâce et se préparaient à mourir dignement, sans faiblesse comme sans forfanterie.

Toute noble action, tout noble sentiment, trouvent de l'écho dans le cœur des Français, la nation chevaleresque par excellence.

Ils hésitèrent, en se regardant les uns les autres, et relevèrent leurs baïonnettes.

Le comte profita de cette trêve, suprême rayon

de clémence déposé par Dieu dans l'âme de ces hommes implacables, et il se jeta vivement au-devant d'eux en levant en l'air son épée rouge jusqu'à la poignée.

— Assez, compagnons ! s'écria-t-il, assez ; nous sommes des soldats, nous autres, non pas des bourreaux ou des bouchers ! laissons aux Mexicains toutes les lâchetés, demeurons ce que nous avons toujours été, des hommes braves et cléments : grâce pour ces malheureux !

— Grâce ! grâce ! s'écrièrent les Français, en brandissant leurs armes au-dessus de leurs têtes.

En ce moment, le soleil se levait splendide dans un flot de vapeurs. C'était un spectacle à la fois imposant et plein d'une sublime horreur que celui que présentait ce champ de bataille fumant encore des dernières explosions des armes à feu, couvert de cadavres, et au centre duquel une trentaine d'hommes sans armes semblaient défier du regard un cercle d'ennemis souillés de sang et de poudre, à l'œil étincelant et aux traits contractés par la passion.

Le comte remit alors son épée au fourreau et s'approcha à pas lents des Indiens, qui le regardaient venir d'un air inquiet, car ils ne comprenaient rien à ce qui venait de se passer.

Les Indiens sont implacables, la clémence leur est inconnue ; dans les prairies, le *vœ victis* est la seule loi. Les Peaux-Rouges étant sans pitié n'implorent jamais celle de leurs ennemis, et subissent sans se plaindre la dure loi qu'il plaît au vainqueur, quel qu'il soit, qui les dompte, de leur infliger.

Les aventuriers avaient mis l'arme au pied et ou-

bliant déjà toute rancune avec cette versatilité et cette insouciance innée en eux ; ils riaient et causaient gaiement entre eux.

Valentin et Curumilla avaient rejoint le comte.

— Quelle est ton intention ? demanda le chasseur.

— Ne l'as-tu pas devinée ? répondit Louis, je leur fais grâce,

— A tous ?

— Pardieu ! s'écria-t-il avec étonnement.

— Ainsi, tu leur pardonnes ?

— Oui, et je leur rends la liberté.

— Hum ! fit le chasseur.

— Verrais-tu quelque empêchement à cela ?

— Peut-être.

— Explique-toi.

— Que tu pardonnes aux Indiens, rien de mieux, cela peut produire bon effet parmi les tribus, d'autant plus que les Peaux-Rouges ont une excellente mémoire et qu'ils se souviendront longtemps de la leçon sévère qu'ils ont reçue cette nuit.

— Eh bien ?

— Mais, continua le chasseur, tous ces hommes ne sont pas des Indiens ?

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il se trouve parmi eux des Mexicains déguisés.

— Tu es certain de cela ?

— Oui. D'autant plus que j'ai été averti par l'homme qui commande les cavaliers avec le secours desquels je t'ai donné un si bon coup de main.

— Mais ces cavaliers ne sont-ils pas des Apaches ?

— Erreur, cher ami ; ce sont des blancs, et qui

plus est des *civicos*, c'est-à-dire des hommes payés et enrégimentés par les hacienderos pour faire la chasse aux Indiens. Tu vois comment ils s'acquittent honorablement de leur emploi; mais cela ne doit pas t'étonner, tu connais assez bien les mœurs de ce pays pour trouver cela tout naturel, je n'en doute pas.

Louis s'était arrêté tout pensif.

— Ce que tu me dis là me confond, murmura-t-il.

— Pourquoi donc? reprit insoucieusement le chasseur, cela est simple, au contraire; mais il ne s'agit pas des cavaliers, ceux-là sont hors de cause, quant à présent.

— Certes, je leur dois, au contraire, des remerciements.

— Ils t'en dispensent, et moi aussi; occupons-nous seulement des hommes qui sont là.

— Ainsi, tu es sûr que parmi eux se trouvent des blancs?

— Très-sûr.

— Mais comment les reconnaître?

— Curumilla s'en chargera.

— Ce que tu me dis est étrange; dans quel but ces gens se sont-ils ligués avec nos ennemis?

— C'est ce que nous saurons bientôt.

Ils reprirent leur marche et arrivèrent auprès du groupe.

Valentin fit un signe à Curumilla. Le chef s'approcha alors des Indiens, et commença à les examiner attentivement l'un après l'autre, tandis que le comte et le chasseur le suivaient du regard avec intérêt.

Le chef araucan était froid et sombre comme

toujours ; pas un muscle de son visage ne bougeait.

En le voyant les examiner ainsi, les Indiens ne purent s'empêcher de tressaillir ; ils tremblèrent à la vue de cet homme muet et sans armes, dont le regard perçant semblait vouloir lire au fond de leurs cœurs.

Curumilla posa le doigt sur la poitrine d'un Indien.

— *Un!* dit-il, et il passa.

— Sortez ! dit Valentin au Peau-Rouge.

Celui-ci se mit à l'écart.

Curumilla en désigna ainsi successivement neuf, puis il rejoignit ses amis.

— Est-ce tout ? lui demanda Valentin.

— Oui, répondit-il.

— Désarmez ces hommes et attachez-les solidement, commanda le comte.

On lui obéit.

Don Luis s'approcha alors des Apaches.

— Que mes frères reprennent leurs armes et remontent sur leurs coursiers, dit-il ; ce sont de vaillants guerriers ; les visages pâles ont apprécié leur courage, ils les estiment ; mes frères retourneront dans leurs villages, ils diront aux anciens et aux sages de leur nation que les blancs qui les ont vaincus ne sont pas des hommes cruels comme les féroces *Yoris* — Mexicains, — qu'ils désirent enterrer la hache si profondément entre eux et les Apaches, que jamais on ne la puisse retrouver avant dix mille lunes.

Un Indien se détacha du groupe, fit deux pas en avant, et saluant avec majesté :

— Le Cœur-Fort est un guerrier terrible ; c'est

un jaguar pendant le combat ; mais il se fait antilope après la victoire ; les paroles que soufflent sa poitrine lui sont inspirées par le Grand-Esprit, le Wacondah l'aime ; ma nation avait été trompée par les Yoris, le Cœur-Fort est généreux, il a pardonné, il y aura désormais amitié entre les Apaches et les guerriers du Cœur-Fort.

Les Peaux-Rouges, suivant leur habitude, avaient avec cette poésie qui les distingue, donné à don Luis le nom de *Cœur-Fort*.

Il y eut après ce discours de l'Indien, qui était un chef célèbre, et se nommait le *Bison-Blanc*, un échange de bons procédés entre les aventuriers et les Apaches.

Leurs chevaux et leurs armes leur furent rendus et les rangs s'ouvrirent pour leur livrer passage.

Lorsqu'ils eurent disparu dans la forêt, el Buitre fit faire volte-face à ses cavaliers, et s'éloigna à son tour.

Don Luis eut un instant la pensée de rappeler cet auxiliaire qui, pendant le combat, lui avait été si utile, mais Valentin s'y opposa.

— Laisse partir ces hommes, frère, lui dit-il, tu ne dois ostensiblement avoir aucun rapport avec eux.

Don Luis n'insista pas.

— Maintenant, reprit Valentin, terminons ce que nous avons si bien commencé.

— C'est juste, répondit le comte.

L'ordre fut aussitôt donné d'enterrer les cadavres et de panser les blessés.

Les Français avaient éprouvé des pertes sérieuses ; ils avaient eu dix hommes tués et vingt et quelques blessés ; il est vrai que la plupart de ces blessures

n'étaient pas mortelles ; cependant la victoire coûtait cher : c'était un avertissement pour l'avenir.

Deux heures plus tard, la compagnie, rassemblée par le clairon, se rangeait silencieusement sur la place de la Mission, au centre de laquelle don Luis, Valentin et trois officiers, se tenaient assis gravement devant une table sur laquelle se trouvaient divers papiers.

A une table plus petite don Cornelio écrivait.

Le comte avait convoqué ses compagnons et avait formé une commission militaire présidée par lui afin de juger les prisonniers faits pendant le combat.

Don Luis se leva au milieu d'un religieux silence.

— Qu'on amène les prisonniers, dit-il.

Les hommes désignés précédemment par Curumilla parurent, conduits par un détachement d'aventuriers. Ils étaient délivrés des liens avec lesquels on les avait d'abord attachés. Bien qu'ils portassent toujours le costume des guerriers apaches, on les avait obligés à se laver et à faire disparaître les peintures qui les déguisaient.

Ces hommes paraissaient, non pas repentant de leur fourberie découverte, mais seulement honteux d'être ainsi donnés en spectacle.

— Amenez le dernier prisonnier, commanda don Luis.

A cet ordre, les aventuriers se regardèrent avec étonnement, ne comprenant pas ce que le comte voulait dire, puisque les neuf Mexicains étaient là.

Mais au bout d'un instant leur surprise se changea en colère, et une sourde rumeur parcourut leurs rangs comme un courant électrique.

Le colonel Florès venait de paraître ; il était sans armes, la tête nue, mais sa physionomie, empreinte

d'audace et de défi, avait une expression railleusement sinistre, qui imprimait à son caractère un cachet de méchanceté impossible à rendre.

Curumilla l'accompagnait.

Le comte fit un geste ; le calme se rétablit.

— Que signifie cela ? s'écria le colonel d'un ton hautain.

Don Luis ne le laissa pas continuer.

— Silence ! dit-il d'une voix ferme en fixant sur lui un clair regard.

Dominé malgré lui par l'accent du comte, le colonel se tut en rougissant.

Don Luis reprit :

— Mes frères et mes compagnons, dit-il, malheureusement pour nous, les circonstances nous ont placés dans une situation exceptionnelle ; de tous les côtés la trahison nous entoure ; de mensonge en mensonge, de fourberie en fourberie, on nous a amenés dans ce désert où nous sommes abandonnés à nous-mêmes, loin de tous secours, et ne pouvant, pour nous sauver, compter que sur notre courage. Hier, le général don Sébastian Guerrero, se croyant enfin sûr de la réussite des plans infâmes que depuis si longtemps il trame contre nous, se décide à lever le masque ; il nous déclare hors la loi et nous flétrit de l'épithète honteuse de pirates ; deux heures à peine après son départ, nous sommes attaqués par les Indiens ; les mesures de nos ennemis étaient bien prises ; peu s'en est fallu qu'ils ne réussissent. Mais Dieu veillait, il nous a sauvés cette fois encore ! Maintenant, savez-vous quel est l'homme qui s'était fait le bras droit du général et avait machiné l'odieuse trahison dont nous avons failli être victimes ?

Cet homme, fit-il en le désignant du doigt avec une expression d'écrasant mépris, c'est le misérable qui, depuis notre arrivée à Guaymas, s'est attaché à nous, ne nous a plus quittés, a feint de nous aimer et de nous défendre pour nous voler nos secrets et les vendre à nos ennemis ; c'est le misérable que nous avons traité en frère, pour lequel nous avons eu les attentions les plus délicates et les plus soutenues ; c'est cet homme, enfin, qui prend le titre de colonel et le nom de Francisco Florès, et qui en a menti, car c'est un métis sans nom, surnommé el Garrucholo, ex-lieutenant del Buitre, ce féroce brigand qui commande une cuadrilla de salteadores qui, depuis plusieurs années déjà, désole le haut Mexique. Regardez-le, maintenant qu'il se voit reconnu, il tremble, le misérable, car il sait que, pour lui, vient enfin de sonner l'heure suprême de la justice.

En effet, à cette terrible révélation, faite ainsi devant tous, l'audace du bandit était subitement tombée, et une expression de hideuse frayeur contractait ses traits.

— Voilà, continua le comte, les hommes que nos ennemis n'ont pas honte d'employer contre nous, et ils nous traitent de pirates. Eh bien, cette flétrissure, nous l'acceptons, frères, et ces bandits tombés entre nos mains seront jugés selon la loi sommaire des pirates.

Les aventuriers applaudirent chaleureusement ce discours de leur chef. D'ailleurs, tous reconnaissaient la vérité et la logique de ses paroles ; dans la situation critique où ils se trouvaient, ils n'avaient rien à ménager ; la clémence aurait été une cou-

pable faiblesse; ils ne pouvaient se relever qu'à force d'audace et d'énergie, en terrifiant leurs ennemis et les contraignant à traiter avec eux.

Le comte se rassit.

— Don Cornelio, dit-il, donnez lecture à l'accusé des charges qui s'élèvent contre lui.

L'Espagnol se leva alors et commença un long réquisitoire contre le colonel, réquisitoire appuyé de nombreuses lettres écrites par don Francisco ou reçues par lui de plusieurs personnes, notamment du général Guerrero, d'où la trahison du colonel ressortait claire et sans excuse possible. Don Cornelio termina en rapportant l'entrevue de la veille entre don Francisco, el Buitre et le chef apache.

Les aventuriers avaient écouté cette longue énumération de crimes et de félonies dans le plus profond silence et le calme le plus parfait.

Lorsque don Cornelio eut terminé, le comte s'adressa au colonel.

— Reconnaissez-vous la vérité des faits avancés contre vous ?

Le bandit releva la tête, son parti était pris, il haussa les épaules avec dédain.

— A quoi bon nier ? dit-il, tout cela est vrai.

— Ainsi, vous avouez nous avoir trahis depuis le premier moment que vous nous avez rencontrés ?

— Canarios ! fit-il avec un sourire railleur, vous vous trompez, señor conde, je vous trahissais même avant de vous connaître.

A cette cynique déclaration, les assistants ne purent réprimer un mouvement d'horreur.

— Ce que je vous dis vous étonne ? reprit audacieusement le bandit ; pourquoi donc cela ? Je trouve,

moi, ma conduite toute naturelle. Qu'êtes-vous, pour nous autres Mexicains, vous, étrangers? Vous êtes des sangsues qui venez dans notre pays sucer le plus clair de notre sang, c'est-à-dire vous gorger de nos richesses, vous moquer de notre ignorance, tourner en ridicule nos mœurs et nos habitudes, nous imposer vos goûts et ce que vous appelez votre civilisation occidentale. Qu'avons-nous besoin de tout cela? De quel droit vous emparez-vous de tout ce qui nous est cher? Vous n'êtes que des bêtes féroces contre lesquelles tous moyens sont bons pour les détruire. Nous ne sommes pas les plus forts au grand soleil, eh bien, nous avons la nuit; la loyauté, la franchise, nous perdraient, nous employons le mensonge et la trahison. Après? Qui a tort? Qui a raison? Qui osera être juge entre nous? Personne! Je suis tombé entre vos mains, vous allez me tuer, fort bien; je serai assassiné, mais pas condamné par vous; car vous n'aurez nullement qualité pour vous ériger en tribunal. Que voulez-vous de plus maintenant? Agissez à votre guise, peu m'importe. Celui qui sème le vent récolte la tempête; j'ai semé la fourberie, j'ai récolté la trahison: c'est justice. Je vais mourir. Eh bien, cette mort que j'ai méritée, vous n'avez pas le droit de me l'infliger; votre verdict sera un assassinat, je vous le répète.

Après avoir prononcé ces mots, il croisa fièrement les bras sur sa poitrine et promena un regard assuré sur l'assistance.

Malgré eux, les aventuriers se sentirent pris d'une espèce d'admiration pour la fauve résolution de cet homme aux manières félines et cauteleuses

qui venait tout à coup de se révéler sous un jour si différent de celui sous lequel ils l'avaient connu jusqu'à ce moment. En parlant avec une aussi brutale franchise, le bandit s'était pour ainsi dire relevé aux yeux de tous ; sa fourberie parut moins vile, il inspira une espèce de sympathie à ces hommes si braves, pour lesquels le courage et l'audace sont les deux premières vertus.

— Ainsi, vous ne cherchez même pas à vous défendre ? lui dit Louis d'une voix triste.

— Me défendre, répondit-il avec étonnement, d'avoir agi comme je croyais devoir le faire, et comme j'agis encore si vous étiez assez niais pour me faire grâce ! Allons donc, caballeros, cela n'aurait pas le sens commun ! D'ailleurs, si je me défendais, je reconnaitrais en quelque sorte la compétence de votre tribunal, et je la nie au contraire. Ainsi, coyez-moi, finissons-en, le plus tôt sera le mieux, et pour vous et pour moi.

Le comte se leva, ôta son chapeau, et s'adressant aux aventuriers :

— Frères et compagnons, dit-il d'une voix solennelle, en votre âme et conscience, cet homme est-il coupable ?

— Oui ! répondirent les aventuriers d'une voix sourde.

— Quelle peine a mérité cet homme ? reprit le comte.

— La mort ! répondirent encore les aventuriers.

Alors le comte se tourna vers le colonel :

— Don Francisco Florès, autrement dit el Garrucholo, fit-il, vous êtes condamné à la peine de mort.

— Merci, répondit-il en s'inclinant avec grâce.

— Mais, continua le comte, comme vous êtes con-

vaincu de trahison et que vous devez souffrir la mort des traîtres, c'est-à-dire être fusillé par derrière, prenant en considération l'uniforme que vous portez et qui est celui de l'armée mexicaine que nous ne voulons pas flétrir en votre personne, vous serez d'abord dégradé. Le jugement sera exécuté immédiatement après.

Le bandit haussa les épaules.

— Qué m'importe? fit-il.

Sur un signe du comte, un sous-officier sortit des rangs et la dégradation commença.

El Garrucholo supporta sans pâlir cette effroyable humiliation. Le bandit avait pris complètement le dessus en lui sur le caballero, et, comme il l'avait dit, peu lui importait d'être dégradé, c'est-à-dire déshonoré, puisque l'honneur pour lui n'était rien.

Lorsque le sous-officier eut repris son rang, le comte se tourna vers le condamné.

— Vous avez cinq minutes pour recommander votre âme à Dieu, lui dit-il; puisse-t-il vous faire miséricorde. Vous n'avez plus ici-bas rien à attendre des hommes.

Le bandit éclata d'un rire nerveux et strident.

— Vous êtes fous! s'écria-t-il; qu'ai-je de commun avec Dieu, moi, si réellement il existe? canarios! je n'ai que faire de le prier; mieux vaut que je me recommande au démon, au pouvoir duquel je vais être, si ce que disent les moines est vrai.

A cet effroyable blasphème, les aventuriers firent un geste d'épouvante.

El Garrucho ne sembla pas s'en apercevoir.

— Je n'ai, continua-t-il, qu'une seule grâce à vous demander.

— Parlez, répondit le comte en réprimant un geste de dégoût.

— Je porte suspendu au cou par une chaînette d'acier un petit sachet de velours contenant une relique bénie que ma mère m'a donnée en me disant qu'elle me porterait bonheur ; depuis ma naissance ce scapulaire ne m'a pas quitté. Je désire être enterré avec ; peut-être meservira-t-illà-bas où je vais.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, répondit le comte.

— Merci ! fit-il avec une évidente satisfaction.

Etrange anomalie du caractère mexicain : ce peuple est crédule et superstitieux, sans foi et sans croyance. Peuple enfant, trop longtemps esclave et trop vite libéré, qui n'a eu ni le temps d'oublier ni celui d'apprendre.

— Le piquet ! ordonna le comte.

Huit hommes commandés par un sous-officier sortirent des rangs ; le bandit s'agenouilla, le dos tourné aux exécuteurs.

— En joue, feu !

El Garrucholo tomba fusillé par derrière, sans pousser un soupir ; il avait été tué roide.

Son cadavre fut recouvert d'un zarapé.

— Maintenant, dit froidement le comte, aux autres !

Les neuf prisonniers furent rapprochés de la table ; ils tremblaient ; la justice sommaire des aventuriers les avait remplis de terreur.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre à peu de distance, mêlé de cris et d'imprécations ; soudain deux femmes apparurent montées sur de magnifiques chevaux et s'élancèrent en galopant jusqu'au milieu de la place, où elles s'arrêtèrent.

Ces deux femmes étaient doña Angela et sa camarista Violenta.

Doña Angela avait les cheveux épars, ses traits étaient animés probablement par la course qu'elle venait de faire, ses yeux lançaient des flammes.

Elle demeura un instant immobile au milieu de la foule étonnée de son apparition subite; mais semblant tout à coup prendre une résolution suprême, elle releva fièrement la tête, et s'adressant aux aventuriers attentifs et saisis d'admiration pour tant d'audace réunie à tant de beauté :

— Ecoutez, cria-t-elle d'une voix stridente, moi, doña Angela Guerrero, fille du gouverneur de l'Etat de Sonora, je viens hautement protester devant tous contre la trahison dont mon père vous rend victimes. Don Luis, chef des pirates français, je t'aime ! Veux-tu de moi pour femme ?

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles étranges, prononcées avec une animation extraordinaire.

Don Luis s'approcha lentement de la jeune fille comme entraîné et fasciné par son regard.

— Viens, lui dit-il, viens, toi qui ne crains pas de t'allier au malheur !

La jeune fille poussa un cri de joie semblable à un rugissement, et abandonnant les rênes, elle bondit comme une panthère et tomba dans les bras du comte, qui la serra avec frénésie sur sa puissante poitrine.

Puis, au bout d'un instant, la tenant toujours embrassée, il releva fièrement la tête, et promenant un regard dominateur autour de lui :

— Celle-ci est la femme du chef des pirates, frères,

aimez-la comme une sœur, elle sera notre palladium, notre ange gardien !

L'ivresse des aventuriers ne se peut décrire : c'était du délire, de la folie. Cette scène étrange leur semblait un rêve.

Le comte se tourna alors vers les prisonniers, qui attendaient en tremblant leur sentence :

— Partez ! leur dit-il ; allez rapporter ce que vous avez vu. Doña Angela vous fait grâce.

Les prisonniers s'échappèrent en se confondant en bénédictions ; les pauvres diables, d'après ce qui s'était passé devant eux, se considéraient comme morts.

Valentin s'approcha de la jeune fille :

— Vous êtes un ange, lui dit-il à voix basse ; persévérerez-vous ?

— Je suis à lui jusqu'à la tombe, répondit-elle avec une énergie fébrile.

VII

Guetzalli.

Si nous faisons un roman, il y a bien des détails que nous laisserions dans l'ombre, bien des faits que nous passerions sous silence. Malheureusement, nous ne sommes qu'historien, et comme tel astreint à la plus scrupuleuse exactitude.

Dans le premier épisode de cette histoire, nous avons rapporté comment le comte de Lhorailles, à la tête de cent cinquante Français choisis dans la colonie de Guetzalli, qu'il avait fondée, s'était laissé emporter

dans le grand désert del Norte à la poursuite des Indiens apaches, et comment, après s'être égaré avec sa troupe au milieu de cet océan de sables mouvants, et avoir vu tomber autour de lui ses plus braves compagnons, s'était, dans un accès de calentura, fait sauter la cervelle, et comment, une heure à peine après sa mort, les quelques Français qui avaient survécu à ce grand désastre étaient enfin parvenus à sortir du désert et à reprendre la route de la colonie (1).

Les Français laissés à Guetzalli virent avec stupeur arriver les débris de l'expédition.

La nouvelle de la mort du comte de Lhorailles acheva de les démoraliser. Abandonnés sans chefs, si loin de leur pays, au milieu d'une contrée ennemie, exposés à chaque instant aux attaques des Apaches, ils se laissèrent aller au désespoir et agitèrent sérieusement la question de quitter la colonie pour regagner les bords de la mer et s'embarquer.

En effet, le comte de Lhorailles avait fondé la colonie, il en était l'âme ; lui mort, ses compagnons ne se sentaient ni la force ni l'énergie nécessaires pour continuer son œuvre, œuvre que, du reste, ils ne connaissaient que fort imparfaitement, car le comte n'avait pas de confidants parmi les hommes qu'il s'était associés ; jaloux de son pouvoir, d'un caractère peu expansif, jamais il n'avait confié à personne ni ses plans ni ses projets.

Les Français qui l'avaient suivi, aventuriers avides pour la plupart et dévorés de cette soif inextinguible de l'or qui leur avait fait tout quitter pour venir en Amérique, avaient été cruellement déçus

(1) Voir la *Grande Flibuste*. 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

dans leurs espérances, lorsqu'en débarquant au Mexique, cette terre classique de la richesse, le comte, au lieu de les guider vers les mines d'or ou d'argent qu'ils auraient exploitées et dans lesquelles ils auraient puisé à pleines mains, les avait conduits sur la frontière mexicaine, et là, les avait contraints à labourer la terre, en un mot, avait fondé une colonie agricole.

Aussi le premier moment de stupeur passé, chaque colon agissant sous l'impression de sa propre volonté, commença-t-il ses préparatifs de départ, intérieurement satisfait de voir se terminer un exil hérissé de dangers sans avoir aucun des bénéfices de la situation.

C'en était fait de la colonie; mais heureusement partout où se trouve une réunion quelconque de Français, lorsque l'homme indispensable disparaît, il en surgit immédiatement un autre qui, poussé par les circonstances, se révèle tout à coup au grand étonnement de ses compagnons et souvent au sien propre.

Cette faculté précieuse, notre nation seule la possède, c'est elle qui nous a sans cesse sauvés dans les positions les plus critiques de notre histoire, et nous a maintenus malgré les plus terribles péripéties au premier rang des peuples modernes; là est tout le secret de notre force et de notre influence.

Parmi les colons de Guetzalli, se trouvait un jeune homme âgé de trente ans à peine, doué d'une imagination ardente et d'une intelligence peu commune; ce jeune homme, nommé Charles de Laville, avait quitté l'Europe, emporté plutôt par une certaine inquiétude de caractère et une secrète curiosité, que

par le désir d'acquérir les richesses si prônées de San-Francisco.

Dans cette ville, où il était arrivé avec son frère, homme plus âgé et d'un caractère plus sérieux que le sien, le hasard l'avait rapproché du comte de Lhorailles. Le comte exerçait, peut-être à son insu, une influence irrésistible sur ceux qui le connaissaient même superficiellement. Lorsqu'il organisa son expédition, il n'eut pas de peine à emmener avec lui Charles de Laville, qui le suivit malgré les sages représentations de son frère.

Le comte, connaisseur en homme, avait apprécié à sa juste valeur le caractère probe, loyal et désintéressé de Charles de Laville. Aussi était-il le seul de tous ses compagnons avec lequel il se laissât parfois aller à causer presque librement et à confier quelques-uns de ses projets.

Il savait que le jeune homme ne se ferait jamais une arme de ces confidences, et qu'au contraire, en toutes circonstances, il l'aiderait de tout son pouvoir.

Lorsque Monsieur le comte de Lhorailles fut sur le point de partir pour la désastreuse expédition dont il ne devait pas revenir, expédition, entre parenthèses, à laquelle Charles de Laville s'opposait opiniâtement, ce fut à lui que le comte remit le gouvernement et confia la direction de la colonie en son absence, persuadé qu'entre ses mains les affaires de Guetzalli ne pouvaient que prospérer.

De Laville accepta à contre-cœur la mission de confiance que lui donnait son chef; c'était une lourde charge pour lui, jeune et inexpérimenté, que cette surveillance active de tous les instants qu'il allait

être obligé d'exercer sur des hommes pour lesquels tout frein, quelque léger qu'il fût, était insupportable, et qui ne se courbaient qu'en frémissant sous la volonté du comte, pour lequel ils éprouvaient un respect mélangé de crainte.

Cependant, contre ses espérances et peut-être contre ses prévisions, Charles de Laville parvint en peu de temps, avec une extrême facilité, non-seulement à se faire obéir sans murmurer par ses compagnons, mais encore à s'en faire aimer.

Ce fut grâce à cette influence, qu'il avait su prendre sur les colons, que, lorsque les débris de l'expédition arrivèrent à Guetzalli, il parvint à rétablir un peu d'ordre dans la colonie, à relever le courage de ses compagnons et à prendre des mesures de défense pour le cas probable d'une attaque des Apaches.

Il donna à la première effervescence de la douleur le temps de se calmer; il laissa tomber la colère exagérée des uns et les craintes non moins exagérées des autres; puis, lorsqu'il reconnut que, à part le profond découragement qui s'était emparé de tous et leur faisait désirer une prompte retraite, les esprits commençaient cependant à reprendre leur lucidité ordinaire, il convoqua les colons en assemblée générale.

Ceux-ci obéirent avec empressement et se réunirent dans la vaste cour qui précédait le corps de logis principal de l'ancienne habitation du comte.

Lorsque de Laville se fut assuré que tous les colons étaient rassemblés et attendaient avec anxiété les communications qu'il avait à leur faire, il réclama quelques minutes d'attention et prit la parole :

— Messieurs, leur dit-il, avec cette facilité sympathique d'élocution qu'il possédait si bien, je suis le plus jeune et certainement le plus inexpérimenté de nous tous ; ce ne serait donc pas à moi à parler en ce moment, où des intérêts si graves et d'une si grande importance nous occupent, cependant peut-être la confiance que le comte de Lhorailles avait bien voulu placer en moi m'autorise-t-elle à tenter la démarche que je fais en ce moment auprès de vous.

— Parlez ! parlez ! cette confiance, vous en êtes digne ! répondirent tumultueusement les colons.

Ainsi encouragé, le jeune homme sourit doucement et continua :

— Certes, un grand malheur est venu fondre sur nous, beaucoup de nos compagnons sont morts misérablement dans le grand désert del Norte ; le comte de Lhorailles, notre chef, celui qui nous avait amenés ici, est mort aussi. Je le répète, c'est pour nous tous en général, et pour l'avenir de la colonie, une perte immense, un affreux malheur que la mort de cet homme, à la vaste intelligence et au courage de lion, à la fortune duquel nous nous étions attachés ; mais ce malheur, tout terrible qu'il soit, est-il irréparable ? Devons-nous devant cette mort perdre tout courage et abandonner lâchement l'œuvre à peine commencée ? Je ne le pense pas, vous ne le pensez pas vous-mêmes !

A ces paroles, quelques légers murmures se firent entendre ; le jeune homme promena son calme et limpide regard sur l'assistance ; le silence se rétablit comme par enchantement.

— Non, reprit-il avec force, vous ne le pensez pas vous-mêmes ! Vous subissez en ce moment, à votre insu, l'influence de la catastrophe qui nous accable ;

le découragement s'est emparé de vous ! Cela devait être ainsi ; mais bientôt vous réfléchirez aux conséquences de l'acte que vous méditez et à la honte qui pour vous en sera la suite. Quoi ! deux cents Français, c'est-à-dire les hommes les plus braves qui existent, auront abandonné leur poste, auront fui, en un mot, par crainte des flèches et des lances des Apaches qu'ils ont mission de contenir et de vaincre ? Que penseront les Mexicains, dans l'opinion desquels vous avez été si haut placés jusqu'à ce jour ? Que diront vos frères de l'émigration californienne ? Vous serez dans l'opinion de tous perdus d'honneur et de réputation ; car vous aurez trahi vos devoirs et vous n'aurez pas su faire respecter, dans ces contrées sauvages, ce nom et ce titre de Français dont cependant vous êtes si fiers !

A ces rudes paroles prononcées avec cet accent qui vient du cœur, si propre à émouvoir les masses, les colons commencèrent malgré eux à envisager la question sous un jour différent et à avoir honte intérieurement de l'abandon qu'ils méditaient. Cependant ils n'étaient pas encore convaincus, d'autant plus que la position restait toujours la même. c'est-à-dire excessivement critique. Aussi les cris, les murmures et les interpellations se croisaient avec une extrême rapidité, chacun voulant émettre son avis et faire prévaloir son opinion, ainsi que cela arrive la plupart du temps dans les assemblées populaires.

Un des colons parvint à grand'peine à obtenir enfin un instant de silence, et s'adressant au jeune homme :

— Il y a du vrai dans ce que vous nous dites, monsieur Charles, fit-il ; cependant, nous ne pou-

vons pas demeurer dans la situation où nous nous trouvons, situation qui s'aggrave à chaque instant et qui menace de devenir bientôt intolérable. Quel est le remède au mal ?

— Le remède est facile à trouver, reprit vivement le jeune homme, est-ce donc à moi à vous le montrer ?

— Oui, oui ! s'écrièrent-ils tous.

— Eh bien , soit, j'y consens. Ecoutez-moi donc.

Il se fit immédiatement un silence de plomb.

— Nous sommes deux cents hommes, forts, résolus, intelligents ; ne pouvons-nous donc pas trouver parmi nous un chef digne de nous commander ? Nous avons perdu l'homme qui jusqu'ici nous a guidés, est-ce à dire pour cela que, lui mort, nul ne pourra le remplacer ? Cette supposition serait absurde. Le comte de Lhorailles n'était pas immortel, tôt ou tard nous devions nous attendre à le perdre, malheureusement cette catastrophe prévue est arrivée plus tôt que nous le croyons. Est-ce une raison pour nous laisser démoraliser et nous laisser abattre ? Non, redressons-nous, au contraire, relevons la tête, reprenons courage et élisons pour chef l'homme qui nous offrira le plus de garanties d'intelligence et de loyauté. Un tel homme est facile à trouver parmi nous. Voyons, compagnons, plus de délais, de tergiversations, votons séance tenante ; lorsque notre chef sera nommé et reconnu par tous, nous ne craindrons plus ni périls ni souffrances, car nous aurons une tête pour nous guider et un bras pour nous soutenir.

Ces dernières paroles portèrent au comble la joie et l'enthousiasme des colons.

Le caractère des Français est ainsi : un rien leur

rend le courage et dissipe les nuages amoncelés à l'horizon, pour leur faire subitement entrevoir un avenir pur et exempt de soucis.

Les colons commencèrent à se fractionner en groupes de trois ou quatre individus, où s'agita vivement la question de savoir quel chef on choisirait.

Pendant ce temps, de Laville, indifférent en apparence à ce qui se passait, était rentré dans l'intérieur des bâtiments, laissant à ses compagnons liberté pleine et entière d'agir à leur guise.

Nous ferons observer que le conseil donné par le jeune homme était désintéressé de sa part; il n'avait aucunement l'intention de prendre sur lui la lourde responsabilité du commandement dont il se souciait fort peu; son but, en engageant les Français à élire un chef, avait été d'empêcher la ruine de la colonie, fondée à peine depuis une année, qui, grâce à des efforts et des travaux bien entendus, commençait à donner de bons résultats, et qui, si les colons ne se dispersaient pas, entrerait bientôt, selon toutes probabilités, dans une ère de prospérité et à les indemniser au centuple de leurs peines et de leurs fatigues.

La discussion fut assez longue entre les colons; dans tous les groupes des orateurs péroraient avec feu; bref, on semblait ne pouvoir pas s'entendre.

Cependant, peu à peu l'effervescence se calma, les groupes se rapprochèrent, et sous l'influence de quelques hommes plus intelligents ou mieux disposés que les autres, la discussion prit une marche plus régulière et surtout plus sérieuse.

Enfin, après bien des pourparlers, les colons tombèrent d'accord et chargèrent un des leurs de faire

connaître à Charles de Laville le résultat de la délibération.

L'individu choisi par ses camarades entra dans la maison pendant que les colons se rangeaient dans un certain ordre devant la porte.

Charles, comme nous l'avons dit, ne s'occupait nullement de ce qui se passait au dehors ; la mort du comte de Lhorailles, auquel, malgré le caractère excentrique de celui-ci, il s'était réellement attaché, l'avait non-seulement attristé, mais encore avait brisé les seuls liens qui le retenaient sur ce coin de terre ignoré, où il croyait qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui ; il n'attendait donc que l'élection du nouveau chef pour adresser ses adieux aux membres de la compagnie et se séparer d'eux ensuite.

Lorsque l'homme délégué par les colons entra dans la chambre où il se trouvait, il leva la tête, et après l'avoir interrogé du regard :

— Eh bien, lui demanda-t-il, avons-nous enfin un nouveau chef ?

— Oui, répondit laconiquement l'autre.

— Quel est-il ? fit curieusement le jeune homme.

— Nos compagnons vous le diront, monsieur Charles, répondit-il ; ils m'ont chargé de vous prier de vouloir bien assister à l'élection et la sanctionner par votre présence.

— C'est juste, fit-il en souriant, j'oublie que, jusqu'à présent, c'est moi qui étais votre chef, et que je dois remettre à celui que vous avez choisi le pouvoir que le comte m'avait délégué. Je vous suis.

L'autre s'inclina sans répondre, et tous deux sortirent de la maison.

Lorsqu'ils parurent au bas du perron qui donnait

accès dans l'intérieur des bâtiments, les colons, silencieux jusqu'alors, poussèrent une formidable acclamation en agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs en signe de joie.

Le jeune homme se tourna tout étonné vers l'individu qui l'accompagnait ; celui-ci souriait.

Après cette explosion de cris de bienvenue, le silence se rétablit comme par enchantement.

Alors, le délégué ôta son chapeau, et après avoir respectueusement salué le jeune homme, confus, et qui ne savait quelle contenance tenir :

— Charles de Laville, lui dit-il d'une voix haute et parfaitement accentuée, nous tous, les colons de Guetzalli, après nous être, d'après votre conseil, réunis afin de procéder à l'élection d'un nouveau chef, nous avons reconnu que vous seul réunissiez toutes les conditions nécessaires pour bien remplir le poste où la confiance du chef que nous avons perdu vous avait appelé ; en conséquence, voulant honorer en vous le souvenir de notre chef mort, en même temps que nous voulons vous prouver notre reconnaissance pour la façon dont vous nous avez gouvernés depuis que vous êtes à notre tête, nous vous nommons à l'unanimité capitaine de Guetzalli, persuadés que vous continuerez à nous commander avec autant de noblesse, d'intelligence et de justice que vous l'avez fait jusqu'à présent.

Prenant alors des mains d'un colon la charte-partie qui liait entre eux tous les membres de la colonie, charte-partie que le comte avait fait consentir à ses compagnons lorsqu'il les avait enrôlés, il la déplia.

— Capitaine, dit-il, cette charte-partie, lue à

haute voix par moi, sera immédiatement jurée par tous ; jurez-vous de votre côté de nous protéger, de nous défendre et de nous donner bonne et loyale justice envers et contre tous ?

Le jeune homme se découvrit, étendit le bras vers la foule, et d'une voix ferme :

— Je le jure ! dit-il.

— Vive le capitaine ! s'écrièrent les colons avec enthousiasme ; la charte-partie ! la charte-partie !

La lecture commença.

Après chaque article, les colons répondaient d'une seule voix :

— Je le jure !

Il y avait quelque chose d'imposant dans l'aspect de cette scène ; ces hommes aux traits énergiques, aux visages bronzés, réunis ainsi au milieu de ce désert, entourés de cette nature grandiose, jurant à la face du ciel dévouement et obéissance sans bornes, rappelaient à s'y méprendre les fameux flibustiers du seizième siècle, se préparant à tenter une de leurs audacieuses expéditions et jurant la charte-partie entre les mains de Montbars l'exterminateur, ou tout autre chef renommé de l'île de la Tortue.

Après que la lecture fut achevée, une nouvelle explosion de cris vint clore cette cérémonie si simple de l'élection d'un chef d'aventuriers dans les déserts du nouveau monde.

Cette fois, par hasard peut-être, le choix de tous était tombé sur le plus digne.

Charles de Laville était bien réellement le seul homme capable de réparer les désastres de la dernière expédition et de faire rentrer la colonie dans

la voie prospère ou elle marchait avant la mort du comte de Lhorailles.

VIII

L'Envoyé.

L'élection terminée, tout, en apparence, dans la colonie, reprit, ou du moins parut reprendre la marche ordinaire et rentrer dans son état normal.

Cependant, il n'en était rien.

Le comte de Lhorailles, en mourant avait emporté avec lui les espérances des aventuriers que grâce seulement à son caractère résolu et entreprenant, il était parvenu à réunir.

Lui tombé, les choses devaient changer de face et les difficultés surgir.

Les autorités mexicaines, auxquelles l'indomptable volonté du comte avait seule pu inspirer une apparente bienveillance pour les colons qu'elles n'avaient jamais vus avec plaisir s'établir sur le territoire de la République, ne craignant plus la vengeance de l'homme qu'elles avaient appris à redouter en apprenant à le connaître, inauguraient tout doucement, sournoisement, dans l'ombre un système de petites vexations qui commençait déjà à rendre difficile la position des Français et ne tarderait pas à la rendre tout à fait intolérable, si ceux-ci n'employaient pas un remède énergique à cet état de chose qui s'empirait à chaque instant.

D'un autre côté, quelque éloigné que la colonie

fût des côtes, cependant, à de longs intervalles, les bruits du dehors parvenaient jusqu'à elle.

Des émigrants passaient par troupes à Guetzalli ; tous se rendaient en Californie.

Car la Californie était alors la terre promise.

Tous ces émigrants gambucinos ou aventuriers mexicains ne rêvaient que placères inépuisables, mines d'une richesse immense.

La fièvre d'or, cette horrible maladie que les Anglais ont si bien stygmatisée en la nommant énergiquement la *fièvre jaune métallique*, était à son apogée.

De tous les coins du monde, Européens, Asiatiques, Africains, Américains, Océaniens, des aventuriers de toute sorte s'abattaient comme des volées de sinistres sauterelles, sur cette terre qui devait leur être fatale et les engloutir après des souffrances inouïes.

Groisade impie des appétits les plus vils, le cri de ralliement était : De l'or ! de l'or !

Ces hommes qui abandonnaient patrie, famille, tout enfin, n'avaient qu'un désir, qu'une aspiration : amasser de l'or, toujours de l'or.

Cela était hideux à voir.

Et ces troupes se succédaient les unes aux autres à la colonie, les regards opiniâtement fixés à l'horizon, et ne répondant que deux mots aux questions qui leurs étaient faites :

Californie, placères.

Pour conquérir ce métal roi, tout moyen devait leur être bon, rien ne pourrait les arrêter ; ils étaient prêts à tout, à commettre les crimes les plus odieux,

les trahisons les plus infâmes, les lâchetés les plus ignobles.

Malheureusement pour la colonie, les aventuriers qui passaient auprès d'elle appartenait tous aux classes les plus ignorantes, les plus corrompues et les plus féroces du Mexique.

Malgré eux, les Français, dont le but avait été, dans le principe, d'exploiter des mines, sentaient se réveiller le désir de retourner dans l'eldorado qu'ils avaient quitté et d'aller demander leur part de la curée.

On n'entend pas impunément, si fort que l'on soit, résonner continuellement le mot « or » à ses oreilles !

Il y a dans l'assemblage étrange de ces deux lettres une puissance d'attraction immense et incompréhensible, qui aiguise l'avarice et réveille tous les mauvais instincts.

Les colons de Guetzalli étaient de francs et loyaux aventuriers ; la plupart avaient quitté l'Europe dans le désir de s'enrichir promptement sur cette terre mystérieuse dont on leur disait des merveilles.

Domptés par l'ascendant que le comte avait su prendre sur eux, ils avaient tacitement accepté la position qu'il leur avait faite, et, l'habitude aidant, peu à peu ils avaient fini non pas par oublier leurs premiers désirs, mais par les considérer comme de riants chimères et des rêves irréalisables.

Les événements postérieurs qui s'étaient passés dans la colonie, et le rayonnement immense répandu tout à coup par la Californie, vint redonner un corps à ces rêves et allumer au plus haut point leur convoitise.

Charles de Laville suivait en frémissant les progrès de cette désorganisation morale de la colonie : il comprenait intérieurement que l'ennemi qu'il lui fallait terrasser afin de redevenir maître de ses compagnons, c'était ce vieux levain de l'aventurier qui bouillonnait toujours au fond de leurs cœurs et leur donnait la haine de la vie calme et paisible qu'ils menaient, au lieu de l'existence agitée aux péripéties étranges à laquelle ils aspiraient secrètement, et peut-être sans s'en douter eux-mêmes.

Car, singulière anomalie du cœur humain, ces hommes, qui voulaient de l'or quand même, qui le convoitaient avec une frénésie sans égale, et qui pour sa possession affrontaient les périls les plus terribles et souffraient les plus horribles misères, dès qu'ils étaient maîtres enfin de ce métal si envié, la plupart ne s'en souciaient plus, ils le regardaient avec dédain et le jetaient sans compter sur les tables des maisons de jeu ou de lieux plus infâmes encore; on aurait dit que cet or, si péniblement amassé, leur brûlait les mains et qu'ils avaient hâte d'en être débarrassés.

Et cela était vrai, pour les Français surtout; l'or, pour eux, n'avait de valeur qu'en raison des difficultés qu'ils avaient rencontrées pour l'acquérir.

Véritables aventuriers dans toute l'acception du mot, ce qu'ils aimaient, ce n'était pas l'or en lui-même, mais ce qu'il leur coûtait de luttés, d'énergie et de courage, qu'il fallait dépenser à sa recherche.

Charles connaissait à fond le caractère des hommes qu'il commandait; il savait que pour les retenir auprès de lui, il lui suffisait de donner une issue quelconque à cette surabondance de séve, à

cette vivacité d'imagination, qui remplissaient le cœur et le cerveau de ces hommes extraordinaires.

Mais comment obtenir ce résultat ? quel moyen employer ?

Charles se creusait vainement la tête ; l'étincelle ne jaillissait pas de son cerveau, la lumière ne se faisait pas.

Sur ces entrefaites, deux Français qui avaient fait partie de la dernière expédition du comte, et que l'on croyait morts depuis longtemps, reparurent à Gætzalli.

Grand fut l'étonnement de tous en les revoyant hâves, décharnés, à demi nus, se soutenant à peine ; mais plus grand encore fut cet étonnement, lorsque deux jours après leur retour, se trouvant, grâce aux soins qu'on leur avait prodigués, un peu remis de leurs souffrances et en état de parler, ils commencèrent l'incroyable récit de leurs aventures.

Voici, en quelques mots, ce qui leur était arrivé.

L'effroyable ouragan qui avait assailli la troupe du comte les avait surpris assez loin de l'endroit où leurs camarades s'étaient réfugiés, et les avait mis dans l'impossibilité de les rejoindre.

Ils s'étaient abrités comme ils l'avaient pu pendant la tempête ; puis lorsqu'enfin elle s'était dissipée, ils avaient reconnu avec épouvante que tout vestige, toute trace avait disparu.

Devant eux, derrière eux et autour d'eux, s'étendait le désert, sombre, nu, désolé ; aussi loin que leur vue pouvait atteindre, ils n'apercevaient dans toutes les directions que du sable, toujours et partout du sable.

Alors ils se crurent perdus ; le désespoir s'empara

d'eux, ils se laissèrent tomber sur le sol, résolus à attendre la mort, qui sans doute ne tarderait pas à venir terminer leurs misères.

Ils demeurèrent ainsi côte à côte, la tête penchée, l'œil atone, dans cet état d'anéantissement complet qui s'empare des hommes les plus forts après les grandes catastrophes et suspend chez eux jusqu'au sentiment intime du moi et interrompt la pensée.

Combien de temps restèrent-ils ainsi? Ils n'auraient su le dire. Ils ne vivaient plus, ils ne sentaient plus : ils végétaient. Ils furent tout à coup réveillés subitement de cette torpeur extraordinaire par l'apparition subite d'une troupe d'Indiens apaches qui caracolaient autour d'eux en poussant des hurlements féroces et en brandissant leurs longues lances d'un air de défi et de menace.

Les Indiens s'emparèrent d'eux sans qu'ils opposassent la moindre résistance, et les emmenèrent à un de leurs *athepelt* ou village, où ils les contraignirent à l'esclavage le plus honteux et le plus humiliant.

Mais l'énergie un instant abattue des deux aventuriers n'avait pas tardé à reprendre le dessus dans leur cœur. Alors, avec une patience, une habileté et une dissimulation extrêmes, ils préparèrent leurs moyens de fuite.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur la façon dont ils échappèrent enfin à la surveillance de leurs gardiens, et parvinrent après des traverses sans nombre, à atteindre la colonie, rendus de fatigue et demi-morts de faim, pour arriver de suite et sans transition au point important de leur narration.

Ces hommes affirmèrent aux colons que le village

où les Apaches les avaient conduits était bâti à une portée de fusil au plus d'un placer d'or d'une richesse incalculable; que ce placer était d'une extrême facilité à exploiter, puisque le métal était à fleur de terre. Comme preuve de leur véracité, ils montrèrent plusieurs pépites du plus bel or, dont ils avaient réussi à s'emparer, et ils se firent fort de guider à ce placer, éloigné tout au plus de dix ou douze jours de marche de la colonie, les aventuriers qui consentiraient à les prendre pour guides, les assurant qu'ils seraient amplement dédommagés de leurs peines et de leurs fatigues par la riche moisson qu'ils récolteraient.

Ce récit intéressa vivement les colons; Charles de Laville, en particulier, y prêta une sérieuse attention, Plusieurs fois, il le fit recommencer aux deux hommes, qui toujours répétèrent, sans varier en rien, ce qu'ils avaient dit d'abord.

Le capitaine avait enfin trouvé le moyen qu'il cherchait vainement depuis si longtemps. Maintenant il était certain que non-seulement ses compagnons ne l'abandonneraient pas, mais encore qu'ils lui obéiraient aveuglément dans tout ce qu'il lui plairait de leur ordonner.

Le jour même il annonça aux colons qu'il préparait une expédition pour aller à la découverte du placer, en déloger les Indiens et l'exploiter au profit de tout les associés, c'est-à-dire de tous les membres de la colonie.

Cette nouvelle fut reçue avec des transports de joie.

De Laville se mit immédiatement en mesure d'exécuter son projet.

Le nombre des colons était fort diminué, de nombreuses désertions avaient eu lieu ; cependant Guetzelli comptait encore environ deux cents Français.

Il était de la dernière importance pour les chercheurs d'or de conserver la colonie, seule place où, lorsqu'ils seraient à la mine, il leurs fût possible de se ravitailler ; car nous l'avons dit, Guetzalli, sentinelle avancée de la civilisation, avait été fondée à l'extrême limite du désert.

Cette position choisie d'abord dans le but de maintenir plus facilement les Indiens et de s'opposer efficacement à leurs incursions périodiques sur le territoire mexicain, devenait précieuse dans le cas présent par la facilité qu'elle donnait aux aventuriers de se fournir de tout ce dont ils auraient besoin, sans avoir recours à d'autres qu'à eux-mêmes, ce qui leur permettait, en outre de conserver secrète la découverte du placer, du moins assez longtemps, grâce à l'éloignement des *pueblos* de la frontière, pour que le gouvernement mexicain ne pût, malgré toute sa rapacité, intervenir et prélever, suivant son usage habituel, la part du lion.

Le capitaine ne voulait pas non plus complètement dégarnir la colonie, qu'il fallait laisser dans une position respectable et à l'abri d'un coup de main des Apaches et des Comanches, ces implacables ennemis des blancs, toujours sur le qui-vive et toujours prêts à profiler de leurs moindres fautes. De Laville arrêta donc que l'expédition se composerait de quatre-vingts hommes bien montés et bien armés et que les autres demeureraient à la garde de la colonie.

Seulement, pour éviter toute dissension et toute

jalousie entre ses compagnons, le capitaine déclara que le sort déciderait quels seraient ceux qui iraient à la recherche du placer.

Cet expédient, qui mettait tout le monde d'accord, fut chaudement approuvé : on procéda donc au tirage au sort.

Ce tirage eut lieu de la façon la plus simple ; le nom de chaque aventurier fut écrit sur un carré de papier roulé et jeté dans un vase, puis un enfant fut chargé de l'appel des noms. Bien entendu que les quatre-vingts premiers qui sortiraient seraient ceux qui seuls feraient partie de l'expédition. Comme on le voit, cette combinaison était on ne peut plus simple, et surtout loyale, personne ne pouvait se plaindre,

Tout se fit comme il avait été convenu. Le hasard, ainsi que cela arrive assez souvent, favorisa le capitaine en désignant les hommes les plus énergiques et les plus entreprenants.

Alors on s'occupa avec ardeur à terminer les préparatifs du départ, c'est-à-dire qu'on amassa des provisions de toutes espèces, qu'on rassembla des mules et que l'on se munit des outils nécessaires à l'exploitation de la mine.

Cependant si grande que fût l'activité déployée par le capitaine, près d'un mois s'écoula avant que tout fût prêt.

L'affreuse catastrophe dont le comte de Lhorailles avait été victime dans le grand désert Del Norte, qu'il fallait que les chercheurs d'or traversassent afin d'atteindre le placer, était pour le capitaine de Laville un avertissement sérieux à agir avec la plus grande prudence et à ne rien laisser au hasard.

Aussi, sans prêter en aucune façon l'oreille aux insinuations impatientes de ses compagnons, qui l'excitaient à presser le départ de l'expédition, surveillait-il avec la plus scrupuleuse attention la construction des wagons destinés au transport des provisions et ne laissait-il échapper aucun détail, si minime qu'il fût, sachant qu'une perte d'une heure dans le désert, amenée par la rupture d'un écrou, d'une traverse ou d'une sangle, pouvait causer la mort des hommes placés sous ses ordres.

Enfin, tout était prêt, et le jour du départ désigné; sous quarante-huit heures, l'expédition devait quitter Guetzalli, lorsque, vers les cinq heures du soir, au moment où le capitaine, après avoir jeté un dernier coup d'œil aux wagons chargés déjà et rangés dans la cour, allait rentrer dans le corps de logis qu'il habitait, la sentinelle de l'isthme signala l'arrivée d'un étranger.

Aussitôt qu'on se fut assuré que cet étranger était un blanc et qu'il portait l'uniforme d'officier supérieur de l'armée mexicaine, le capitaine ordonna qu'il fût introduit dans la colonie.

La barrière fut aussitôt ouverte, et le colonel, car l'étranger portait les insignes de ce grade, entra dans Guetzalli, suivi de deux lanceros qui lui servaient d'escorte, et d'une mule portant ses bagages.

Le capitaine s'avança à sa rencontre.

Le colonel mit pied à terre, jeta la bride de son cheval à un lancero, et, se découvrant, il salua poliment le capitaine, qui, de son côté, lui rendit courtoisement son salut.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il à l'étranger.

— Je suis, répondit celui-ci, le colonel Vicente Suarez, aide de camp du général don Sébastien Guerrero, gouverneur général de la province de Sonora.

— Je suis heureux, señor don Vicente, du hasard qui me procure l'avantage de faire votre connaissance. Vous devez être fatigué de la longue route que vous avez faite pour parvenir jusqu'ici ; j'espère que vous ne refuserez pas d'accepter quelques modestes rafraîchissements.

— J'accepte de grand cœur, caballero, répondit en s'inclinant le colonel ; d'autant plus que je suis venu si rapidement que c'est à peine si je me suis reposé quelques instants depuis le Pitic.

— Ah ! vous venez du Pitic ?

— Sans dévier d'une ligne ; voici quatre jours seulement que je suis en route.

— Hum ! vous devez être horriblement fatigué alors, car la distance est longue, et ainsi que vous m'avez fait l'honneur de me le dire, vous avez marché fort rapidement. Veuillez être assez bon pour me suivre.

Le colonel s'inclina sans répondre, et le capitaine l'introduisit dans une salle où des rafraîchissements de toutes sortes avaient été préparés.

— Asseyez-vous, don Vicente, lui dit le capitaine en lui approchant un siège.

Le colonel se laissa tomber dans la butacca qui lui était offerte avec un soupir de satisfaction, dont ceux-là seuls qui ont fait trente lieues à cheval tout d'une traite comprendront la portée.

Cependant, l'hospitalité si gracieusement donnée

à leur chef l'était de même aux lanceros et à l'arrière, par les officiers subalternes de la colonie.

Pendant quelques minutes, la conversation fut interrompue entre le capitaine et son hôte.

Le colonel mangeait et buvait avec une avidité qui, vu la sobriété bien connue des Mexicains, prouvait évidemment qu'il avait longtemps jeûné.

De Laville l'examinait d'un air pensif, se demandant mentalement quelle raison assez importante avait engagé le général Guerrero à expédier en si grande hâte un officier du grade du colonel à Guetzalli, et, malgré lui, il sentait une vague inquiétude lui serrer sourdement le cœur.

Enfin, don Vicente Suarez but un verre d'eau, s'essuya la bouche, et se tournant vers le capitaine :

— Mille fois pardon, lui dit-il, d'en avoir agi ainsi sans façon avec vous ; mais maintenant je vous avouerai que je tombais presque d'inanition, n'ayant rien pris depuis huit heures du soir.

Le capitaine s'inclina.

— Vous ne comptez pas sans doute repartir ce soir ? lui demanda-t-il.

— Pardonnez-moi, caballero ; si cela est possible, je repartirai dans une heure.

— Si tôt.

— Le général m'a recommandé la plus grande diligence.

— Mais vos chevaux sont à demi fourbus.

— Je compte sur votre obligeance pour me procurer des montures fraîches.

Les chevaux ne manquaient pas à la colonie ; au contraire, il y en avait beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour les besoins des colons, rien n'aurait

donc été plus facile à de Laville que d'acquiescer à la demande du colonel ; cependant les allures de celui-ci lui semblaient si peu naturelles, il croyait entrevoir dans ses manières quelque chose de si mystérieux qu'il sentit augmenter son inquiétude, et répondit :

• — Je ne sais, colonel, si malgré mon vif désir de vous être agréable, il me sera possible de vous satisfaire ; les chevaux sont fort rares ici en ce moment.

Le colonel fit un geste de contrariété.

— Caramba ! fit-il, cela me chagrinerait fort.

En ce moment, un peon ontr'ouvrit discrètement la porte et remit au capitaine un papier sur lequel quelques mots étaient écrits au crayon. Le jeune homme, après s'être excusé, ouvrit le papier et le parcourut rapidement des yeux.

— Oh ! s'écria-t-il tout à coup, en froissant avec agitation le papier dans ses mains, lui ici, que se passe-t-il donc ?

— Hein ? fit avec curiosité le colonel, qui n'avait pas compris le sens de cette exclamation prononcée en français.

— Rien, répondit-il, ou du moins une chose qui m'est toute personnelle ; puis se tournant vers le peon : J'y vais, dit-il.

Le peon salua et sortit.

— Colonel, reprit de Laville, en s'adressant à son hôte, permettez-moi de vous laisser un instant.

Et sans attendre la réponse, il quitta rapidement la salle, en fermant soigneusement la porte derrière lui.

Cette brusque sortie décontenança totalement le colonel.

— Oh ! murmura-t-il, répétant sans s'en douter en espagnol ce que le capitaine avait dit en français, que se passe-t-il donc ?

Comme c'était un véritable Mexicain, aimant à se rendre compte de tout et surtout à découvrir ce qu'on semblait vouloir lui cacher, il se leva doucement, s'approcha de la fenêtre, entr'ouvrit le moustiquaire et regarda curieusement dans la cour.

Mais il en fut pour ses frais d'indiscrétion ; la cour était déserte.

Alors il revint à petits pas à sa place, s'étendit de nouveau dans sa butacca et se mit à tordre nonchalamment un papelito en murmurant à demi voix :

— Patience ! tout vient à point à qui sait attendre. Tôt ou tard j'aurai le mot de cette énigme.

Cet *a parte* l'ayant sans doute consolé du désappointement qu'il venait d'éprouver, il alluma philosophiquement sa cigarette et disparut bientôt au milieu de l'épais nuage de fumée qu'il expectorait à la fois par la bouche et par les narines.

Nous laisserons le digne colonel se livrer en toute tranquillité à cet agréable passe-temps, et nous suivrons Charles de Laville, afin de donner au lecteur l'explication de l'exclamation qu'il avait laissée échapper à la lecture du papier que le peon lui avait si inopinément remis.

IX

Doña Angela.

Avant de rapporter ce qui se passa à Guetzalli, entre de Laville et le colonel, il nous faut revenir au camp des aventuriers.

Louis, tenant toujours la jeune fille pressée contre sa poitrine, l'avait transportée dans l'intérieur de la hutte en feuillage que ses compagnons lui avaient élevée à l'entrée de l'église.

Arrivé là, il la déposa sur une *butacca* — fauteuil, — et lui-même se laissa tomber sur un *equipal* — tabouret. —

Il y eut un long silence.

Tous deux réfléchissaient profondément.

Un étrange phénomène se passait dans le cœur de Louis.

Malgré lui il sentait l'espérance rentrer dans son âme, il respirait la vie par tous les pores, l'envie de vivre lui revenait; il songeait à l'avenir, l'avenir qu'il avait voulu anéantir en lui, en choisissant pour suicide la folle et téméraire expédition à la tête de laquelle il s'était placé.

Le cœur de l'homme est un composé de contrastes extraordinaires : le comte s'était drapé dans sa douleur, il l'avait pour ainsi dire arrangée dans son esprit, vivant avec elle et par elle, s'en faisant à ses propres yeux une excuse pour justifier la ligne de conduite qu'il s'était tracée, ou plutôt que son frère de lait lui avait fait adopter, ne voulant et n'acceptant

de la vie que l'amertume, et rejetant dédaigneusement tout ce qui est joie et bonheur.

Maintenant, sans qu'il pût se rendre compte de la révolution extraordinaire qui s'était opérée en lui, il sentait instinctivement cette douleur, si caressée, si choyée même, s'amoindrir, s'effacer, prête à disparaître enfin, pour se changer en une mélancolie douce et rêveuse, et céder la place à un autre sentiment fort et vivace, qui, avant qu'il eût songé à lutter avec lui et à l'arracher de son cœur, y avait poussé de si fortes racines qu'il sentait qu'il s'était emparé de tout son être.

Ce nouveau sentiment était l'amour. Toutes les passions sont extrêmes, et surtout illogiques ; sans cela elles ne seraient pas des passions.

Don Luis aimait doña Angela ; il l'aimait de cet amour de l'homme arrivé sur la dernière limite qui sépare la jeunesse de la vieillesse, c'est-à-dire avec fureur, avec frénésie.

Il l'aimait et il la haïssait à la fois, car il lui en voulait de cet amour nouveau qui lui avait fait oublier l'ancien, et lui avait révélé que le cœur de l'homme peut parfois sommeiller, mais jamais mourir.

L'empire que la jeune fille avait pris sur lui était d'autant plus fort et d'autant plus puissant qu'elle formait au physique et au moral le contraste le plus complètement tranché avec doña Rosario, la douce créature aux ailes d'ange, premier amour du comte.

La beauté majestueuse et sévère de doña Angela, son caractère fougueux et ardent, tout en elle avait séduit et subjugué le comte ; aussi lui en voulait-il de l'empire qu'à son insu, il lui avait laissé prendre

sur sa volonté et se reprochait-il comme une faiblesse indigne de son caractère la réaction que cet amour avait opérée dans son cœur, en l'obligeant à reconnaître qu'il lui était possible encore d'être heureux.

Louis était loin de former exception dans la grande famille humaine. Tous les hommes sont de même : lorsqu'ils ont intérieurement arrangé leur vie sous l'influence d'un sentiment quelconque soit de joie, soit de douleur, ils se complaisent dans le développement continu de ce sentiment, en forment une partie de leur être, se retranchent derrière lui comme au fond d'une citadelle inexpugnable ; et lorsque, par un choc inattendu, l'édifice qu'ils ont mis tant de soin à construire vient tout à coup à crouler, ils s'en veulent à eux-mêmes de ne pas avoir su se défendre, et par contre-coup ils s'en prennent à la cause innocente de ce grand cataclysme intérieur.

Tout en réfléchissant, le comte avait laissé tomber sa tête sur la poitrine, s'isolant dans ses pensées et se plongeant de plus en plus dans sa sombre rêverie, suivant instinctivement la pente sur laquelle glissait en ce moment son esprit ; il leva les yeux et fixa sur doña Angela un regard où tous les sentiments qui l'agitaient se reflétaient à la fois.

La jeune fille était renversée en arrière, le visage caché dans ses mains ; entre ses doigts effilés des larmes coulaient lentement, semblant une rosée de perles.

Elle pleurait doucement et sans bruit ; sa poitrine se soulevait convulsivement ; elle paraissait en proie à une douleur intense.

Le comte pâlit ; il se leva vivement et fit un pas vers elle :

A ce mouvement brusque, doña Angela abaissa ses mains et regarda don Luis avec une si douce expression de douleur résignée et d'amour vrai, que le comte sentit un frémissement de bonheur parcourir tout son corps ; épuisé, vaincu, il tomba à ses genoux en murmurant d'une voix haletante et entrecoupée :

— Oh ! je t'aime ! je t'aime !

La jeune fille se releva à demi sur le fauteuil, pencha vers lui la tête, et le considéra assez longtemps d'un air rêveur.

Soudain elle se laissa, éperdue, aller dans ses bras, cacha sa tête sur son épaule, et éclata en sanglots.

Le comte, inquiet de cette douleur dont il lui était impossible de découvrir la cause, replaça doucement la jeune fille sur le fauteuil, s'assit auprès d'elle, et s'emparant de sa main qu'il conserva entre les siennes :

— Pourquoi ces larmes ? lui demanda-t-il avec tendresse, d'où provient cette douleur qui vous accable ?

— Non, je ne pleure plus, voyez, répondit-elle en essayant de sourire à travers ses larmes.

— Enfant, vous me cachez quelque chose, vous avez un secret ?

— Un secret ! celui de mon amour ; ne vous ai-je pas dit que je vous aime, Louis ?

— Hélas ! moi aussi je vous aime, reprit-il avec tristesse, et pourtant je ne puis songer sans crainte à cet amour.

— Pourquoi, si vous m'aimez ?

— Si je vous aime ! enfant ; pour vous, pour votre amour, je sacrifierais tout.

— Eh bien ? fit-elle.

— Hélas ! enfant, je suis un homme maudit ; mon amour est mortel, et je tremble.

— Quelle plus grande joie que celle de mourir pour ce qu'on aime !

— Je suis un proscrit, un pirate, mis hors la loi.

Elle se releva fière et hautaine, les sourcils froncés, la narine dilatée, l'œil étincelant.

— Vous êtes un noble cœur, don Luis, dit-elle d'une voix stridente. Vous avez rêvé la régénération d'un peuple esclave. Que m'importent les noms qu'on vous donne, ami ? un jour viendra où justice éclatante vous sera rendue. Puis, se radoucissant peu à peu, elle sourit avec tendresse. Vous êtes proscrit, pauvre cher, dit-elle doucement, la mission de la femme n'est-elle pas sur cette terre de soutenir et de consoler ? La lutte que vous entreprenez sera terrible ; votre projet est insensé d'audace et de grandeur ; peut-être succomberez-vous dans cette lutte. Vous avez besoin, non pas d'un conseiller, d'un frère, mais d'une amie dont l'âme comprenne la vôtre, pour le cœur de laquelle votre cœur n'ait pas de secret, qui vous console et vous crie : Courage ! lorsque vous vous laisserez gagner par le désespoir et que, comme un Titan vaincu, vous serez prêt à reculer. Cette amie fidèle, dévouée, toujours veillant sur vous et pour vous, ce sera moi, don Luis, moi, qui ne vous quitterai jamais et qui, si vous tombez, tomberai à vos côtés, frappée du même coup qui vous aura renversé.

— Merci, enfant, mais je ne suis pas digne d'un aussi sublime dévouement. Songez à l'existence douloureuse que vous vous créez ; songez à la vie douce, calme, paisible que vous laissez derrière vous pour vous fiancer à la douleur, à la mort peut-être.

— Qu'importe tout cela ? la mort sera la bienvenue si elle vient auprès de vous ! Je vous aime !

Don Luis hésita.

— Songez, dit-il au bout d'un instant, à la douleur immense de votre père, que vous abandonnez ; votre père qui vous aime lui aussi et qui n'a que vous.

Elle lui posa vivement la main sur la bouche.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, ne me parlez pas de mon père ; pourquoi me dites-vous cela ? A quoi bon augmenter encore mon désespoir ? Je vous aime, don Luis, je vous aime ! Désormais fortune, parents, amis, vous êtes tout pour moi ! tout, vous dis-je ! Depuis le jour où pour la première fois je vous entrevis puissant et terrible comme l'ange exterminateur, mon cœur vola vers le vôtre, quelque chose, un pressentiment peut-être me révéla que nos deux destinées étaient pour toujours enchaînées l'une à l'autre. Lorsque je vous revis, mon cœur vous avait deviné et pressenti, cependant je demeurai dans l'ombre, vous n'aviez pas besoin de moi, mais maintenant les temps sont changés ; vous êtes trahi, traqué, abandonné par ceux dont l'intérêt aurait été de vous soutenir. Cette terre que vous venez délivrer vous renie ; mon père, auquel vous avez sauvé la vie, est devenu votre ennemi le plus implacable, parce que vous avez méprisé ses offres et n'avez pas voulu servir sa mesquine et honteuse ambition. Eh bien, moi, me retranchant dans mon amour comme dans un fort, j'ai renié à mon tour ma patrie, abandonné mon père, et, en véritable fille des volcans mexicains, sentant de la lave au lieu de sang couler dans mes veines, bondissant d'indignation aux trahisons sans nombre

dont on vous enveloppait de toute part, j'ai oublié tout, jusqu'à cette pudeur innée chez les jeunes filles ; et rompant en visière à ce monde que j'abhorre et méprise parce qu'il vous rejette, je suis venue vous voir pour vous aimer, vous rendre plus doux les quelques jours qui peut-être vous restent encore à vivre ; car, pas plus que vous, je ne me fais illusion sur l'avenir, don Luis. Et lorsque l'heure fatale sera venue, lorsque l'ouragan se déchaînera sur votre tête, je serai là pour vous soutenir par ma présence, vous encourager par mon amour sans bornes, et mourir dans vos bras !

Il y a chez la femme qui aime réellement et que la passion domine une fascination magnétique si grande, une poésie si puissante, que l'homme le plus fortement trempé éprouve malgré lui une espèce de voluptueux vertige et sent tout à coup sa raison l'abandonner pour ne plus voir que l'amour qu'il inspire et dont il est fier.

— Mais vous avez pleuré, Angela, dit le comte, vos larmes coulent encore en ce moment !

— Oui, reprit-elle avec énergie, j'ai pleuré, je pleure encore. Eh ! ne devinez-vous pas pourquoi, don Luis ? C'est parce que je suis femme, après tout, que je suis faible et que, malgré toute ma volonté et tout mon amour, chez moi la nature rebelle est en lutte avec le cœur, et que, pour vous suivre, pour me donner à vous enfin, je inéprise tout ce dont une femme doit, en toutes circonstances, se souvenir, astreinte qu'elle est aux misérables exigences d'une civilisation atrophiée, esclave de convenances stupides, et contrainte à cacher constamment ses sentiments pour jouer une comédie infâme. Voilà

pourquoi j'ai pleuré, pourquoi je pleure encore. Que t'importent ces larmes, mon bien-aimé, elle sont autant de joie que de honte, et te prouvent le triomphe que tu as remporté sur moi.

— Angela, répondit le comte avec noblesse, je ne tromperai ni votre amour ni votre confiance; il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez heureuse.

Elle lui jeta un regard d'abnégation sublime.

— Rien que votre amour, dit-elle doucement, je ne veux que lui. Que m'importe le reste?

— Il m'importe, à moi, que celle qui m'a tout donné ne tombe pas dans l'opinion publique et ne soit pas avillie.

— Que voulez-vous faire?

— Vous donner mon nom, enfant, le seul bien qui me reste; au moins, si vous êtes la compagne d'un pirate, ajouta-t-il avec amertume, nul ne pourra vous reprocher d'être sa maîtresse. Aux yeux de tous, je vous le jure, vous serez sa femme légitime.

— Oh ! fit-elle en joignant les mains avec ivresse.

— Bien, frère ! dit Valentin en entrant dans la butte ; je me charge, moi, de faire bénir votre union par un prêtre au cœur simple, pour lequel l'Évangile n'est pas lettre morte, et qui comprend le christianisme dans toute sa naïve et touchante grandeur.

— Merci, don Valentin !

— Appelez-moi frère, madame, car je suis le vôtre puisque je suis le sien. Vous êtes une noble créature, et c'est moi qui vous remercie de l'amour que vous avez pour don Luis. Eh bien, maintenant,

ajouta-t-il en souriant, ce sera une lutte entre nous ; nous serons deux à l'aimer.

Le comte, les yeux pleins de larmes, mais ne trouvant pas de mots pour exprimer ce qu'il éprouvait, tendit ses mains à ces deux êtres si bons et si dévoués, avec un mouvement qui venait du cœur : —

— Maintenant, dit gaiement Valentin pour changer la conversation, parlons d'affaires.

— D'affaires ?

— Pardieu ! fit en riant le chasseur, il me semble que pour le moment celles que nous avons sur les bras sont assez importantes pour que nous nous en occupions un peu.

— C'est juste, répondit Louis ; mais est-il bien convenable devant madame...

— C'est vrai ! je n'y songeais ma foi pas. J'ai si peu l'habitude du monde ; madame me pardonnera.

— Permettez, messieurs, fit-elle avec un fin sourire ; une femme est souvent une bonne conseillère, et dans les circonstances actuelles, je crois pouvoir vous être d'une certaine utilité.

— Je n'en doute pas, fit poliment le chasseur, mais....

— Mais vous n'en croyez pas un mot, interrompit-elle en riant, son caractère mutin reprenant le dessus, du reste, vous allez en juger.

— Nous écoutons, dit le comte.

— Mon père fait en ce moment de grands préparatifs ; son but est de vous écraser avant que vous ne soyez en mesure d'entrer en campagne. Tous les *Indios mansos* — Indiens soumis — en état de porter les armes sont convoqués ; une levée extraordinaire de troupes est ordonnée dans toute la Sonora.

— Eh ! en effet, observa Louis, voilà de redoutables préparatifs !

— Ce n'est pas tout ; n'existe-t-il pas quelque part, aux environs du lieu où nous sommes, une colonie française ?

— En effet, observa le comte devenu sérieux ; la colonie de Guetzalli.

— Mon père compte envoyer à cette colonie, s'il ne l'a pas fait déjà, un de ses aides de camp, le colonel Suarez.

— Dans quel but ?

— Dame ! probablement dans le but de neutraliser, à l'aide de brillantes promesses faites aux colons, les secours que vous pourriez en attendre.

Louis devint pensif.

— Il faut prendre un parti, s'écria vivement Valentin ; pendant que la compagnie se préparera à commencer promptement la campagne, il faut expédier quelqu'un de sûr à Guetzalli. Les colons sont Français il est impossible qu'ils ne fassent pas cause commune avec nous dans une querelle comme celle qui nous met les armes à la main et qui les regarde autant que nous.

— Tu as raison, frère, plus de tergiversations, agissons vigoureusement ; tu m'accompagneras à Guetzalli.

— Comment tu viens ?

— Ce n'est qu'à deux journées de marche d'ici tout au plus ; il vaut mieux faire ses affaires soi-même, et puis nul, j'en suis convaincu, n'obtiendra des colons ce que moi j'obtiendrai.

— Pourquoi donc ?

— Cela serait trop long à te rapporter. Qu'il te

suffise de savoir que dans une circonstance récente j'ai rendu un assez grand service à la colonie, service que, je me plais à le croire, ils n'ont pas encore eu le temps d'oublier (1).

— Oh ! oh ! s'il en est ainsi, je n'insiste pas. En effet, nul mieux que toi n'a l'espoir de réussir dans cette négociation. Partons donc et que Dieu nous soit en aide.

— Partons ! répondit Louis.

— Eh bien, fit en souriant doña Angela, ne vous avais-je pas dit que je vous serais de bon conseil ?

— Je n'en ai jamais douté, madame, répondit galamment le chasseur. D'ailleurs, il ne saurait en être autrement puisque mon frère nous a assuré que vous seriez notre ange gardien.

Don Louis, après avoir remis le commandement à son premier lieutenant et recommandé la plus grande vigilance et la plus grande activité, annonça à ses compagnons l'absence momentanée qu'il allait faire, sans cependant leur révéler le but de son voyage, afin de ne pas les décourager s'il ne réussissait pas dans sa négociation, et au coucher du soleil, suivi du seul Valentin, après avoir une dernière fois dit adieu à doña Angéla, il sortit de la Mission et prit au galop la route de Guetzalli.

(1) Voir la *Grande Flibuste*. 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

X

Les Ambassadeurs.

Le papier remis par le *peon* — domestique indien — au capitaine de Laville et qui avait causé une si grande émotion à celui-ci, ne contenait rien autre chose qu'un nom; mais ce nom était bien connu à Guetzalli, c'était celui du comte Maxime-Edouard-Louis de Prébois-Crancé.

Les Guetzalliens avaient vaguement entendu parler de l'expédition française formée à San-Francisco dans le but d'exploiter les mines inépuisables de *la Plancha de Plata*; ils savaient l'arrivée de la compagnie à Guaymas, mais depuis ils n'en avaient reçu aucune nouvelle et ignoraient complètement les événements qui s'étaient passés.

Le capitaine ne se doutait nullement que le comte de Prébois-Crancé fût le chef de cette expédition; seulement, par quelques mots qu'il avait à plusieurs reprises laissés échapper devant lui lors de son séjour à l'hacienda, il soupçonnait le comte de nourrir certains projets contre le gouvernement mexicain; voilà pourquoi, lorsqu'il avait reçu le papier des mains du *peon*, son premier mouvement en y jetant les yeux avait été de s'écrier :

— Lui ici ! que se passe-t-il donc ?

Il se rendait donc auprès du comte, persuadé que celui-ci, mis hors la loi pour une cause quelconque par le gouvernement mexicain, venait lui demander asile et protection.

La visite inattendue du colonel Suarez coïncidait

d'une manière étrange avec l'arrivée du comte et l'affermissait encore dans cette pensée; car il supposait, avec quelque apparence de vérité, que le colonel était chargé de lui enjoindre de ne pas recevoir le proscrit, ou, s'il le recevait à la colonie, de le livrer aux autorités mexicaines.

Craignant de commettre quelque erreur préjudiciable au comte, il avait brusquement laissé le colonel seul afin de venir se concerter avec son compatriote, que dès le premier moment il était résolu, non-seulement à ne pas livrer, mais encore à ne pas abandonner s'il se réclamait de lui.

Le lecteur voit que, bien que l'hypothèse du capitaine de Laville fût fausse, cependant, par bien des points, elle touchait à la vérité.

Don Luis et Valentin, assis sur des butaccas, fumaient et causaient entre eux en buvant à petites gorgées pour se rafraîchir, une décoction de tamarindos placée devant eux sur une table, lorsque la porte s'ouvrit et le capitaine parut.

Les trois hommes se saluèrent et se tendirent affectueusement la main; puis, après les premiers compliments, de Laville, leur faisant signe de reprendre leurs places, entama la conversation :

— Quel bon vent vous amène à Guetzalli, monsieur le comte? dit-il.

— Hum! répondit celui-ci, si vous disiez quel *cordonnazo*, vous seriez plus dans le vrai, cher monsieur de Laville, car jamais plus effroyable bourrasque ne m'a assailli que celle qui me menace en ce moment.

— Oh! oh! contez-moi donc cela. Je n'ai pas be-

soin de vous dire, n'est-ce pas, que je vous suis tout acquis.

— Je vous remercie ; mais, avant tout, un mot : qui a remplacé le comte de Lhorailles dans la direction de la colonie ?

— C'est moi, répondit modestement le jeune homme.

— Pardieu ! j'en suis heureux, dit franchement le comte, car nul n'était plus digne que vous de lui succéder.

— Monsieur ! fit-il d'un air confus.

— Ma foi, capitaine, je vous dis franchement ma façon de penser, tant pis si elle vous blesse.

— Loin de là ! dit en souriant le jeune homme.

— Alors, tout est pour le mieux, je vois que mes intérêts ne périliteront pas entre vos mains.

— Soyez-en convaincu.

— Permettez-moi de vous présenter mon ami le plus intime, mon frère de lait, dont vous avez sans doute entendu parler et avec lequel je serais heureux que vous fissiez plus ample connaissance ; en un mot, le chasseur français que les Indiens et les Mexicains ont surnommé *le Chercheur de pistes*.

Le capitaine se leva vivement et tendant la main au chasseur.

— Eh quoi ! dit-il avec émotion, vous seriez Valentin Guillois ?

— Oui, monsieur, répondit le chasseur en s'inclinant avec modestie.

— Oh ! monsieur, s'écria avec chaleur le jeune homme, je suis bien heureux de vous connaître personnellement ; tout le monde vous chérit et vous respecte ici, car vous portez haut ce titre de Français

dont nous sommes si fiers ; merci, comte, merci. Et maintenant, vive Dieu ! demandez-moi ce que bon vous semblera, je ne saurais trop payer le plaisir que vous venez de me faire.

— Mon Dieu ! répondit le comte, quant à présent je ne vous demanderai qu'une chose bien simple : vous recevrez bientôt la visite, à moins qu'il ne soit arrivé déjà, d'un aide de camp du général Guerrero.

— Le colonel Suarez ?

— Oui.

— Il est ici.

— Déjà !

— Il y a à peine une heure qu'il est arrivé.

— Il ne vous a rien dit ?

— Pas encore ; nous n'avons pas causé.

— Tant mieux ! Cela vous gênerait-il de me placer dans un endroit d'où il me serait possible, sans être vu, d'entendre tout ce qui se dira entre vous ?

— Aucunement. A côté de la chambre où il m'attend se trouve un cabinet fermé par une portière ; mais faisons mieux...

— Quoi ?

— Vous connaît-il ?

— Moi ?

— Oui, vous connaît-il de vue ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement.

— Ni monsieur non plus ?

— Pas le moins du monde.

— Très-bien, laissez-moi faire, je vais arranger cela ; maintenant, parlons de vous.

— C'est inutile.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est plus probable que le colonel vous en dira plus que moi-même je ne pourrais vous en apprendre.

— Ah ! ah ! vous croyez donc que c'est pour vous qu'il vient ?

— J'en suis sûr.

— Bon ! Maintenant, ne vous embarrassez de rien et laissez-moi faire.

— C'est convenu.

— A bientôt.

Et il sortit.

Le colonel était toujours dans la position où nous l'avons laissé ; il avait fumé un nombre considérable de *pajillos* — cigarettes en paille de maïs ; — seulement la nicotine commençait tout doucement à agir sur son cerveau, ses paupières s'alourdissaient, bref il était sur le point de s'endormir.

L'entrée subite du capitaine le tira brusquement de cet état de torpeur, et il releva la tête.

— Pardonnez-moi de vous avoir aussi longtemps laissé seul, colonel, lui dit le jeune homme ; mais une affaire imprévue...

— Vous êtes tout excusé, monsieur, répondit poliment le colonel ; seulement j'aurais été charmé que vous eussiez pensé à avertir le comte de Lhorailles de mon arrivée, car les affaires qui m'amènent ne veulent pas de retard.

Le capitaine regarda le Mexicain avec étonnement.

— Comment ! dit-il, le comte de Lhorailles ?

— Certainement, c'est à lui seul que je dois communiquer les dépêches dont je suis porteur.

— Mais le comte de Lhorailles est mort voilà

plusieurs mois déjà, près d'un an : ne le saviez-vous pas ?

— Ma foi non, monsieur, je vous l'avoue.

— Voilà qui est extraordinaire. Cependant je me souviens d'avoir expédié un exprès au gouverneur de l'Etat de Sonora pour lui notifier cette mort, et lui annoncer en même temps que le choix de mes compatriotes était tombé sur moi pour le remplacer.

— Il est probable alors, ou que votre courrier n'aura pas rempli sa mission, ou bien qu'il aura été assassiné en route.

— Je le crains.

— Ainsi, monsieur, c'est vous qui êtes maintenant capitaine de la colonie de Guetzalli ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes bien jeune, monsieur, pour remplir un poste aussi difficile.

— Colonel, répondit de Laville avec un peu de hauteur, nous autres, Français, nous ne mesurons les hommes ni à l'âge ni à la taille.

— C'est souvent un tort ; mais peu importe, cela ne me regarde pas. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— A don Carlos de Laville.

Le colonel s'inclina.

— Je vais donc avec votre permission, caballero, vous donner communication de mes dépêches.

— Un instant, monsieur, dit vivement le capitaine ; je ne puis vous écouter sans avoir auprès de moi deux des principaux colons de la colonie.

— A quoi bon ?

— C'est la loi.

— Faites donc.

Le capitaine frappa sur un timbre, un peon entra.

— Priez les deux personnes qui attendent dans le salon vert de venir ici, dit-il.

Le peon sortit.

— Comment ! les deux personnes qui attendent ? observa le colonel avec défiance.

— Oui ; comme je présumais, colonel, que vous étiez porteur de dépêches, j'avais fait prévenir ces deux personnes afin de vous retarder le moins possible.

— Ah ! alors permettez-moi de vous offrir mes remerciements, car je suis réellement on ne peut plus pressé.

En ce moment la porte s'ouvrit, le comte et Valentin entrèrent.

Le colonel leur lança un regard perçant afin de tâcher de savoir à qui il allait avoir à faire.

Mais il ne put rien lire sur ces deux visages froids et impassibles, qui semblaient deux figures de marbre.

— Messieurs, dit le capitaine, le colonel don Vicente Suarez, aide de camp du général don Sebastian Guerrero, gouverneur militaire de l'État de Sonora ; colonel Suarez, deux de mes compatriotes.

Les trois hommes se saluèrent d'un air guindé.

— Maintenant, messieurs, continua le capitaine, veuillez, je vous prie, vous asseoir. Le colonel est porteur de dépêches qu'il désire nous communiquer ; ces dépêches sont probablement importantes, puisque du Pitic ici le colonel ne s'est pas arrêté un instant. Maintenant, colonel, nous vous écoutons.

De même que tous les hommes habitués aux menées sourdes et ténébreuses, le colonel Suarez

avait un instinct infailible pour flairer une trahison ; dans la circonstance actuelle, bien qu'en apparence tout se passât avec la plus grande franchise et qu'il fût à mille lieues de soupçonner la vérité, cependant il devinait qu'on le trompait, sans pourtant qu'il lui fût possible d'apercevoir le but caché qu'on voulait atteindre,

Cependant, il n'y avait pas de faux-fuyants à employer ; il lui fallait, bon gré, mal gré, s'exécuter, et il s'y décida à contre-cœur, après avoir jeté sur les deux inconnus un second regard qui semblait vouloir lire jusqu'au fond de leur pensée, mais qui n'eut pas un meilleur résultat que le premier.

— Messieurs, dit-il, vous n'avez sans doute pas oublié les bontés sans nombre dont le gouvernement mexicain vous a accablés.

— Accablés est le mot, interrompit en souriant de Laville ; continuez, colonel.

Celui-ci, un peu interdit de cette raillerie, se décida cependant à poursuivre.

— Le gouvernement est prêt à faire encore, s'il en est besoin, de plus grands sacrifices pour vous.

— Caspita ! interrompit encore le jeune homme, nous l'en dispensons ; les bienfaits du gouvernement mexicain nous coûtent généralement très-cher.

Une discussion entamée sur ce ton de raillerie n'avait guère de chance d'aboutir à un arrangement amiable : cependant le colonel ne se rebuta pas, son parti était pris ; peu lui importait le résultat, sachant fort bien que ceux qui l'avaient envoyé ne se gêneraient nullement pour le désavouer selon les circonstances.

— Donc, dit-il, voilà ce qu'on vous propose.

— Permettez, colonel; mais avant de nous dire ce qu'on nous propose, peut-être serait-il plus convenable de nous expliquer les raisons qui engagent le gouvernement à nous faire ces propositions, observa de Laville.

— Mon Dieu, monsieur, ces raisons, vous les connaissez sans doute aussi bien que moi.

— Pardonnez-moi, monsieur, nous les ignorons complètement, et nous vous serons fort obligés de nous les dire.

Le comte et Valentin étaient immobiles comme des statues; ces deux figures sombres inquiétaient extraordinairement le colonel.

— Ces raisons sont bien simples, dit-il

— Je n'en doute pas; veuillez les exposer.

— La lettre que voici, dit-il en remettant au capitaine un pli cacheté, vous édifiera complètement à ce sujet,

De Laville prit le papier, le décacheta et le lut rapidement des yeux, puis le froissant avec colère dans ses mains :

— Colonel, lui dit-il d'une voix ferme, le gouverneur de la Sonora oublie que la colonie de Guetzalli ne renferme que des Français, c'est-à-dire pas un traître. Nous avons gardé notre nationalité bien qu'établis en ce pays, et si les lois mexicaines ne nous veulent pas protéger, nous nous réclamerons de notre ministre à Mexico, et au besoin nous saurons nous protéger nous-mêmes.

- Monsieur, ces menaces... interrompit le colonel.

— Ce ne sont pas des menaces, continua énergiquement le jeune homme. Le général Guerrero

nous insulte, nous Français, en nous engageant non-seulement à abandonner un de nos compatriotes, digne en tout point de notre appui par sa loyauté, son courage et la noblesse de son caractère, mais encore en nous proposant de lui courir sus comme à une bête fauve et de le lui livrer. Le général nous menace de nous mettre hors la loi, si nous venons en aide au comte qu'il traite de pirate et de rebelle. Qu'il le fasse, si bon lui semble : cette lettre que vous venez de me remettre sera portée par un homme sûr à Mexico, et transmise à notre ministre en même temps que l'exposé des avanies dont, depuis notre séjour ici, nous avons été nous-mêmes abreuvés par les autorités mexicaines.

— Vous avez tort, monsieur, répondit le colonel, de prendre ainsi la proposition qui vous est faite ; le général est fort bien disposé à votre égard. Je ne doute pas qu'il vous accorde de grands avantages si vous consentez à lui obéir. Que vous importe à vous autres colons paisibles ce comte rebelle que vous ne connaissez sans doute pas ? Votre propre intérêt exige que vous vous tourniez contre lui. Cet homme est un scélérat pour lequel rien n'est sacré : depuis son arrivée dans notre malheureux pays, il s'est souillé des crimes les plus odieux. Croyez-moi, monsieur, ne vous obstinez pas à vous engager dans une voie mauvaise, prouvez au gouvernement votre reconnaissance pour toutes les grâces que vous en avez reçues en abandonnant ce misérable.

Le capitaine avait écouté calme et froid la longue diatribe du Mexicain, maintenant du regard le comte et son compagnon, qui avaient une peine extrême à ne pas éclater et traiter cet homme de la fa-

çon qu'il le méritait. Lorsque le colonel se tut enfin le jeune homme le toisa d'un regard chargé d'un souverain mépris.

— Avez vous fini? lui dit-il séchement.

— Oui, répondit l'autre avec confusion.

— Fort bien; maintenant nous n'avons grâce à Dieu, plus rien à démêler ensemble; veuillez remonter à cheval et quitter immédiatement la colonie. Quant au général Guerrero, vous lui direz que je me réserve de lui répondre moi-même.

— Je me retire, monsieur. Cette réponse comptez-vous la faire bientôt?

— Avant vingt-quatre heures, allez.

— Je rapporterai textuellement notre conversation au général.

— Vous me ferez plaisir. Au revoir, monsieur.

— Comment au revoir? Comptez-vous porter votre réponse en personne?

— Peut-être, répondit de Laville d'un ton railleur.

Le colonel sortit tout penaud de cette réception suivi par les trois hommes, qui ne le perdaient pas de vue et marchaient à ses côtés, de façon à l'empêcher de communiquer avec personne.

Le cheval attendait dans la cour, tenu en bride par un des soldats d'escorte. Le colonel se mit en selle et s'éloigna rapidement.

Il avait hâte de sortir de la colonie. Enfin, arrivé à la porte de l'isthme, il se retourna, et jetant un long regard en arrière :

— Quels peuvent être ces deux hommes? murmura-t-il.

Et il piqua des deux.

Lorsqu'il eut disparu dans les méandres de la route, le capitaine saisit la main de don Luis et la serrant affectueusement :

— Maintenant, mon cher comte, lui dit-il, parlez, que puis-je faire pour vous ?

XI

Plan de Campagne.

Le comte répondit à l'affectueux serrement de main du jeune homme, mais il secoua tristement la tête et demeura muet.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ? lui demanda le capitaine, doutez-vous de mon désir de vous être utile ?

— Ce n'est pas cela, fit tristement le comte. Je sais que votre cœur est noble et généreux et que vous n'hésitez pas à me venir en aide.

— Alors, d'où provient votre hésitation ?

— Ami, répondit le comte avec un mélancolique sourire, je me reproche en ce moment d'être venu vous trouver.

— Pour quelle raison ?

— Est-il donc besoin de vous le dire ? Cette terre que vous cultivez n'était, il y a quelques années, qu'une forêt vierge servant de repaire aux bêtes fauves ; maintenant, grâce à vos travaux, à votre intelligence, elle s'est métamorphosée en une plaine fertile et cultivée ; de nombreux troupeaux paissent dans vos prairies ; l'abandon et l'incurie de cette

frontière ont disparu pour faire place aux labeurs incessants de la civilisation. Cette colonie de Guetzalli, fondée avec tant de peine, arrosée de tant de sang, prospère et commence à payer amplement les fatigues et les sueurs qu'elle vous a coûtées. Le jour est proche où, excités par votre exemple, d'autres colons viendront vous joindre, et, vous aidant à repousser les Indios Bravos dans leurs impénétrables déserts, mettront pour jamais les frontières mexicaines à l'abri des déprédations des sauvages et rendront à ce magnifique pays sa splendeur première.

— Eh bien ? fit le capitaine.

— Eh bien, continua le comte, m'appartient-il à moi, étranger, à moi à qui vous ne devez rien, de vous entraîner dans une lutte sans issue probable, de vous mêler à une querelle qui ne vous regarde pas, et dans laquelle vous avez tout à perdre, pour que demain cette terre que vous avez, après tant d'efforts, arrachée à la désolation, retombe dans sa barbarie première ? En un mot, mon ami, je me demande à quel titre et de quel droit je vous entraînerais dans ma chute.

— A quel titre et de quel droit ? Je vais vous le dire, répondit noblement le jeune capitaine. Monsieur le comte, nous sommes ici à six mille lieues de notre pays, sur la limite extrême du désert, n'ayant de protection à espérer et de secours à chercher qu'en nous-mêmes ; à une telle distance de la patrie, tous les Français doivent se considérer comme frères et être solidaires les uns des autres ; une insulte faite à un Français, tous la doivent ressentir : c'est justement parce que nous sommes peu

nombreux et exposés par conséquent aux insultes de nos ennemis que nous devons nous lier d'autant plus étroitement pour nous défendre et exiger que justice nous soit rendue. En agissant ainsi, ce n'est pas seulement notre honneur que nous sauvegardons, c'est la patrie que nous défendons, ce titre de Français dont, à juste titre, nous sommes fiers, que nous garantissons de toute souillure.

— Vous parlez bien, capitaine, interrompit Valentin; vos paroles sont celles d'un homme de cœur. C'est à l'étranger surtout que le patriotisme doit être fort et inflexible. Nous n'avons pas le droit de laisser abaisser par de misérables ennemis cet honneur national que nos frères de France nous ont confié, car chacun de nous ici représente notre chère patrie, il doit à ses risques et périls la faire respecter de tous, en quelque circonstance que ce soit.

— Oui, reprit vivement le capitaine; le gouvernement mexicain en insultant le comte de Prébois-Crancé, en faussant tous ses engagements avec lui, en le trahissant lâchement n'a pas insulté un Français, un individu quelconque, un aventurier sans aveu, il a insulté la France. Eh bien, c'est à la France à lui répondre, et vive Dieu! la France lui répondra; nous relèverons le gant qui nous est jeté, nous combattons pour venger notre honneur, et si nous succombons, eh bien, nous serons noblement tombés dans l'arène, et, croyez-le bien, messieurs, notre sang n'aura pas vainement coulé, notre patrie nous plaindra tout en nous admirant, et notre chute nous suscitera des vengeurs. D'ailleurs, monsieur le comte, ajouta-t-il, vous n'êtes en aucune façon un

étranger pour la colonie de Guetzalli ; ne vous avez-vous pas, dans une circonstance critique, prêté l'appui de votre bras et de vos conseils ? C'est à notre tour maintenant, eh, mon Dieu ! monsieur le comte, ceci n'est qu'un prêté pour un rendu, rien autre chose.

Le comte ne put s'empêcher de sourire.

— Eh bien, soit, dit-il avec émotion ; j'accepte votre généreux dévouement. Une plus longue résistance serait non-seulement ridicule, mais encore pourrait paraître de l'ingratitude à vos yeux.

— A la bonne heure ! dit gaiement le capitaine, voilà que nous commençons à nous entendre. Je savais bien, moi, que je finirais par vous convaincre.

— Vous êtes un charmant compagnon, repartit le comte ; il est impossible de vous résister.

— Pardieu ! vous arrivez dans des conditions excellentes pour obtenir un prompt secours.

— Comment cela ?

— Oui, figurez-vous que deux jours plus tard vous ne m'auriez pas rencontré.

— Il serait possible !

— N'auriez-vous pas remarqué, en arrivant, ces wagons et ces charrettes, rangés dans une des cours que vous avez traversées ?

— En effet.

— J'étais sur le point de partir, à la tête de quatre-vingts hommes choisis, pour aller exploiter certaines mines dont nous avons eu connaissance.

— Ah ! ah !

— Oui, mais provisoirement l'expédition en restera là, la troupe avec laquelle je devais entrer dans le désert se joindra à vous, du moins je le présume.

— Comment, vous le présumez ?

— Oui, parce que je ne puis disposer de cette troupe et changer le but de l'expédition sans l'assentiment général.

— C'est juste, fit le comte dont les traits se rembrunirent.

— Mais soyez sans inquiétude, reprit le capitaine ; cet assentiment nous l'obtiendrons facilement lorsque les colons sauront quels intérêts je prétends servir.

— Dieu le veuille !

— Je garantis le succès ; vous avez sans doute tous les bagages nécessaires pour entrer en campagne ?

— A peu près ; seulement, je dois vous avouer que tous mes arrieros m'ont abandonné, et ont quitté furtivement mon camp.

— Diable ? et naturellement ils ont emmené leurs mules avec eux ?

— Toutes sans exception, ce qui fait que je suis assez embarrassé pour le transport de mes bagages et pour les attelages de mon artillerie.

— Bon, bon, nous pourrions à tout cela ; j'ai ici, comme vous l'avez vu, d'excellents wagons ; je suis, en outre fourni de mules, et il y a dans la colonie des hommes parfaitement capables de les conduire.

— Hum ! ce ne sera pas un mince service que vous me rendrez là.

— J'espère vous en rendre de plus grands encore.

Les trois hommes étaient rentrés dans l'intérieur de la maison et causaient ainsi dans la salle où avait eu lieu la conférence avec le colonel Suarez.

Le capitaine frappa sur un timbre. Un peon entra.

— Ce soir, à l'oracion, après la fin des travaux, les colons se réuniront dans le patio, pour écouter une communication importante que j'ai à leur faire, dit-il.

Le domestique s'inclina.

— Faites-nous servir, ajouta le capitaine ; puis s'adressant à ses hôtes : Vous dînez, n'est-ce pas ? D'autant plus qu'il ne vous sera pas possible de repartir avant demain.

— En effet ; seulement nous comptons nous éloigner avant le lever du soleil.

— Où êtes-vous campé ?

— A la Mission de Nuestra-Señora-de-los Angelos.

— C'est à deux pas.

— Oh ! une trentaine de lieues tout au plus.

— Oui, et la position est des plus fortes ; vous ne comptez plus y faire un long séjour ?

— Non je veux frapper un grand coup.

— Vous avez raison, il faut vous faire précéder de la terreur de votre nom.

En ce moment des peones apportèrent une table servie pour trois personnes.

— A table, messieurs, dit le capitaine.

Le repas était ce qu'il devait être sur cette extrême frontière c'est-à-dire excessivement frugal. Il ne se composait que de venaison, de tortillas, de maïs, de haricots rouges, de piment, le tout arrosé de pulque, de mezcal et de refino de Catalogne, l'eau-de-vie la plus forte qui existe.

Les convives avaient un véritable appétit de chasseurs, c'est-à-dire qu'ils mourraient à peu près de

faim, car depuis près de trente heures le comte et Valentin n'avaient rien pris ; aussi attaquèrent-ils vigoureusement les vivres placés devant eux.

Les peones s'étaient retirés immédiatement après avoir apporté la table, afin de laisser aux convives toute liberté de causer. Aussi, dès que le premier appétit fut calmé, la conversation reprit juste au point où elle avait été laissée ce qui arrive toujours entre hommes dont l'esprit est sérieusement préoccupé de quelque projet difficile.

— Ainsi, demanda le capitaine, la guerre est décidément déclarée entre vous et le gouvernement mexicain ?

— Sans remède.

— Bien que la cause que vous soutenez soit juste, puisque vous combattez pour le maintien d'un droit, cependant vous inscrivez quelque chose sur le drapeau que vous déployez.

— Certes ! j'inscris la seule chose qui puisse me garantir la protection des populations que je traverserai et faire accourir près de moi les opprimés et les mécontents.

— Hum ! qu'écrivez-vous donc ?

— Quatre mots seulement.

— Qui sont ?

— *Independencia de la Sonora.*

— Oui, l'idée est heureuse ; s'il reste un peu de noblesse et de générosité dans le cœur des habitants de cette malheureuse province, ce dont, je dois vous l'avouer, je doute fort, ces quatre mots suffiront pour faire une révolution.

— Je l'espère sans oser y compter ; vous connaissez comme moi le caractère mexicain, composé

étrange de tous les instincts bons et mauvais, sur lequel il est impossible d'avoir une opinion arrêtée.

— Mon Dieu, monsieur le comte, il en est des Mexicains comme de tous les peuples qui ont été longtemps esclaves; après être demeurés enfants pendant des siècles, ils ont grandi trop vite et ont eu la prétention d'être des hommes faits lorsqu'à peine ils commençaient à comprendre leur émancipation et à être à même d'en recueillir les bénéfices.

— Cependant nous essaierons de les galvaniser; la race révolutionnaire n'est peut-être pas complètement éteinte en ce pays, ce qui en reste suffira pour rallumer le feu sacré dans le cœur de tous.

— Que comptez-vous faire?

— Me hâter, afin de ne pas me laisser attaquer, ce qui toujours implique sinon crainte, du moins infériorité.

— C'est juste.

— Combien comptez-vous me donner d'hommes?

— Quatre-vingts cavaliers commandés par moi, je vous l'ai dit.

— Merci! Mais ces cavaliers qui, entre parenthèses me seront fort utiles puisque je n'en ai que fort peu en ce moment, quand me rejoindront-ils?

— Ce soir ils vous seront accordés; sous deux jours, ils arriveront à la Mission.

— Pouvez-vous faire partir avec moi demain les mules, les wagons et les muletiers?

— Très-bien!

— Bon! Je me mettrai immédiatement en marche sur la Magdalena; c'est un grand pueblo à cheval sur les deux routes d'Urès et d'Hermosillo.

— Je le connais.

— Rendez-vous directement là, cela évitera une perte de temps.

— C'est convenu ; j'y arriverai en même temps que vous, ce qui me sera d'autant plus facile que je n'aurai que ma cavalerie sans bagages, puisque je vous les aurai expédiés d'abord.

— Très-bien !

— Vous comptez donc agir vigoureusement ?

— Oui ; je veux tenter un grand coup. Si je réussis à me rendre maître de l'une des trois capitales de la Sonora, la campagne est gagnée pour moi.

— Peut-être est-ce téméraire, une pareille entreprise ?

— Je le sais ; mais, dans ma position, je ne dois rien ménager : l'audace seule peut et doit me sauver.

— Vous avez raison, je n'ajoute pas un mot ; maintenant, rendons-nous à l'assemblée, nos hommes sont réunis ; dans la disposition d'esprit où ils se trouvent, je suis certain que la demande que je vais leur faire ne souffrira pas la moindre difficulté.

Ils sortirent.

Ainsi que l'avait annoncé le capitaine, tous les colons étaient réunis dans la cour, fractionnés en groupes plus ou moins nombreux, dans lesquels on discutait avec chaleur sur l'opportunité de la réunion et les raisons qui l'occasionnaient.

Lorsque le capitaine parut, accompagné de ses deux amis, le silence s'établit immédiatement, la curiosité fermant, en cette circonstance, la bouche aux plus bavards.

Le comte de Prébois-Grancé était connu de la plupart des colons ; son apparition fut en consé-

quence accueillie par des saluts sympathiques, car chacun conservait dans sa mémoire le souvenir des services qu'il avait rendus à la colonie, lorsque Guetzalli avait été si rudement assailli par les Apaches (1).

Le capitaine profita habilement de ce bon vouloir, sur lequel il comptait, du reste, pour adresser nettement sa demande à ses compagnons en déduisant les causes qui obligeaient le comte à venir chercher des alliés à Guetzalli.

Les colons n'auraient pas été les francs aventuriers qu'ils étaient s'ils avaient accueilli froidement une pareille demande. Séduits comme cela devait être par l'étrangeté et la témérité même de l'entreprise qu'on leur proposait, ce fut avec des cris d'enthousiasme et des trépignements de joie qu'ils acceptèrent de se ranger sous les ordres du comte. La première expédition projetée et pour laquelle tous les préparatifs avaient été faits fut complètement oubliée, et il ne fut plus alors question que de la délivrance de la Sonora.

Si le comte de Prébois-Crancé avait demandé deux cents hommes, il les aurait, sans contredit, obtenus à l'instant sans la moindre difficulté.

Le capitaine de Laville, heureux du succès prodigieux qu'il avait obtenu, remercia chaleureusement ses compagnons, tant au nom du comte qu'au sien propre, et se mit immédiatement en devoir de tout préparer pour le départ.

Les wagons furent visités avec soin afin de voir s'ils étaient bien en état; puis, on les chargea de

(1) Voir la *Grande Flibuste*, 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

tous les objets nécessaires pour la campagne qui se préparait.

Une heure environ avant le lever du soleil, tout était prêt pour le départ; les wagons chargés et attelés; les mules, choisies avec soin, avaient été confiées à des hommes sûrs.

Louis et Valentin se mirent en selle.

Le capitaine les voulut accompagner jusqu'à une lieue environ de la colonie, puis ils se séparèrent en se donnant rendez-vous à la Magdalena trois jours plus tard.

Les mules et les wagons marchent fort doucement au Mexique, où les chemins n'existent en réalité nulle part, et où l'on est forcé la plupart du temps de se frayer passage au moyen de la hache.

Cette lenteur désespérait don Luis et son frère de lait, dont la présence était impérieusement demandée à la Mission; dans cette extrémité, le comte se résolut à se séparer de la caravane qu'il escortait afin de se rendre au plus vite à la Mission.

En conséquence, ils abandonnèrent les arrieros après leur avoir recommandé la plus grande diligence, et enfonçant les éperons dans les flancs de leurs chevaux, ils s'éloignèrent à fond de train dans la direction de la Mission.

Les chevaux américains, descendants des anciens arabes des conquérants de la Nouvelle-Espagne, ont sur les nôtres plusieurs avantages incontestables : d'abord ils sont sobres; un peu d'alfalfa le matin après avoir été simplement bouchonnés, leur suffit pour marcher une journée entière sans boire, manger, ni se reposer. Ces chevaux semblent infatigables; du reste, ils ne connaissent qu'une allure,

le galop; puis, à la fin de la journée, après avoir fait vingt lieues ainsi, ils arrivent au gîte sans avoir mouillé un poil de leur robe et sans montrer la moindre fatigue.

Nos deux cavaliers montaient des coursiers de choix, aussi atteignirent-ils la Mission dans un laps de temps relativement fort court.

Aux premières barricades, un homme les guettait.

Cet homme était Curumilla.

— On vous attend, dit-il, venez!

Ils le suivirent en se demandant du regard quelle cause pouvait être assez importante pour obtenir de Curumilla une aussi longue phrase.

XII

Le Père et la Fille.

Le camp des aventuriers avait complètement changé d'aspect, il avait perdu son apparence pacifique des premiers jours, pour prendre un air guerrier parfaitement en rapport avec la situation actuelle.

A chaque issue de la Mission, une pièce de canon, gardée par un détachement, était braquée sur la campagne; des faisceaux de fusils formaient une longue file, devant laquelle se promenait une sentinelle.

Des factionnaires placés de distance en distance surveillaient le dehors, tandis que des postes avancés, établis dans des positions sûres, garantissaient

les approches et empêchaient toute tentative de surprise.

Dans l'intérieur du camp régnait la plus grande activité : les forges de campagne fumaient et retentissaient sous les coups pressés des forgerons ; plus loin, les charpentiers débitaient des arbres entiers ; les armuriers visitaient et réparaient les armes ; enfin, chacun travaillait avec ardeur à tout mettre en état dans le plus bref délai.

Le comte et Curumilla, précédés par Valentin, traversèrent rapidement le camp, accueillis à leur passage par les saluts affectueux des aventuriers, heureux de les savoir de retour.

Comme ils approchaient du quartier général, les sons criards d'un jarabé auquel se mêlaient les accents mélancoliques d'une voix qui chantait la romance *del rey Rodrigo* frappèrent leurs oreilles.

— Peut-être vaudrait-il mieux, avant d'aller plus loin, dit le comte, demander quelques renseignements à don Cornelio.

— Oui, d'autant plus qu'il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de les obtenir de Curumilla.

— C'est vers lui que je vais, répondit celui-ci, qui avait entendu les quelques mots échangés entre les deux amis.

— Alors, tout est pour le mieux, fit Valentin en souriant.

Curumilla obliqua un peu sur la gauche, et guida les deux hommes vers un jacal de feuillage qui servait d'habitation à l'Espagnol, et devant lequel le noble hidalgo se tenait en ce moment, assis sur un équipal, raclant avec fureur sa jarana, et psalme-

diant son éternelle romance en roulant des yeux effarés.

En apercevant les deux amis, il poussa un cri de joie, se leva vivement, jeta sa jarana loin de lui, et accourut vers eux :

— Capa de Dios! s'écria-t-il en leur prenant les mains, soyez les bienvenus, caballeros ; je vous attendais avec impatience.

— Y a-t-il donc quelque chose de nouveau? demanda don Luis avec inquiétude.

— Hum! assez; mais vous n'allez pas demeurer à cheval, je suppose?

— Non, non, nous sommes à vous.

Et ils mirent pied à terre. Pendant les quelques mots échangés entre le comte et l'Espagnol, Valentin s'était penché à l'oreille du chef indien, et avait, d'une voix basse comme un souffle, prononcé certaines paroles auxquelles Curumilla avait répondu en hochant affirmativement la tête.

Les deux Français entrèrent dans le jacal à la suite de don Cornelio, tandis que l'Araucan s'éloignait avec les chevaux.

— Asseyez-vous, messieurs, leur dit l'Espagnol en leur montrant quelques équipals épars çà et là.

— Savez-vous que vous m'intriguez singulièrement, don Cornelio, lui dit le comte; que s'est-il donc passé pendant mon absence?

— Rien de bien important au point de vue général, nos espions ne nous ont apporté que des nouvelles rassurantes sur les mouvements de l'ennemi; du reste, le commandant par intérim vous fera son rapport, ce n'est donc pas de ces choses-là que je veux vous entretenir.

— S'est-il donc passé d'autres choses qui m'intéressent particulièrement?

— Vous allez en juger : vous savez qu'avant votre départ vous m'avez chargé de veiller sur doña Angela, singulière mission pour moi.

— Comment cela?

— Suffit, je m'entends. Enfin, j'ai accompli cette mission délicate, j'ose le dire, avec toute la galanterie d'un véritable caballero.

— Je vous en remercie.

— Hier, un Indien arriva à la Mission, porteur d'une lettre pour le commandant.

— Ah ! ah ! et vous savez ce que contenait cette lettre ?

— C'était tout simplement une demande de sauf-conduit pour séjourner au camp.

— Ah ! et quel était le signataire ?

— Le père Séraphin.

— Comment ! s'écria vivement Valentin, le père Séraphin ! le missionnaire français, le saint homme que les Indiens eux-mêmes ont appelé l'apôtre des prairies...

— Lui-même.

— Voilà qui est étrange, murmura le chasseur.

— N'est-ce pas ?

— Mais fit, le comte, le père Séraphin n'a pas besoin de sauf-conduit pour séjourner parmi nous tant que bon lui semblera.

— Sans doute, appuya Valentin, nous serons toujours heureux, moi particulièrement, de profiter de ses avis.

— Aussi n'était-ce pas pour lui personnellement que le digne père demandait le sauf-conduit ; il

sait fort bien que sa visite ne peut que nous être agréable.

— Ah ! et pour qui donc, alors ?

— Pour une personne dont il répondait corps pour corps pendant son séjour au milieu de nous, mais dont il taisait le nom.

— Hum ! cela n'est pas clair

— C'est ce que j'ai pensé, j'ai même engagé le commandant à refuser,

— Ainsi ?

— Il a accordé le sauf-conduit, s'appuyant sur ce raisonnement, qui, du reste ne manque pas d'une certaine logique, que l'homme pour qui on demande un sauf-conduit est évidemment un ami ou un ennemi, et que dans les deux cas il est bon de le connaître afin, plus tard, de le traiter selon qu'il le méritera.

Les deux Français ne purent s'empêcher de rire à ce singulier raisonnement.

— Enfin, qu'est-il résulté de tout cela ? reprit le comte.

— Il est résulté que ce matin, le père Séraphin est arrivé à la Mission, accompagné d'une personne enveloppée avec soin dans les plis épais d'un large manteau.

— Ah ! ah ! Et cette personne ?

— Je vous donne à deviner en mille qui elle est.

— Je crois que vous ferez mieux de me la nommer tout de suite.

— Je le crois aussi. Eh bien, préparez-vous à entendre quelque chose d'incroyable. Cette personne n'est rien moins que don Sébastian Guerrero.

— Le général Guerrero ! s'écria le comte en bondissant sur son siège.

— Ne confondons pas ; je ne vous ai pas dit le général Guerrero, mais seulement don Sébastian Guerrero.

— Trêve de folies , don Cornelio ; causons sérieusement, ce que vous dites en vaut la peine.

— Je suis sérieux, don Luis ; le général ne se présente ici qu'en simple particulier. En un mot, c'est le père de doña Angela qui se trouve dans notre camp et non le gouverneur de la Sonora.

— Je commence à comprendre, dit le comte d'une voix creuse en marchant d'un air agité de long en large dans le jacal. Et que s'est-il passé entre et le père et la fille ? Ne craignez pas de tout me dire, je saurai me contraindre.

— Il ne s'est rien passé du tout, don Luis, grâce à Dieu !

— Ah !

— Oui, par la simple raison que, d'après mon conseil, doña Angela a refusé de recevoir la visite de son père en votre absence.

— Elle a eu la force de faire cela ? dit le comte, en s'arrêtant et lançant un regard perçant sur l'Espagnol.

— D'après mon conseil, oui,

— Merci, don Cornelio. Ainsi le père Séraphin et le général...

— Attendent votre retour dans un jacal construit exprès pour eux où, bien que libre en apparence, le général est si bien surveillé à la sourdine, que je le défie de faire le moindre mouvement sans que je le sache.

— Vous avez eu raison d'agir ainsi que vous l'avez fait, mon ami ; vous avez dans cette circonstance dif-

ficile, fait preuve d'une grande prudence et surtout d'une grande perspicacité.

Don Cornelio, à ce compliment à brûle pourpoint, rougit comme une jeune fille et baissa modestement les yeux.

— Que comptes-tu faire ? demanda Valentin au comte.

— Laisser doña Angela maîtresse de sa volonté. Allez la prévenir de mon retour, mon cher don Cornelio ; vous introduirez en même temps son père et le missionnaire auprès d'elle. Allez, je vous suis.

L'Espagnol sortit aussitôt pour accomplir l'ordre qu'il avait reçu.

— Quand comptes-tu te mettre en route ? dit Valentin, dès qu'il se trouva seul avec le comte.

— Sous deux jours.

— Tu te diriges ?

— Sur la Magdalena.

— Bien ! Maintenant, je te demande la permission de m'éloigner en compagnie de Curumilla ?

— Comment ! tu veux me quitter ? s'écria le comte avec regret.

Le chasseur sourit.

— Tu ne me comprends pas, frère, répondit-il ; le chef indien et moi, nous sommes à peu près inutiles ici. A quoi pouvons-nous servir ? A rien ; au lieu que nous ferons, j'en suis convaincu, d'excellents batteurs d'estrade. Laisse-nous le soin d'éclairer la route en même temps que nous essayerons de détruire ou du moins d'amoindrir les préventions que les calomnies répandues à flots sur votre compte ont fait naître contre tout ce qui est français.

— Je n'osais te demander de me rendre ce service ; mais, puisque tu t'offres aussi franchement, je

ne commettrai pas la maladresse de te refuser ; pars, frère ; agis à ta guise, ce que tu feras sera bien.

— Alors adieu, je me mets immédiatement en route.

— Sans prendre un instant de repos !

— Tu sais bien que je ne suis jamais fatigué.

Allons, courage, nous nous reverrons à la Magdaléna.

Les deux amis s'embrassèrent, puis ils sortirent du jacal.

Sur le seuil de la porte ils se séparèrent après s'être une dernière fois serré la main ; Valentin prit à droite et le comte tourna à gauche.

Une garde de dix hommes défendait les approches du quartier général.

Une sentinelle se promenait, le fusil sur l'épaule, devant la porte de l'église de la Mission, habitation provisoire du comte.

En arrivant auprès de son logis, don Luis reconnut don Cornelio, accompagné de deux personnes, dont l'une était revêtue du costume ecclésiastique ; ils étaient arrêtés et semblaient attendre.

Le comte pressa le pas ; bien qu'il n'eût jamais, jusqu'à ce moment, vu le père Sésaphin, il le reconnut au portrait que Valentin lui en avait fait.

C'était toujours l'homme aux regards d'ange, aux traits fins et accentués, à la physionomie intelligemment douce, que, dans un précédent ouvrage (1), nous avons présenté à nos lecteurs ; mais l'apostolat est dur en Amérique ; les années y comptent triple pour les missionnaires réellement dignes de ce nom, et le père Sésaphin, bien qu'il n'eût que trente ans à peine, portait déjà sur son corps et sur son visage les traces

(1) Voir le *Chercheur de Pistes*, 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

de cette décrépitude précoce dont sont victimes les hommes qui se sacrifient sans arrière-pensée au bonheur de l'humanité ; son dos commençait à se voûter, ses cheveux blanchissaient aux tempes, deux rides profondes sillonnaient son front. Cependant, la vivacité de son regard venait démentir cette apparente faiblesse et prouver que si le corps avait faibli dans la lutte, l'âme était toujours demeurée aussi jeune et aussi forte.

Les trois hommes se saluèrent poliment. Le comte et le missionnaire, après s'être lancé un regard profond, se tendirent mutuellement la main en souriant. Ils s'étaient compris.

— Monsieur, dit le comte en s'adressant au général, soyez le bien venu, bien que je sois surpris que vous ayez assez de confiance en des *pirates*, ainsi que vous nous nommez, pour vous fier aussi complètement à leur honneur.

— Monsieur, répondit le général, le droit des gens a des règles reconnues et respectées par tous les hommes.

— Excepté par ceux que l'on a mis au ban de la société et hors de la loi commune de l'humanité, dit sèchement don Luis.

Le missionnaire s'interposa.

— Messieurs, dit-il de sa voix sympathique, entre vous il n'y a pas d'ennemis en ce moment, il n'y a qu'un père qui réclame sa fille à un galant homme, qui ne refusera pas, j'en suis convaincu, de la lui rendre.

— A Dieu ne plaise, mon père, s'écria vivement le comte, que je prétende retenir contre son gré la fille de cet homme, serait-il mille fois encore plus mon ennemi qu'il ne l'est.

— Vous voyez, général, observa le missionnaire, que je ne m'étais pas trompé sur le caractère de M. le comte.

— Doña Angela est venue seule, poussée par sa propre volonté, dans mon camp ; elle est respectée et traitée avec tous les égards qu'elle mérite. Doña Angela est libre de ses actions, que je ne me reconnais en aucune façon le droit d'influencer. Comme je ne l'ai pas enlevée à son père, que je n'ai rien fait pour l'attirer ici, je ne puis la rendre, ainsi que monsieur semble vouloir l'exiger. Si doña Angela veut retourner parmi les siens, nul ne s'y opposera ; mais si, au contraire, elle préfère rester ici sous la protection de mes braves compagnons et la mienne, aucun pouvoir humain ne parviendra à me l'enlever.

Ces paroles furent prononcées d'un ton péremptoire qui produisit une certaine impression sur les deux auditeurs.

— Du reste, messieurs, ce que nous disons entre nous, continua le comte, n'a aucune valeur tant que doña Angela ne se sera pas prononcée elle-même pour l'un ou l'autre parti. Je vais avoir l'honneur de vous conduire devant elle, vous vous expliquerez en sa présence, elle vous fera connaître sa volonté. Seulement, j'ai l'honneur de vous avertir que, quelle que soit cette volonté, vous et moi nous serons tenus de nous y soumettre.

— Soit, monsieur, répondit sèchement le général ; aussi bien peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi.

— Venez donc, reprit le comte.

Et il les précéda dans la cabane qui servait d'habitation particulière à la jeune fille.

Doña Angéla, assise sur une butacca, ayant à ses pieds Violenta, s'occupait à un ouvrage de couture. En voyant entrer son père et les personnes qui l'accompagnaient, une vive rougeur empourpra ses joues ; mais presque aussitôt elle devint pâle comme une morte ; cependant elle parvint à dominer l'émotion qu'elle éprouvait, se leva, salua silencieusement à la ronde et se rassit.

Le général la considéra un instant avec une expression de colère et de tendresse ; puis se tournant brusquement vers le missionnaire :

— Parlez-lui, mon père, lui dit-il d'une voix saccadée, car je ne m'en sens pas la force.

La jeune fille sourit tristement.

— Mon bon père, dit-elle au missionnaire, je vous remercie de l'inutile démarche que vous tentez aujourd'hui auprès de moi. Ma résolution est prise ; rien ne pourra la changer, elle est immuable. Je ne reviendrai jamais parmi les miens.

— Malheureuse enfant ! s'écria le général avec douleur, quelle raison a pu te pousser à m'abandonner ainsi ?

— Je rends justice à votre bonté et à votre tendresse pour moi, mon père, répondit-elle avec mélancolie. Hélas ! peut-être est-ce cette tendresse sans bornes et cette liberté dont toujours vous m'avez laissée jouir qui sont cause aujourd'hui de ce qui arrive. Je ne vous adresse pas de reproches, mon destin m'a entraînée ; je subirai les conséquences de la faute que j'ai commise.

Le général fronça les sourcils et frappa du pied contre terre avec colère.

— Angéla, ma fille bien-aimée, reprit-il avec

amertume, songe que l'éclat causé par ta fuite te déshonore à jamais.

Un sourire de dédain plissa les lèvres pâles de la jeune fille.

— Que m'importe? dit-elle; le monde dans lequel vous vivez n'est plus le mien. Ici se concentreront désormais toutes mes joies et toutes mes douleurs.

— Mais moi, moi, ton père, tu m'oublies donc, je ne suis plus rien pour toi?

La jeune fille hésita; elle demeura muette et les yeux baissés.

— Madame, dit doucement le missionnaire, Dieu maudit les enfants qui abandonnent leur père; retournez vers le vôtre, il en est temps encore, il vous tend les bras, il vous appelle; retournez, mon enfant, le cœur d'un père est une source inépuisable d'indulgence; le vôtre vous pardonnera, déjà même il vous a pardonné.

Doña Angela, sans répondre autrement, secoua négativement la tête.

Le général et le missionnaire se regardèrent avec désappointement.

Don Luis se tenait un peu en arrière, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, l'air pensif.

— Oh! murmura le général avec une colère concentrée, c'est une race maudite que la nôtre!

En ce moment, don Luis se redressa et fit quelques pas en avant.

— Doña Angela, dit-il d'une voix profondément accentuée, est-ce bien par l'effet de votre propre volonté que vous êtes venue ici?

— Oui, répondit-elle résolument.

— Etes-vous réellement décidée à n'obéir ni aux ordres ni aux prières de votre père ?

— Oui, fit-elle encore.

— Ainsi, vous renoncez sans retour possible à votre rang dans le monde et à votre fortune ?

— Oui.

— Vous renoncez de même à la protection de votre père, qui est votre tuteur naturel et qui a sur vous tous droits divins et humains, vous renoncez à sa tendresse ?

— Oui, murmura-t-elle faiblement.

— C'est bien, à mon tour. Et s'inclinant devant le général, il continua : Monsieur, quelle que soit la haine qui nous divise, quoi qu'il arrive plus tard, l'honneur de votre fille doit demeurer pur et sans tache.

— Pour qu'il en fût ainsi, répondit amèrement le général, il faudrait que quelqu'un consentit à l'épouser.

— Oui. Eh bien, moi, comte de Prébois-Crancé, j'ai l'honneur de vous demander sa main.

Le général recula avec étonnement.

— M'adressez-vous sérieusement cette demande ? dit-il.

— Oui.

— Réfléchissez que, tout en vous sachant gré de me la faire, je la considère cependant comme un nouveau grief.

— Soit.

— Que ce mariage n'arrêtera en rien les mesures que je compte prendre contre vous ?

— Peu m'importe.

— Et vous consentez toujours à lui donner votre nom ?

— Oui.

— C'est bien, vous aurez ma réponse dans quatre jours.

— A la Magdalena, alors !

— A la Magdalena. Le général se tourna vers sa fille : Je ne vous maudis pas, lui dit-il, car Dieu lui-même ne relève pas un enfant de la malédiction paternelle. Adieu ! soyez heureuse.

Et il sortit à pas précipités, suivi du missionnaire.

— Mon père, dit le comte, je compte sur vous à la Magdalena.

— J'y serai, monsieur, répondit mélancoliquement le père Séraphin, car je prévois qu'il y aura des larmes à sécher.

— Au revoir, monsieur, dit le général.

— Au revoir, répondit le comte en s'inclinant.

Le général et le missionnaire montèrent alors à cheval et s'éloignèrent sous l'escorte d'un fort détachement d'aventuriers qui devaient les accompagner, afin de leur faire traverser sans encombre les postes avancés et les grand'gardes de la compagnie française.

Le comte les suivit longtemps d'un regard pensif, puis il rentra à pas lents dans son logis.

XIII

La Magdalena.

Dans une situation militaire importante, à cheval sur les chemins qui conduisent à Urès, Hermosillo et Sonora, les trois capitales de l'État, et à peu près à égale distance de chacune d'elles, se trouve un pueblo ou village nommé la Magdalena.

Ce pueblo, peu considérable par lui-même, jouit cependant d'une certaine réputation dans le pays, à cause de la beauté de son site et de la pureté de l'air qu'on y respire.

La Magdalena forme une espèce de carré long, dont un des côtés mire nonchalamment ses blanches maisons dans les eaux limpides du Rio-San-Pedro, affluent du Gila; des bois épais de palma-christi, de styrax, d'arbres du Pérou et de mahoganys, lui forment une barrière infranchissable contre les vents brûlants du désert, rafraîchissent et embaument l'atmosphère et servent d'abri à des milliers de brins bleus, de cardinaux et de Loros qui babillent gaïement sous la feuillée et animent ce paysage enchanteur, cette ravissante oasis, placée là par la main de Dieu, comme pour faire oublier au voyageur qui revient des prairies les souffrances et les fatigues du désert.

La fête patronale de la Magdalena est une des plus suivies de la Sonora et en même temps des plus joyeuses. Comme elle dure plusieurs jours, les hacienberos et les campesinos y affluent de quatre-vingts et cent milles à la ronde. Et pendant cette

fête où coulent des flots de pulque et de mezcal, ce ne sont que Jaranas, Montés, corridas de toro, enfin divertissements de toutes sortes, que, malgré la grande affluence d'étrangers, jamais aucun méfait ne vient assombrir.

Le peuple mexicain n'est pas méchant, c'est un enfant mal élevé, têtu et colère, rien de plus.

Trois jours après les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre, le pueblo de la Magdalena, alors, à l'époque la plus animée de sa fête annuelle, était en proie à une agitation et une animation extraordinaire, animation à laquelle la fête semblait être complètement étrangère, car les jeux avaient été subitement interrompus et la population s'était portée en masse en courant, riant et se bousculant, vers une des extrémités du pueblo, où, d'après les quelques mots échangés rapidement et d'un air affairé entre les coureurs et saisis au passage, il se passait quelque chose d'étrange.

En effet, bientôt des clairons sonnèrent une fanfare et une troupe d'hommes armés déboucha dans le pueblo, marchant en bon ordre et d'un pas ferme et délibéré.

C'était d'abord une avant-garde d'une dizaine de cavaliers bien montés ; puis venait une troupe assez nombreuse formée en sections de trente hommes chacune environ, faisant flotter au milieu d'elle les larges plis d'un drapeau sur lequel était écrit : *Independencia de la Sonora.*

Derrière cette troupe venaient deux pièces de canon attelées de mules, puis un escadron de cavalerie, suivi immédiatement par une longue file de wagons et de charrettes.

La marche était fermée par une arrière-garde d'une vingtaine de cavaliers.

Cette petite *armée*, forte d'environ trois cents hommes, traversa le pueblo dans toute sa longueur, passant la tête haute et le regard assuré devant la double haie de curieux formée sur sa route et s'arrêta à un signe de son chef à cent mètres du pueblo, au sommet du triangle formé par l'embranchement des trois routes.

Là, le front de bandière fut formé et l'ordre de camper donné à la troupe.

Il est sans doute inutile d'avertir le lecteur que cette *armée* n'était autre que la compagnie *Atrevida* commandée par le comte de Prébois-Crancé.

Du reste, la bonne tenue de cette troupe, son air martial, avait prévenu en sa faveur la population du pueblo qu'elle avait si audacieusement traversé. Sur son passage, des sombreros et des mouchoirs avaient été agités, et des bravos s'étaient fait entendre.

Le comte, à cheval, à quelques pas en avant du gros de la compagnie, n'avait pas cessé un instant de prodiguer de gracieux saluts à droite et à gauche, saluts qui lui avaient été rendus avec usure pendant tout le parcours du village.

Aucun peuple ne peut lutter avec les Français pour leur adresse à tirer parti de tout et faire ce que l'on appelle flèche de tout bois en campagne.

Dès que l'ordre de camper fut donné, chacun se mit à l'œuvre et en moins de deux heures, les aventuriers, utilisant avec intelligence tout ce qui se trouvait à leur portée, eurent établi le camp le plus pittoresque et le plus gracieux qui se puisse imaginer.

Cependant, comme le comte se considérait comme étant en pays ennemi, rien n'avait été négligé pour mettre le camp, non-seulement à l'abri d'un coup de main, mais encore dans un état de défense respectable. A l'aide des wagons et des charrettes, renforcés par des abattis de bois considérables, les aventuriers avaient formé une enceinte, qu'un large fossé, dont la terre était rejetée en talus du côté de la campagne, protégeait encore. Au centre du camp, sur une légère éminence, s'élevait la cabane du chef, devant laquelle les canons étaient braqués ; au sommet de cette cabane flottait le drapeau dont nous avons eu déjà occasion de parler.

L'arrivée des Français fut une bonne fortune pour les Sonoriens que la fête avait attirés à la Magdalena. Du reste, depuis quelques jours déjà ils étaient attendus d'heure en heure, et les habitants, malgré les proclamations du gouvernement mexicain qui représentait les Français comme des bandits et des pillards, n'avaient pris d'autres précautions contre eux que de se porter à leur rencontre et de les accueillir avec des acclamations de bienvenue, fait caractéristique et qui montrait clairement que l'opinion publique ne se trompait nullement sur la portée du *prounciamiento* des Français, et que chacun savait fort bien de quel côté étaient le droit et la justice.

Lorsque le camp fut établi, les autorités du pueblo se présentèrent à l'une des barrière, pour demander, au nom de leurs concityens, l'autorisation de visiter les Français chez eux,

Le comte, charmé de cette démarche, qui était d'un bon augure pour les relations que postérieurement il

comptait établir avec les habitants se hâta d'accorder avec la meilleure grâce possible, l'autorisation demandée.

De Laville avait rejoint le comte à dix milles du pueblós, à la tête de quatre-vingts cavaliers, ce qui donnait à la compagnie une cavalerie respectable. Don Luis, connaissant depuis longtemps déjà le capitaine de Guetzalli, le nomma son major-général et se déchargea sur lui des détails toujours fastidieux du service.

De Laville accepta avec empressement cette marque de confiance, et le comte, libre désormais de s'occuper en toute sûreté de la partie politique de l'expédition, se retira sous sa tente, afin de réfléchir aux moyens à employer pour entraîner dans son parti la population au milieu de laquelle il se trouvait.

Depuis le jour où le général Guerrero s'était présenté à la Mission, accompagné du père Séraphin, le comte, par un sentiment de convenance, n'avait pas revu doña Angela, sur laquelle cependant il veillait avec la plus grande sollicitude. La jeune fille avait apprécié cette délicatesse et de son côté n'avait pas cherché à le revoir. Elle avait fait la route de la mission à la Magdalena, dans un palanquin fermé, et une cabane lui avait été élevée à peu de distance de celle du comte.

A peine l'autorisation demandée par les autorités du pueblo fut-elle accordée, que le camp des aventuriers devint pour les habitants un but, ou, pour être plus vrai, le seul but de promenade. La foule, avide de voir de plus près ces hommes audacieux qui ne craignaient pas, si faible que fût leur nombre, de déclarer hautement la guerre au gouvernement de

Mexico, se porta en masse vers l'endroit occupé par eux.

Les aventuriers reçurent les visiteurs avec cet entrain, cette rondeur et cette gaité narquoise qui distingue le caractère français, et qui leur conquit en quelques heures à peine les sympathies des Sonoriens, qui, plus ils les voyaient, plus ils voulaient les voir, et ne se rassasiaient pas d'admirer leurs insouciance et surtout leur imperturbable conviction dans la réussite de l'expédition.

Cependant la nuit approchait, le soleil déclinait rapidement à l'horizon, lorsque don Cornelio, qui remplissait les fonctions d'aide de camp du comte, souleva le rideau de sa tente et lui annonça qu'un officier supérieur, se disant chargé d'une mission auprès de lui, demandait à lui parler.

Don Luis donna l'ordre qu'il fût introduit; le messager entra; le comte le reconnut aussitôt, c'était le colonel Suarez.

De son côté, le colonel fit un geste d'étonnement en reconnaissant l'homme avec lequel il s'était trouvé à Guetzalli sans parvenir à savoir qu'il était.

Don Luis sourit de l'étonnement du colonel, le salua poliment et l'invita à s'asseoir.

— Monsieur, dit le colonel, après les premiers compliments, je suis chargé par le général Guerrero de vous remettre une lettre.

— On me l'a dit déjà, colonel, répondit le comte. Sans doute, vous connaissez le contenu de cette lettre?

— A peu près, monsieur, d'autant plus que je dois ajouter quelques paroles de vive voix.

— Je suis prêt à vous entendre.

— Je n'abuserai pas de vos instants, monsieur ; voici d'abord la lettre.

— Fort bien, répondit le comte et la prenant et en la posant sur la table.

— Le général don Sébastian Guerrero, continua le colonel, vous accorde la demande que vous lui avez fait l'honneur de lui adresser de la main de sa fille ; seulement il désire que, si cela est possible, la cérémonie nuptiale ait lieu le plus tôt possible.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

— Il désire en outre que cette cérémonie, à laquelle il compte assister avec un grand nombre de ses parents et de ses amis, soit célébrée à la Magdalena, par le père Séraphin.

— A ceci, colonel, j'aurai quelques observations à faire.

— Je vous écoute, caballero.

— Je consens volontiers que le père Séraphin me marie ; seulement, la cérémonie n'aura pas lieu à la Magdalena, mais ici, dans mon camp, que je ne veux ni ne puis quitter.

Le colonel fronça le sourcil ; le comte continua sans paraître s'en apercevoir :

— Le général assistera au mariage avec autant d'amis et de parents que bon lui semblera ; mais comme malheureusement nous ne sommes pas vis-à-vis l'un de l'autre dans des relations aussi bonnes que je le souhaiterais, et que je dois veiller à ma sûreté de même que lui doit veiller à la sienne, le général voudra bien m'envoyer dix otages choisis parmi les personnes les plus influentes de l'Etat. Ces otages seront traités par moi avec les plus grands honneurs et rendus au général une heure

après la bénédiction nuptiale et le camp évacué par les invités ; je dois vous avertir, colonel, que si la moindre tentative de trahison est faite contre moi ou contre l'un des hommes que j'ai l'honneur de commander, les otages seront immédiatement fusillés.

— Oh ! s'écria le colonel, vous défiez-vous donc du général Guerrero, monsieur, et n'avez-vous pas foi en son honneur de caballero ?

— Monsieur, répondit sèchement le comte, j'ai malheureusement appris à mes dépens ce que valait l'honneur de caballero de certains Mexicains ; je n'entrerai donc dans aucune discussion à ce sujet. Voici mes conditions, le général est maître de les accepter ou de les rejeter, mais je vous donne ma parole d'honneur que je n'y changerai rien.

— C'est bien, monsieur, répliqua le colonel, intimidé malgré lui par l'accent résolu du comte, j'aurai l'honneur de transmettre ces dures conditions au général.

Don Luis salua.

— Je doute qu'il les accepte, continua le colonel.

— Il en est le maître.

— Mais n'y aurait-il pas un autre moyen d'accommoder le différend ?

— Je n'en vois pas.

— Enfin, au cas peu probable où le général accepterait, comment vous le ferai-je savoir, afin de perdre le moins de temps possible ?

— D'une manière fort simple, monsieur, par l'arrivée du père Seraphin, et l'envoi des otages.

— Et, dans ce cas, quand aurait lieu la cérémonie?

— Deux heures après que les otages seraient dans mon camp.

— Je me retire, monsieur, pour transmettre votre réponse à mon supérieur.

— Faites, monsieur.

Le colonel se retira.

Le comte, qui pensait être sûr de l'acceptation de son ultimatum, donna immédiatement les ordres nécessaires pour la construction de la cabane destinée à servir de chapelle, puis il écrivit un billet que, par l'entremise de don Cornelio, il fit remettre à doña Angela. Ce billet, fort laconique, ne contenait que ceci :

« Madame,

« J'ai reçu la réponse de votre père; elle est favorable. Demain, probablement, aura lieu la cérémonie de notre mariage. Je veille sur vous et sur « moi.

« Comte de PRÉBOIS-CRANCÉ. »

Après avoir expédié ce billet, le comte s'enveloppa dans un manteau et sortit, afin de visiter les postes et s'assurer que les sentinelles faisaient bonne garde.

La nuit était claire et tiède; le ciel, plaqué d'un nombre infini d'étoiles brillantes; l'atmosphère, embaumée de mille suaves odeurs; par intervalles des bouffées de jaranas, apportées sur l'aile de la brise, s'élevaient du pueblo et venaient mourir aux oreilles du comte.

Le camp était silencieux et sombre; les aventuriers, retirés sous leurs toldos ou dans leurs jacals

en branchages, se livraient au repos, si nécessaire après une journée de marche ; les chevaux, parqués et entravés à l'amble pêle-mêle avec les mules, broyaient leur provende d'alfalfa ; les sentinelles, le fusil sur l'épaule, se promenaient à pas lents autour des retranchements, les yeux fixés sur la campagne.

Le comte, après s'être assez longtemps promené et avoir reconnu que l'ordre le plus sévère régnait partout, séduit par la douceur mélancolique et mystérieuse de la nuit, s'accouda sur le retranchement, et l'œil fixé dans l'espace, sans rien regarder et probablement sans rien voir, se laissa aller peu à peu à rêver, subissant malgré lui l'influence mystérieuse des objets qui l'entouraient.

De temps en temps, lorsque les sentinelles se jetaient le cri de veille, il relevait machinalement la tête ; puis il se laissait de nouveau aller au flot des pensées qui venaient l'assaillir, et s'absorbait tellement en lui-même qu'il semblait dormir ; cependant il n'en était rien.

Depuis plusieurs heures déjà il était ainsi à demi couché sur le retranchement, sans songer à se retirer, lorsqu'il sentit tout à coup une main se poser légèrement sur son épaule.

Ce contact, tout faible qu'il fût, suffit cependant pour le rappeler des mondes imaginaires dans lesquels galopait son imagination, à la conscience de sa situation présente.

Le comte étouffa un cri de surprise et se retourna.

Un homme se tenait cramponné en dehors après les retranchements, dont sa tête dépassait à peine le sommet.

Cet homme était Curumilla.

Le chef avait un doigt posé sur la bouche, comme pour recommander la prudence au comte.

Celui-ci fit un geste de plaisir en reconnaissant l'Indien, et se pencha rapidement vers lui.

— Eh bien? lui demanda-t-il bouche à oreille.

— Vous serez attaqué demain.

— Vous en êtes sûr?

L'Indien sourit.

— Oui, dit-il.

— Quand?

— La nuit.

— A quelle heure?

— Une heure avant le lever de la lune.

— Par qui?

— Des visages pâles.

— Oh! oh!

— Adieu.

— Vous repartez?

— Oui.

— Vous reverrai-je?

— Peut-être.

— Quand?

— Demain.

— Et Valentin?

— Il viendra.

L'Indien, sans doute fatigué d'avoir causé si longtemps, contrairement à ses habitudes, bien que cependant les phrases qu'il avait articulées ne fussent pas d'une longueur démesurée, se laissa glisser en bas du retranchement sans en vouloir dire davantage.

Louis le suivit des yeux; il le vit ramper comme un serpent sur les genoux et disparaître dans les ténèbres sans avoir produit le moindre bruit.

Cette scène avait été tellement rapide, la fuite de l'Indien tellement silencieuse, que le comte fut sur le point de la prendre pour une hallucination; mais tout à coup le cri du hibou, répété à deux reprises différentes, s'éleva dans l'air.

Ce signal était depuis longtemps convenu entre Valentin et le comte; il comprit que Curumilla, tout en l'avertissant qu'il était en sûreté, lui adressait de loin une dernière recommandation de prudence; il hocha tristement la tête et rentra tout pensif dans la tente en murmurant à voix basse :

— Encore une trahison!

XIV

Le Combat de coqs.

En marchant sur la Magdalena, le comte de Prébois-Crancé avait un double but: d'abord, celui de s'aboucher avec les riches hacienderos et les alcades des pueblos mécontents du gouvernement de Mexico, et tâcher de les entraîner dans son parti en faisant briller à leurs yeux les avantages de l'indépendance qu'il leur offrait; ensuite, à cause de la position stratégique de la Magdalena, d'inquiéter le général Guerrero et de le tenir en haleine en feignant à la fois des mouvements agressifs sur chacune des trois capitales sonoriennes.

Le général, aussitôt la guerre déclarée, avait fait appel aux populations avec cette pompeuse et verbeuse éloquence mexicaine, qui ne trompe que les
sets.

Les habitants de la Sonora, assez indifférents pour le gouvernement et ne se souciant pas de se mêler à la querelle particulière du général, qui cherchait vainement à la métamorphoser en question nationale, étaient tranquillement demeurés chez eux et n'avaient nullement répondu à l'appel soi-disant patriotique de leur chef; d'autant plus que, depuis près de quatre mois que les Français étaient débarqués en Sonora et qu'ils parcouraient les routes, leur conduite envers les populations avait toujours été exemplaire, et que jamais la moindre plainte ne s'était élevée contre eux.

Le général, désappointé du mauvais succès de ses machinations, avait alors changé de batteries; il avait procédé militairement au moyen de levées et d'enrôlements forcés; puis, ne se contentant pas de cela, il avait traité avec les Indiens Hiaquis et les Indiens Opatas, afin d'augmenter encore son armée.

Il avait voulu aussi, dans le principe, enrôler les Apaches, mais la rude leçon que les Français avaient infligée à ceux-ci les avait dégoûtés de la guerre, et ils s'étaient retirés dans leurs déserts sans vouloir prêter l'oreille à aucune nouvelle proposition.

Cependant le général Guerrero avait réussi à réunir des forces imposantes; son armée montait à environ douze mille hommes, chiffre énorme, si on songe au petit nombre de combattants que son ennemi pouvait mettre en ligne.

Pourtant le général, rendons-lui cette justice, malgré ses forfanteries sans nombre, les marches et les contre-marches continuelles qu'il exécutait, avait pour son ennemi un respect instinctif, ou, si l'on aime mieux, une crainte parfaitement raisonnée, qui

l'engageait à la prudence et l'empêchait de jamais s'aventurer trop près des avant-postes français.

Il se contentait de surveiller activement les mouvements du comte, et d'occuper militairement les trois routes, de façon à pouvoir se transporter rapidement sur le point qui serait menacé par les aventuriers.

Une chose singulière, c'est que, malgré eux, les Américains du Sud n'ont jamais pu, après tant de siècles, et bien qu'ils descendent ou à peu près des Espagnols, se défaire de la terreur superstitieuse que lors de la conquête leur inspirèrent les conquérants européens; les hauts faits de ces héroïques aventuriers sont encore dans toutes les bouches, et à l'époque de l'indépendance il arriva bien des fois qu'un petit nombre d'Espagnols mit en fuite, rien qu'en se montrant, des masses d'insurgés mexicains.

La preuve la plus convaincante qu'il nous soit possible de donner du fait que nous avançons, c'est que, en ce moment même, trois cents aventuriers français, isolés au milieu d'un pays qu'ils ne connaissaient pas, dont la plupart n'entendaient même pas la langue, tenaient en échec une armée de douze mille hommes, commandée par des chefs qui passaient pour aguerris, et faisaient non seulement trembler le pays de Sonora qu'ils occupaient, mais encore le gouvernement fédéral dans Mexico même.

L'audace et la témérité de l'entreprise tentée par le comte augmentaient encore, s'il est possible, la terreur qu'il inspirait. Cette expédition était tellement folle, que les gens sensés ne pouvaient se figurer que le comte ne fût pas soutenu par des

alliés occultes, mais puissants, qui n'attendaient qu'une occasion pour se déclarer.

Cette terreur était soigneusement entretenue par les espions et les batteurs d'estrade du comte; l'audace de ses mouvements, la décision avec laquelle il agissait, et en dernier lieu l'occupation sans coup férir de la Magdalena étaient venues mettre le comble aux appréhensions du gouvernement, et augmenter son indécision sur les intentions du chef, ou, comme ils l'appelaient, du *cabecilla*.

Il était à peu près cinq heures du matin, lorsque le rideau qui fermait la tente du comte fut soulevé du dehors, et un homme entra.

Don Luis, réveillé en sursaut par cette apparition subite, se frotta les yeux et se dressa un pistolet de chaque main, en disant d'une voix ferme :

— Qui est là ?

— Moi, pardieu ! répondit l'arrivant ; qui oserait entrer ainsi, excepté moi ?

— Valentin ! s'écria le comte avec un cri de joie, en jetant ses pistolets. Scis le bienvenu, frère ; je t'attendais avec impatience.

— Merci, répondit le chasseur. Curumilla ne t'a-t-il pas annoncé, cette nuit, mon retour ?

— Oui, fit en riant le comte ; avec cela qu'il est facile de causer avec le chef.

— C'est juste. Eh bien, les renseignements qu'il a oublié de te donner, moi je te les apporte, et peut-être cela vaudra-t-il mieux.

Le comte s'était habillé, c'est-à-dire qu'il avait remis son habit et son zarapé, car il s'était jeté tout vêtu sur sa couche.

— Prends un équipal, dit-il, et causons.

— Je préfère sortir.

— Comme tu voudras, répondit don Luis, qui soupçonnait que son ami avait des raisons particulières pour agir ainsi.

Tous deux quittèrent la tente.

— Capitaine de Laville, dit le chasseur en s'adressant au jeune homme qui se promenait de long en large devant la tente, une escorte de dix cavaliers, un cheval pour moi et un autre pour le comte, s'il vous plaît.

— Tout de suite ?

— Oui, si cela est possible.

— Parfaitement.

— Nous quittons donc le camp ? demanda Louis dès qu'ils furent seuls.

— Nous allons à la Magdalena, répondit le chasseur.

— C'est que cela se présente assez mal en ce moment.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'attends la réponse du général.

— Alors, tu peux venir, répondit le chef avec un sourire railleur, car cette réponse, tu ne la recevras pas ; la mission du colonel n'était qu'un leurre pour endormir ta vigilance.

— Oh ! oh ! tu es certain de ce que tu avances ?

— Pardieu !

En ce moment, l'escorte parut.

Louis et Valentin se mirent en selle.

Il était six heures du matin au plus ; la campagne était déserte, à chaque souffle de la brise, les arbres secouaient leurs têtes humides de l'abondante rosée de la nuit, et faisaient pleuvoir de courtes ondées qui grésillaient sur les buissons ; le soleil pompait les va-

peurs épaisses qui s'élevaient de la terre, et les oiseaux, blottis sous la feuillée, s'éveillaient en chantant.

Les deux amis, un peu en avant de leur escorte, marchaient pensifs l'un auprès de l'autre, la bride sur le cou de leurs chevaux, et laissant errer un regard distrait sur le magnifique paysage qui se déroulait à leurs yeux.

Déjà les premières maisons du pueblo, gaîment encadrées dans des massifs de floripondios et de vigne vierge, se laissaient voir au tournant de la route. Louis releva la tête :

— Bien ! dit-il, comme se répondant à lui-même, je jure Dieu que cette fois sera la dernière que le général Guerrero se moquera ainsi de moi ; il est évident que le colonel Suarez ne venait dans mon camp que pour voir par lui-même en quel état nous sommes :

— Pas pour autre chose.

— Où allons-nous donc ainsi ?

— Assister à un combat de coqs.

— Assister à un combat de coqs ? fit le comte avec surprise.

Le chasseur lui lança un regard significatif.

— Oui, lui dit-il ; tu sais peut-être, et au cas où tu l'ignorerais, je te l'apprends, que les plus beaux combats de coqs ont lieu tous les ans à la Magdalena à l'époque de la fête patronale.

— Ah ! fit Louis avec indifférence.

— Je suis certain que cela t'intéressera, reprit Valentin avec un accent narquois.

Le comte comprit parfaitement que son ami ne lui parlait de cette façon que pour dérouter les oreilles à portée d'entendre, et il se tut, persuadé que bientôt tout s'éclaircirait.

Du reste, la petite troupe entrait en ce moment dans le pueblo, dont les maisons commençaient à s'ouvrir, et dont les habitants, à peine éveillés, les saluaient au passage avec de joyeux et amicaux sourires.

Après avoir parcouru lentement deux ou trois rues du pueblo, sur un signe de Valentin, le détachement s'arrêta devant une maison d'assez piètre apparence, qui n'avait rien qui la distinguât des autres et qui la recommandât à l'attention des étrangers.

— C'est ici, dit le chasseur.

Ils s'arrêtèrent et mirent pied à terre. Valentin ordonna alors péremptoirement au chef du détachement de demeurer en selle avec ses hommes et de ne s'écarter ni à droite ni à gauche jusqu'au retour du comte; puis il frappa discrètement à la porte, qui s'ouvrit aussitôt. Ils entrèrent tous deux et la porte se referma sans qu'ils eussent vu personne.

A peine dans la maison, le chasseur introduisit son compagnon dans un quarto dont il ouvrit la porte avec une clef qu'il tira de sa poche.

— Fais comme moi, lui dit-il en se dépouillant de son chapeau de poil de vigogne et de son zarapé, qu'il échangea contre un manteau et un chapeau de paille à larges ailes.

Le comte l'imita.

— Maintenant, viens.

Tous deux s'enveloppèrent avec soin dans leurs manteaux, rabaisèrent les ailes de leurs chapeaux sur leurs yeux et ils sortirent de la maison par une porte parfaitement dissimulée dans la muraille, qui communiquait avec une maison voisine, qu'ils

traversèrent sans rencontrer personne, et ils se trouvèrent de nouveau dans la rue.

Mais pendant les quelques instants qu'ils étaient demeurés dans la maison, l'aspect du pueblo avait complètement changé. Maintenant les rues étaient encombrées de monde qui allait et venait, à chaque pas des enfants ou des leperos tiraient des boîtes et des pétards avec force cris de joie et éclats de rire.

Dans toute l'Amérique espagnole et surtout au Mexique, il n'y a pas de fête un peu convenable sans pétards et sans artifices ; tirer des pétards est être à l'apogée de la joie. Nous nous rappelons à ce sujet une anecdote assez caractéristique.

Quelque temps après que les Espagnols eurent été définitivement chassés du Mexique, le roi Ferdinand demanda un matin à un riche Mexicain réfugié à la cour d'Espagne :

— Que croyez-vous que fassent en ce moment vos compatriotes, señor don Luis de Cerda?

— Sire, répondit gravement le Mexicain en s'inclinant devant le roi, ils tirent des pétards.

— Ah ! fit le roi, et il passa.

Quelques heures plus tard, le roi accosta de nouveau le gentilhomme ; il était deux heures de l'après-midi.

— Et maintenant, lui demanda-t-il gaiement, à quoi s'occupent-ils?

— Sire, répondit le Mexicain non moins gravement que la première fois, ils continuent à tirer des pétards.

Le roi sourit, mais ne répliqua pas. Le soir venu, cependant, il adressa de nouveau la même question

au gentilhomme qui répondit avec son imperturbable sang-froid :

— Plaise à Votre Majesté, Sire, ils tirent toujours, et de plus en plus, des pétards.

Cette fois, le roi n'y put tenir, et il éclata d'un fou rire : chose d'autant plus extraordinaire, que ce prince n'a jamais été renommé pour son caractère jovial.

Les Mexicains ont trois passions mignonnes : jouer le monté, assister aux combats de coqs et tirer des pétards. Nous croyons que la troisième est la plus enracinée chez eux ; la quantité de poudre qui au Mexique se brûle en pétards est incalculable.

Donc on tirait des pétards dans toutes les rues et sur toutes les places de la Magdalena ; à chaque pas il en partait sous les pieds de nos deux personnages, qui, aguerris de longue main aux coutumes mexicaines, n'attachaient pas la moindre importance à ces feux d'artifice, et continuaient imperturbablement leur route, se frayant, comme ils le pouvaient, un passage à travers la route bigarrée composée d'Indiens, de métis, de nègres, de zambos, d'Espagnols, de Mexicains et d'Américains du Nord, qui fourmillaient et grouillaient autour d'eux.

Enfin, arrivés devant une ruelle située environ à la moitié de la calle San-Pedro, ils s'y engagèrent.

— Ah ça ! dit Louis, c'est donc réellement à un combat de coqs que nous allons assister ?

— Certainement, répondit en souriant Valentin ; laisse-moi faire, je t'ai dit que cela t'intéresserait.

— Allons donc alors, reprit le comte en haussant insoucieusement les épaules ; le diable soit de toi avec tes idées saugrenues.

— Bon ! bon ! fit en riant Valentin, nous verrons ; mais nous sommes arrivés.

Et sans plus causer, ils entrèrent dans une maison.

Il n'existe pas au Mexique de plaisir, si ce n'est le monté ou peut-être les feux d'artifice, qui excite l'intérêt au même degré qu'un combat de coqs, et cet intérêt n'est pas restreint seulement à une certaine classe de la société ; il n'y a pas, sous ce rapport, de différence entre le président de la république et le plus humble citoyen, entre le généralissime et le dernier lepero, entre le plus haut dignitaire de l'Eglise et le plus obscur sacristain ; blancs, noirs, métis et Indiens, toute la population se rue avec une frénésie sans égale à ce spectacle sanglant si rempli d'intérêt pour elle.

Voici comment sont disposées les arènes. Derrière une maison, on choisit un vaste enclos au centre duquel s'élève un amphithéâtre circulaire de cinquante à soixante pieds de diamètre ; le mur de cet amphithéâtre n'a jamais moins de vingt pieds de haut ; il est bâti en briques, soigneusement récrépi à l'intérieur et à l'extérieur avec du ciment dur.

Cinq rangs de sièges disposés en gradins entourent complètement l'intérieur de l'édifice.

Jusqu'à l'ouverture des portes, personne ne sait quels sont les volatiles engagés.

Enfin, aussitôt que le public est admis dans l'enceinte, les coqs sont apportés ; les parieurs en achètent chacun un, que l'on remet ensuite entre les mains du dresseur chargé des arrangements préliminaires.

Du reste, ces arrangements sont simples. Les coqs ayant été, quelques jours auparavant, privés

de leurs ergots, on les leur remplace par des éperons artificiels faits avec une lame d'acier poli, longue d'environ trois pouces, sur à peu près un demi-pouce de large à la base, légèrement recourbée par en haut, se terminant en pointe aiguë, et ayant la tranche supérieure affilée. Ces éperons sont fortement fixés à la jambe au moyen de fermoirs.

Ainsi disposés au combat, les coqs sont promenés dans l'arène par les dresseurs, qui les tiennent en l'air et les soumettent à l'inspection des spectateurs afin que ceux-ci organisent leurs paris.

Or, l'argent qui se risque ainsi sur un coq est incroyable ; il y a des hommes qui se ruinent en paris.

Au moment où les Français entrèrent, le spectacle était commencé depuis longtemps déjà, en sorte que toutes les meilleures places étaient prises, et l'arène remplie de spectateurs debout et pressés les uns contre les autres.

Mais comme nos personnages n'étaient nullement venus avec l'intention de prendre une part active au divertissement, ils allèrent modestement s'asseoir sur le mur de l'enceinte, où s'était réfugiée une guirlande de lepers déguenillés, trop pauvres pour parier, mais qui regardaient de là avec des regards d'envie et des trépignements de sourde colère les heureux privilégiés de la fortune qui s'agitaient et se bouscuaient à leurs pieds avec des cris et des exclamations.

Le tumulte était alors à son comble, tous les yeux étaient fixés sur l'arène, où, chose extraordinaire, un seul coq venait d'en battre neuf les uns après les autres.

Les Français profitèrent habilement de cette effe-

vescence des spectateurs pour passer inaperçus et gagner les places qu'ils avaient choisies.

Au bout d'un instant, Valentin alluma un pajillo de maïs, et se penchant à l'oreille de son frère de lait.

— Attends-moi ici, lui dit-il, je reviens dans un instant.

Louis fit un signe affirmatif de la tête.

Valentin se leva d'un air indifférent, descendit nonchalamment les gradins, et put se mêler, la cigarette à la bouche, aux spectateurs qui encombraient les abords de l'arène.

Le comte le suivit des yeux pendant quelques instants, mais bientôt il le perdit de vue au milieu de la foule.

Alors ses regards se reportèrent sur l'arène, et tel est l'attrait qu'offre ce spectacle singulier et cruel, que, malgré lui, le comte s'intéressa à ce qui se passait devant lui, et finit même par y prendre un certain plaisir.

Les combats se succédaient rapidement les uns aux autres, offrant chacun des péripéties différentes, mais toutes émouvantes. Le comte commençait à trouver longue l'absence de son frère de lait, qui l'avait quitté depuis près d'une heure, lorsque tout à coup il le revit debout devant lui.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Eh bien? répondit Valentin en castillan, il paraît que j'avais raison, et que les coqs du seigneur Rodriguez font merveille; viens donc voir cela de près, je t'assure que c'est curieux.

Le comte se leva sans répondre et le suivit.

XV

Le Conciliabule.

Grâce à leur déguisement et surtout grâce à l'intérêt que chacun apportait au combat de coqs, les Français parvinrent à sortir de l'amphithéâtre comme ils y étaient entrés, c'est-à-dire sans attirer aucunement l'attention.

Lorsqu'ils furent parvenus à une espèce de corridor obscur qui conduisait à l'intérieur de la maison, Valentin s'arrêta.

— Ecoute-moi bien, Louis, dit-il à son ami en collant pour ainsi dire sa bouche contre son oreille, le moment est venu de t'apprendre pourquoi je t'ai conduit ici.

— J'écoute, répondit le comte.

— Depuis que je t'ai quitté à la Mission, comme bien tu penses, je ne suis pas demeuré inactif, j'ai parcouru les campagnes, je me suis abouché avec tous les habitants les plus riches et les plus considérés, et je suis parvenu à leur faire comprendre combien il leur importait de se rallier à toi et de te soutenir. La fête de la Magdalena nous a offert une occasion favorable de nous réunir, sans donner l'éveil au gouvernement mexicain et exciter ses inquiétudes. La seule maison dans laquelle un grand nombre de personnes puissent se réunir sans éveiller de soupçons, est, sans contredit, celle dans laquelle se trouve une arène pour les combats de coqs ; j'ai donc pris rendez-vous pour ce matin, ici même, avec les mécontents, ils sont nombreux ; ce sont tous les hom-

mes qui soit, par leur fortune, soit par leur position, jouissent d'une haute considération dans l'Etat que nous voulons révolutionner et ont une grande influence. Je vais t'introduire auprès d'eux ; ils attendent ton arrivée ; tu leur expliqueras tes intentions, ils te diront à quelles conditions ils consentiront à s'allier avec toi. Seulement, frère, souviens-toi que tu traites avec des Mexicains, n'accorde pas à leurs paroles ou à leurs promesses plus de confiance qu'elles n'en méritent ; sois sûr que le succès seul te donnera raison avec eux, que si tu échoues ils t'abandonneront sans remords, et au besoin te livreront s'ils supposent pouvoir tirer de cette infamie un bénéfice quelconque. Maintenant, si ce que je te dis là ne te convient pas, tu peux te retirer ; moi je me charge de les congédier sans te compromettre en aucune façon.

— Non, répondit résolûment le comte ; il est trop tard à présent ; hésiter ou reculer serait une lâcheté ; je dois, coûte que coûte, marcher en avant. Annonce-moi à nos nouveaux amis.

— Viens donc alors.

Ils se remirent à marcher jusqu'au bout du corridor, où une porte fermée les arrêta.

Valentin frappa trois coups à intervalles égaux avec la poignée de son machete.

— Qui va là ? dit une voix de l'intérieur.

— Celui que l'on attend depuis longtemps sans oser espérer qu'il viendra, répondit Valentin.

— Qu'il soit le bienvenu, reprit une voix.

Au même instant la porte s'ouvrit, les deux hommes entrèrent, et la porte se referma immédiatement sur eux.

Ils se trouvèrent alors dans une grande salle où les murs étaient blanchis à la chaux et le parquet simplement de terre battue. Pour tous meubles, il n'y avait que des bancs, sur lesquels étaient assis une cinquantaine d'hommes, dont quelques-uns portaient le costume ecclésiastique. Des rideaux de percale rouge placés devant les fenêtres décomposaient la lumière et empêchaient en même temps que du dehors on pût rien apercevoir de ce qui se passait à l'intérieur.

A l'entrée de Valentin et du comte, tous les assistants se levèrent et se découvrirent avec respect.

— Caballeros, dit le chasseur, selon ma promesse, j'ai l'honneur de vous présenter le comte de Prébois-Grancé, qui a bien voulu consentir à m'accompagner afin d'écouter les propositions que vous avez à lui faire.

Tous s'inclinèrent cérémonieusement devant le comte; celui-ci leur rendit leur salut avec cette grâce et cette aménité qui lui étaient particulières.

Un homme d'un certain âge, à la figure fine et intelligente, revêtu du magnifique costume des riches hacienderos, s'avança alors, et, s'adressant au chasseur :

— Pardon, monsieur, lui dit-il avec un accent légèrement railleur, je crois que vous venez de commettre une légère erreur.

— Veuillez vous expliquer, señor don Anastasio, répondit le chasseur. Je ne comprends pas les paroles que vous me faites l'honneur de m'adresser.

— Vous avez dit, monsieur, que monsieur le comte voulait bien nous faire l'honneur de venir écouter les propositions que nous avons à lui faire.

— Eh bien, monsieur?

— Voilà justement où est l'erreur, don Valentin.

— Comment cela, señor Anastasio?

— Mais il me semble que nous n'avons pas de propositions à faire au seigneur comte, que c'est nous au contraire qui devons écouter les siennes.

Un murmure d'assentiment parcourut les rangs des assistants.

Don Luis comprit qu'il était temps d'intervenir.

— Messieurs, dit-il en saluant gracieusement les hacenderos, voulez-vous me permettre de m'expliquer franchement avec vous? Je suis convaincu que dès que je l'aurai fait, tout malentendu cessera, et que nous nous entendrons parfaitement.

— Parlez! parlez! seigneur comte, dirent-ils.

— Messieurs, reprit-il, je n'entrerai ici dans aucun détail qui me soit personnel; je ne vous dirai pas comment et pourquoi je suis arrivé à Guaymas, de quelle façon le gouvernement de Mexico, après avoir méconnu toutes les promesses qu'il m'avait faites, a fini par me déclarer ennemi de la patrie, me mettre au ban de la société, a poussé l'impudeur jusqu'à me traiter de pirate et mettre ma tête à prix, comme si j'étais un bandit ou un misérable assassin, ce serait perdre des instants précieux et abuser gratuitement de votre patience, puisque vous savez tous pertinemment ce qui s'est passé.

— Ouj, monsieur le comte, interrompit l'hacendero qui déjà avait parlé, nous connaissons les faits auxquels vous faites allusion; nous les déplorons et nous en rougissons pour l'honneur de notre pays.

— Je vous remercie, messieurs, de ces marques

de sympathie; elles me sont bien douces, puisqu'elles me prouvent que vous ne vous êtes pas mépris sur mon caractère. Je viens au fait sans plus de circonlocutions.

— Ecoutez ! écoutez ! murmurèrent les assistants.

Le comte attendit quelques minutes, puis, lorsque le silence fut complètement rétabli, il continua :

— Messieurs, la Sonora est la contrée la plus fertile et la plus riche, non-seulement du Mexique, mais encore du monde entier. Par sa position à l'extrémité du centre de la Confédération dont elle est séparée par de hautes montagnes et de vastes desplados, la Sonora est un pays à part, appelée, dans un avenir prochain, à se séparer de la Confédération mexicaine. La Sonora se suffit à elle-même; les autres provinces ne lui fournissent rien; c'est elle, au contraire, qui les nourrit et les enrichit du surplus de ses productions. Mais la Sonora, grâce au système de pression sous lequel elle gémit, n'est, à proprement parler, qu'un vaste désert; la plus grande partie de son territoire est inculte, car le gouvernement de Mexico, qui sait si bien la pressurer et s'emparer des productions de son sol et de l'or et de l'argent de ses mines, est impuissant à la protéger contre les ennemis qui l'entourent et qui sont les Indios braves dont les incursions, chaque année plus insolentes, menacent de le devenir encore davantage, si un prompt remède n'est pas apporté à la situation et le mal coupé dans sa racine. J'ai dit en commençant que, dans un avenir prochain, la Sonora serait séparée de la Confédération mexicaine. Je m'explique : cela arrivera inévitablement, mais de deux façons différentes, quant au

profit qu'en retirèrent les habitants. La Sonora est menacée par des ennemis puissants autres que les Indiens. Ces ennemis sont les Américains du Nord, ces juifs errants de la civilisation dont déjà il vous est possible, messieurs, d'entendre les haches abattre les dernières forêts qui vous séparent d'eux et qui bientôt vous envahiront et s'empareront, si vous n'y prenez garde, de votre pays, sans qu'il vous soit possible d'opposer la moindre résistance à cette inique conquête; car vous n'avez aucun appui à attendre de votre gouvernement, qui consume toute son énergie dans les luttes sans portée et sans moralité des ambitieux cabecillas qui s'arrachent tour à tour le pouvoir,

— Oui, oui, s'écrièrent plusieurs personnes, c'est vrai, le comte a raison.

— Cette conquête, dont vous êtes menacés, est imminente, elle est inévitable, et alors qu'arrivera-t-il, messieurs? Ce qui est arrivé par tout où les Américains du Nord sont parvenus à s'implanter : vous serez absorbés par eux, votre langue, vos coutumes, votre religion même, tout sera submergé dans ce grand cataclysme. Voyez ce qui se passe au Texas, et frémissez en songeant à ce qui vous attend bientôt vous-mêmes!

Un frémissement de colère parcourut les rangs de l'assemblée à ces paroles, dont chacun reconnaissait intérieurement la justesse.

Le comte reprit :

— Vous avez un moyen d'éviter ce malheur effroyable : ce moyen est entre vos mains, il dépend de vous seuls.

— Parlez! parlez! s'écria-t-on de toutes parts.

— Déclarez hautement, franchement, énergiquement votre indépendance ; séparez-vous résolûment du Mexique, formez la confédération sonorienne et appelez à vous l'émigration française de Californie ; elle ne restera pas sourde à votre appel, elle viendra vous aider non-seulement à conquérir, mais encore à maintenir votre indépendance contre vos ennemis du dehors et ceux du dedans. Les Français que vous adopterez deviendront vos frères ; ils ont la même religion, presque les mêmes coutumes que vous, en un mot, vous appartenez à la même race ; vous vous entendrez facilement ; ils sauront poser une digue infranchissable à l'invasion nord américaine, faire respecter vos frontières par les Indiens et obliger les Mexicains à reconnaître le droit que vous aurez proclamé, d'être libres.

— Mais, objecta un des assistants, si nous appelons à nous les Français, que nous demanderont-ils ?

— Le droit de cultiver vos terres qui sont en friche, répondit énergiquement le comte, d'apporter chez vous le progrès, les arts et l'industrie, en un mot, de peupler vos déserts, d'enrichir vos villes et de civiliser vos campagnes ; voilà ce que vous demanderont les Français ; est-ce trop ?

— Non, certes, ce n'est pas trop, dit don Anastasio au milieu d'un murmure d'assentiment.

— Mais, objecta un autre, qui nous assure que, lorsque le moment sera venu de régler nos comptes avec les colons que nous aurons appelés à notre aide, ils rempliront fidèlement les promesses qu'ils nous auront faites et ne prétendront pas à leur tour, abusant de leur nombre et de leur force, nous dicter des lois ?

— Moi ! caballeros, moi qui, en leur nom, traiterai avec vous et assumerai la responsabilité de tout.

— Oui, la perspective que vous nous faites entrevoir est séduisante, caballero, répondit, au nom de tous, don Anastasio. Nous reconnaissons la vérité des faits que vous annoncez ; nous ne savons que trop bien combien notre position est précaire, et quels grands dangers nous menacent ; mais un scrupule nous retient en ce moment. Avons-nous le droit de plonger notre malheureux pays, à moitié ruiné déjà, dans les horreurs d'une guerre civile, lorsque dans cette contrée infortunée rien n'est préparé pour une résistance énergique ? Le gouvernement de Mexico, si faible pour le bien, est fort pour le mal. Il saura trouver des troupes pour nous réduire, si nous osons nous soulever. Le général Guerrero est un officier expérimenté, un homme froid et cruel qui ne reculera devant aucune extrémité, si terrible qu'elle soit, pour étouffer dans le sang toute tentative de révolte. En quelques jours à peine, il est parvenu à réunir une formidable armée pour vous vaincre ; chacun de vos soldats, dans la lutte qui se prépare, aura à combattre individuellement contre dix adversaires. Si braves que soient les Français, il est impossible qu'ils puissent résister à des forces aussi imposantes : une bataille perdue, et tout est dit pour vous ; toute opposition armée vous devient impossible, nous qui vous aurons aidés, vous nous entraînerez dans votre chute, et cela d'une façon d'autant plus à redouter pour nous que notre position n'est pas la vôtre : nous sommes les enfants de ce pays, nous y avons nos familles et nos fortunes ; nous avons donc tout à perdre ; au lieu que vous,

en supposant que vous soyez battus, que votre entreprise échoue complètement, il vous reste un moyen de salut que nous ne pouvons employer, la fuite. Ces considérations sont sérieuses, elles nous obligent à agir avec la plus grande prudence, à beaucoup réfléchir avant de nous déterminer à secouer le joug détesté de Mexico. Ne croyez pas, caballero, que ce soit par pusillanimité ou faiblesse que nous parlons ainsi; non, c'est seulement par crainte d'échouer et de voir s'abîmer à jamais dans le naufrage les quelques libertés que jusqu'à présent on n'a pas osé, par politique, nous ravir, et qu'on cherche peut-être un prétexte pour nous enlever.

— Messieurs, répondit le comte, j'apprécie comme je le dois les motifs que vous voulez bien me déduire; seulement, permettez-moi de vous faire observer que si sérieuses que soient les objections que vous me faites l'honneur de me soumettre, nous ne sommes pas ici pour les discuter. Le but de cette réunion est une alliance offensive et défensive entre vous et moi, n'est-ce pas?

— Certes! s'écrièrent la plupart des assistants, surpris par le brusque changement de front du comte et emportés, malgré eux peut-être, à parler plus vite qu'ils n'auraient voulu le faire.

— Eh bien, reprit le comte, ne faisons pas comme ces marchands, qui perdent leur temps à vanter réciproquement les qualités de leurs marchandises. Allons droit au but, franchement, nettement, en gens de cœur; dites-moi, sans tergiverser, à quelles conditions vous consentez à vous allier avec moi, à me donner votre concours, et quel sera le nombre d'hommes sur lesquels, le moment venu, je pourrai compter.

— Voilà qui est parler, señor comte, reprit don Anastasio. Eh bien, à une question si clairement posée, nous répondrons non moins clairement : nous ne doutons nullement, Dieu nous en garde ! du courage ni de la science stratégique de vos soldats ; nous savons que les Français sont braves ; seulement votre troupe est peu nombreuse ; jusqu'à présent, elle ne s'appuie sur rien et ne possède que l'emplacement du camp qu'elle occupe. Établissez une base d'opérations solide, emparez-vous, par exemple, de l'une des trois capitales de la Sonora ; alors vous ne serez plus des aventuriers, vous serez réellement des soldats, nous ne craindrons plus de traiter avec vous, parce que votre expédition aura pris de la consistance, en un mot, sera devenue sérieuse.

— Bien, messieurs, je vous comprends, répondit froidement le comte, et, au cas où je réussirais à m'emparer d'une des villes dont vous parlez, je puis compter sur vous ?

— Corps et âme !

— Et combien d'hommes mettez-vous à ma disposition ?

— Six mille en quatre jours, toute la Sonora en une semaine !

— Vous me le promettez ?

— Nous vous le jurons ! s'écrièrent-ils avec enthousiasme.

Mais cet enthousiasme ne put faire passer sur les traits du comte ni flamme ni sourire.

— Messieurs, dit-il, dans quinze jours je vous donne rendez-vous, à tous, dans une des trois capitales de la Sonora, et alors, comme j'aurai accompli

mes obligations, je vous sommerai de tenir les vôtres.

Les Mexicains ne purent retenir un geste d'étonnement et d'admiration à ces nobles paroles.

Le comte, bien qu'il ne fût plus jeune, était beau encore et doué de cette fascination qui improvise les royautés.

Chacune de ses phrases laissait un souvenir.

Les assistants vinrent l'un après l'autre lui serrer la main et lui faire individuellement des protestations de dévouement, puis ils sortirent.

Le comte et Valentin demeurèrent seuls.

— Es-tu content, frère ? lui demanda le chasseur :

— Qui donc sera assez fort pour galvaniser ce peuple ? murmura le comte en hochant tristement la tête et répondant plutôt à ses propres pensées qu'à la question que son ami lui avait adressée.

Les deux hommes allèrent reprendre leurs zarapés ; ils retrouvèrent leur escorte où ils l'avaient laissée, et ils s'éloignèrent à petits pas au milieu de la foule, qui les saluait sur leur passage du cri de : *Vivan los Franceses !*

— Si quelque jour on me fusille, répondit amèrement le comte, ils n'auront qu'un mot à changer.

Valentin soupira, mais il ne répondit pas.

XVI

Le Père Séraphin.

Doña Angela venait de s'éveiller ; un gai rayon de soleil, en glissant indiscret sur son charmant visage, lui avait fait ouvrir les yeux.

Elle se tenait à demi étendue dans son hamac, la tête soutenue par son bras droit, et regardait pensivement sa pantoufle de peau de cygne danser au bout de son pied mignon, qu'elle balançait nonchalamment,

Violanta la camérista, assise à ses pieds sur un équipal, s'occupait à préparer les divers objets de la toilette de sa maîtresse.

Enfin doña Angela secoua sa nonchalante langue, un sourire glissa sur ses lèvres purpurines.

— Aujourd'hui! murmura-t-elle en relevant coquettement la tête.

Ce seul mot résumait toutes les pensées de la jeune fille, joie, amour, bonheur, toutes sa vie enfin.

Elle retomba dans sa rêverie, se livrant sans s'en apercevoir aux soins délicats et empressés de sa camérista.

Un bruit de pas se fit entendre au dehors, doña Angela releva vivement la tête.

— Quelqu'un vient, dit-elle.

Violanta sortit, mais elle rentra presque aussitôt.

— Eh bien ?

— Don Cornelio demande la permission de dire deux mots à la señorita, répondit la camérista.

La jeune fille fronça les sourcils d'un air ennuyé.

— Que me veut-il encore? dit-elle.

— Je ne sais.

— Cet homme me déplaît singulièrement.

— Je lui dirai que vous ne pouvez le recevoir.

— Non, reprit-elle vivement, qu'il entre.

— Pourquoi, puisqu'il vous déplaît ?

— Je préfère le voir. Je ne sais pourquoi, mais cet homme me fait presque peur.

La camérista rougit et détourna la tête; mais se remettant presque, aussitôt.

— Cependant, il est entièrement dévoué à don Luis et à vous señorita.

— Le crois-tu? dit-elle en lui lançant un regard perçant.

— Mais je le suppose; sa conduite jusqu'à présent a été des plus loyales.

— Oui, murmura-t-elle rêveuse; cependant j'ai quelque chose au fond du cœur qui me dit que cet homme me hait: j'éprouve en le voyant un sentiment de répulsion insurmontable. C'est quelque chose d'inouï, d'inexplicable pour moi; mais, bien que tout semble me prouver que j'ai tort, cependant à tort ou à raison, il a parfois dans le regard une expression qui me fait frissonner, la seule chose qu'un homme ne puisse pas déguiser; c'est son regard, car il est le reflet de l'âme, et Dieu l'a voulu ainsi afin que nous puissions nous mettre sur nos gardes et reconnaître nos ennemis. Mais il s'impatiente sans doute d'attendre? Fais-le entrer.

Violanta se hâta d'exécuter l'ordre de sa maîtresse.

Don Cornelio entra le sourire sur les lèvres :

— Señorita, dit-il après un salut gracieux que lui rendit la jeune fille, sans quitter son hamac, pardonnez-moi d'oser troubler votre solitude; un digne prêtre, un missionnaire français désire que vous lui accordiez la faveur d'un entretien de quelques minutes.

— Quel est le nom de ce missionnaire, señor don Cornelio?

— Le père Séraphin, je crois, señorita.

— Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à don Luis ?

— C'est ce qu'il avait l'intention de faire d'abord.

— Eh bien ?

— Mais, continua don Cornelio, au lever du soleil don Luis a quitté le camp en compagnie de don Valentin, et bien qu'il soit à présent près de midi, il n'est pas de retour encore.

— Ah ! Oú donc est allé don Luis d'aussi bonne heure ?

— Je ne pourrais vous le dire, señorita ; tout ce dont je suis sûr, c'est qu'il a pris la direction de la Magdalena.

— Serait-il arrivé quelque chose de nouveau ?

— Rien que je sache, señorita.

Il y eut quelques secondes de silence, doña Angela réfléchissait. Enfin, elle reprit :

— Et vous ne soupçonnez pas ce que ce missionnaire veut me dire, don Cornelio ?

— En aucune façon, señorita.

— Priez-le d'entrer, je serai heureuse de le voir et de causer avec lui.

Violanta, sans donner à don Cornelio le temps de répondre, souleva le rideau qui fermait le jacal.

— Entrez, mon père, dit-elle.

Le missionnaire parut.

Doña Angela le salua respectueusement, et lui désignant un siège du geste :

— Vous désirez me parler, mon père ? dit-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant.

— Je suis prête à vous entendre.

Le missionnaire jeta autour de lui un regard que don Cornelio et la camérista comprirent, car ils sortirent aussitôt.

— Ce que vous avez à me dire ne pourrait-il donc être entendu de cette jeune fille qui m'est dévouée?

— Dieu me garde, mademoiselle, de chercher à diminuer la confiance que vous avez en cette enfant; mais permettez-moi de vous donner un conseil.

— Je vous écoute.

— Il est souvent dangereux d'avoir pour confidents de ses secrètes pensées des gens placés au-dessous de soi.

— Oui, cela peut être vrai en principe, mon père, mais je ne discuterai pas, veuillez être assez bon pour m'expliquer la cause de votre visite.

— Je suis désolé, mademoiselle, de vous avoir affligée sans le vouloir; pardonnez-moi une observation que vous avez trouvée indiscrete, et Dieu permette que je me sois trompé.

— Non, mon père, non, je n'ai pas trouvé votre observation indiscrete; mais je suis une enfant gâtée, c'est moi qui vous adresse toutes mes excuses.

En ce moment, un bruit de chevaux se fit entendre dans le camp.

La camérista souleva le rideau.

— Don Luis arrive, dit-elle.

— Qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant! s'écria doña Angela.

Le missionnaire la suivait du regard avec une expression de douce pitié.

Quelques minutes plus tard, don Luis et Valentin entrèrent dans le jacal.

Le chasseur s'approcha du missionnaire, et lui serra la main avec effusion.

— Venez-vous de la part du général, mon père? lui demanda vivement le comte.

— Hélas! non, monsieur le comte, répondit-il, le général ignore ma venue, s'il l'avait connue, il est probable qu'il aurait cherché à s'y opposer.

— Que voulez-vous dire? parlez, au nom du ciel!

— Hélas! je vais redoubler encore vos angoisses et votre douleur; le général Guerrero n'a jamais eu l'intention de vous accorder la main de mademoiselle; je ne puis vous rendre compte ni de ce que j'ai vu, ni de ce que j'ai entendu, mon ministère s'y oppose; mais je suis Français, monsieur, c'est-à-dire votre compatriote, je crois que mon devoir m'ordonne de vous avertir que la trahison vous enveloppe de toutes parts et que le général cherche à endormir votre vigilance par de fallacieuses promesses afin de vous surprendre et d'en finir avec vous.

Don Luis baissa la tête sur sa poitrine.

— Alors, monsieur, dit-il au bout d'un instant, dans quel but êtes-vous venu ici?

— Je vais vous le dire. Le général veut vous reprendre sa fille; pour y parvenir, tous les moyens lui seront bons. Permettez-moi de vous faire observer que, dans les circonstances actuelles, la présence de mademoiselle est non-seulement un danger pour vous, mais encore une tache ineffaçable pour son honneur.

— Monsieur! s'écria le comte.

— Daignez m'écouter, continua froidement le missionnaire; je ne mets ici en doute ni votre honneur ni celui de mademoiselle; mais vous n'avez pas, que je sache, la prétention d'imposer silence à vos

ennemis et d'arrêter le flot immense de calomnies qu'ils répandent sur vous et sur elle : malheureusement votre conduite semble leur donner raison.

— Mais que faire ? quel moyen employer ?

— Il en est un.

— Parlez, mon père.

— Voilà ce que je vous propose ; vous devez épouser mademoiselle ?

— Certes, vous savez que c'est mon désir le plus cher.

— Laissez-moi achever ; ce n'est pas ici que doit se célébrer ce mariage ; cette cérémonie accomplie au milieu d'un camp d'aventuriers, sans bruit, presque sans témoins, semblerait dérisoire.

— Mais...

— C'est dans une ville, aux yeux de la population entière ; en plein soleil, au bruit des cloches et des mousquetons qui, traversant les airs, diront à tous que le mariage est bien sérieusement accompli.

— Oui, observa Valentin, le père Séraphin a raison, car alors doña Angela n'épousera plus un misérable pirate, mais un conquérant avec lequel il faudra compter. Elle ne sera plus la femme d'un aventurier, mais celle du libérateur de la Sonora, ceux qui aujourd'hui le blâmeraient le plus seront les premiers à célébrer ses louanges.

— Oui, oui, c'est vrai, s'écria avec feu la jeune fille ; je vous remercie, mon père, d'être venu ; mon devoir est tracé ; je l'accomplirai. Qui osera attaquer la réputation de celle qui aura épousé le sauveur de son pays ?

— Mais, reprit le comte, ce moyen n'est qu'un palliatif. Ce mariage ne peut encore avoir lieu ; quinze

jours, un mois peut-être, s'écouleront avant que je ne me sois rendu maître d'une ville. D'ici là, il faudra que doña Angela reste dans mon camp, ainsi qu'elle y est restée jusqu'à présent.

Tous les regards se tournèrent avec anxiété vers le missionnaire.

— Non, dit-il, si mademoiselle veut me permettre de lui offrir un abri.

— Un abri? fit-elle avec un coup d'œil interrogateur.

— Bien simple et bien indigne de la recevoir sans doute, reprit-il, mais où du moins elle sera en sûreté, au milieu d'une famille de gens honorables et bons, pour lesquels ce sera un bonheur de la recevoir.

— Cet abri que vous m'offrez, mon père, est-il bien loin d'ici? demanda vivement la jeune fille.

— A vingt-cinq lieues au plus dans la direction que doit suivre l'expédition française pour s'enfoncer dans la Sonora.

Doña Angela sourit finement d'avoir été aussi bien comprise par le bon prêtre.

— Ecoutez, mon père, dit-elle avec cette résolution qui était un des principaux traits de son caractère; depuis longtemps déjà votre réputation est venue jusqu'à moi, je sais que vous êtes un saint homme. Quand même je ne vous connaîtrais pas, l'amitié et le respect que don Valentin professe pour vous me seraient une garantie suffisante; je me fie à vous; je comprends combien est déplacée, quant à présent, ma présence au milieu du camp; disposez donc de moi, je suis prête à vous suivre.

— Mon enfant, répondit le missionnaire avec une

charmante onction, c'est Dieu qui vous inspire cette détermination ; le chagrin que vous éprouverez pendant une séparation de quelques jours à peine doublera pour vous le bonheur d'une réunion à laquelle nul n'osera plus s'opposer, qui, non-seulement vous relèvera dans l'opinion publique, toujours précieuse à conserver, mais encore donnera à votre réputation un lustre que l'on aura vainement cherché à ternir.

— Allez donc, puisqu'il le faut, doña Angela ; dit le comte ; je vous remets entre les mains de ce bon père ; mais je jure Dieu que quinze jours ne s'écouleront pas sans que nous soyons réunis.

— Je retiens votre promesse, don Luis ; elle m'aidera à supporter avec plus de courage les angoisses de l'absence.

— Quand comptez-vous partir ? demanda Valentin.

— A l'instant ! s'écria la jeune fille ; la douleur comme la joie doit se brusquer. Puisque cette séparation est inévitable, finissons-en tout de suite.

— Bien parlé, fit Valentin. Pardieu ! j'en reviens à ce que j'ai dit déjà, doña Angela, vous êtes une femme forte et noblement courageuse, et je vous aime, vive Dieu ! comme une sœur.

Doña Angela ne put s'empêcher de sourire de l'enthousiasme du chasseur.

• Celui-ci continua :

— Diable ! mais nous ne songions pas à cela, il nous faut une escorte...

— Pourquoi faire ? demanda simplement le prêtre.

— Pardieu ! je vous trouve charmant : pour vous

protéger contre les maraudeurs de l'armée ennemie.

— Mon ami, le respect de tous, partout et toujours, nous vaudra mieux qu'une escorte, souvent compromettante.

— Pour vous, oui ; mais, mon père, vous ne songez pas que vous voyagez avec deux femmes qui seront immédiatement reconnues.

— C'est vrai, fit-il avec simplicité ; je n'avais pas songé à cela.

— Comment faire alors ?

— Doña Angela se mit à rire :

— Vous voilà, messieurs, bien empêchés pour peu de chose. Le bon père l'a dit, il n'y a qu'un instant, son habit est la plus sûre sauvegarde, amis et ennemis le respecteront en toutes circonstances.

— C'est vrai, appuya le missionnaire.

— Eh bien, ceci est bien simple : il me semble, ma camérista et moi, si cela ne déplaît pas au père Séraphin, nous endosserons un froc de novice, sous lequel il nous sera facile de nous déguiser si bien que nul ne nous pourra reconnaître.

Le père Séraphin sembla profondément réfléchir pendant quelques instants.

— Je ne vois pas d'obstacles sérieux à ce déguisement, dit-il enfin ; dans cette circonstance, il est licite, puisqu'il ne sert que de bonnes intentions.

— Où trouver des frocs de moine ? objecta le comte, moitié riant, moitié sérieux ; je dois avouer que dans mon camp j'en suis complètement dépourvu.

— Je m'en charge, moi, dit Valentin, je vais expédier à la Magdalena un homme sûr, qui les rap-

CURUMILLA.

portera avant une heure. Pendant ce temps-là, doña Angela complétera ses préparatifs de départ.

Nul ne fit d'objection, et la jeune fille fut laissée seule.

Moins d'une heure après, doña Angela et Violanta, revêtues de robes de moines que don Cornelio avait achetées au pueblo et le visage caché sous de grands chapeaux à larges bords montèrent à cheval, et, après avoir fait de chaleureux adieux à leurs amis, elles sortirent du camp en compagnie du père Séraphin.

En se séparant, Violanta et don Cornelio avaient échangé à la dérobée un regard qui aurait donné fort à penser à don Luis et à Valentin, s'ils avaient pu l'apercevoir.

— Je ne suis pas tranquille, murmura don Luis en hochant tristement la tête. C'est une bien faible escorte qu'un prêtre dans le temps où nous vivons.

— Rassure-toi, répondit Valentin, j'y ai pourvu.

— Oh ! tu penses toujours à tout, frère.

— N'est-ce pas mon devoir ? Maintenant, occupons-nous de nous. La nuit ne va pas tarder à tomber, il nous faut prendre nos précautions pour ne pas nous laisser surprendre.

— Tu sais que, à part les quelques mots que tu m'as fait dire par Curumilla, j'ignore complètement les détails de cette affaire.

— Ces détails seraient trop longs à te donner en ce moment, frère, à peine s'il nous reste le temps nécessaire pour agir.

— As-tu un projet ?

— Certes, s'il réussit, je te jure que les gens qui nous veulent surprendre seront fort penauds.

— Ma foi, je m'en rapporte à toi avec d'autant plus de plaisir, que voici assez longtemps que nous sommes à la Magdalena, et que je veux commencer sérieusement ma marche en avant.

— Fort bien. Veux-tu me laisser disposer de cinquante aventuriers?

— Prends tous ceux que tu voudras.

— Je n'ai besoin que de cinquante hommes résolus et habitués à la guerre du désert; pour cela, je vais prendre le capitaine de Laville, en lui recommandant de choisir dans les soldats qu'il a amenés de Guetzalli les gaillards les plus solides et les plus adroits.

— Fais, mon ami; quant à moi, je veillerai avec soin au camp et doublerai les patrouilles.

— Cette précaution ne peut pas nuire. Maintenant, adieu jusqu'à demain.

— Adieu!

Ils se séparèrent.

Don Luis rentra dans sa tente.

Au moment où Valentin approchait du jacal du capitaine de Laville, il aperçut don Cornelio qui, d'un air indifférent en apparence, sortait du camp; il le suivit machinalement des yeux. Au bout d'un instant, il le perdit de vue derrière un bouquet d'arbres, puis tout à coup il le vit reparaitre, mais à cheval cette fois, et détalant ventre à terre dans la direction du pueblo.

— Eh! eh! murmura Valentin d'un air pensif, que peut donc avoir à faire de si pressé don Cornelio à la Magdalena? Je le lui demanderai.

Et il entra dans le jacal où il trouva le capitaine, avec lequel il se mit immédiatement à discuter le

plan qu'il avait formé pour déjouer la tentative de surprise des Mexicains. Comme nous verrons plus tard se dérouler ce plan, nous n'en dirons rien ici, et nous retournerons auprès du père Séraphin et de doña Angela.

XVII

La Quebrada del Coyote.

C'est surtout le soir, deux heures environ après le coucher du soleil que la nature américaine prend des aspects grandioses.

Sous l'influence des premières ombres de la nuit, les arbres semblent affecter des formes majestueuses, le silence animé de la solitude devient plus mystérieux, et l'homme éprouve, malgré lui, un sentiment de respect indéfinissable qui lui serre le cœur et le remplit d'une crainte superstitieuse.

Alors les eaux des fleuves coulent avec de sourds murmures, le vol lourd et sinistre des oiseaux de nuit agite l'air avec des sifflements de mauvais augure, et les bêtes fauves, réveillées au fond de leurs repaires ignorés, saluent les ténèbres avec de longs harlements de joie ; car, la nuit ils sont, sans conteste, les rois du désert, puisque la plus grande force de l'homme, la puissance du regard lui est enlevée.

Le père Séraphin cheminait côte à côte avec les jeunes filles sur le versant d'une haute montagne

dont les pentes boisées se noyaient dans les noires profondeurs des Barancas. Depuis leur départ du camp, les voyageurs ne s'étaient pas arrêtés.

Ils suivaient en ce moment un étroit sentier tracé par les mules, qui serpentait avec des méandres sans nombre sur les flancs de la montagne. Ce sentier était tellement étroit que deux chevaux pouvaient à grand'peine y marcher de front; mais les chevaux avaient une telle sûreté d'allure que les montures des voyageurs s'avançaient sans hésiter et sans trébucher sur cette route où tout autre animal que ces nobles animaux n'aurait osé s'aventurer.

La lune n'était pas levée encore, le ciel chargé de nuages ne laissait scintiller aucune étoile; les ténèbres étaient épaisses, et dans cette circonstance c'était presque un bonheur, car si les voyageurs avaient pu se rendre compte de l'endroit où ils se trouvaient et de la façon dont ils étaient pour ainsi dire suspendus dans l'espace à une hauteur prodigieuse, peut-être le courage leur aurait-il manqué et se seraient-ils sentis envahis malgré eux par le vertige.

Nous avons dit que le père Séraphin et doña Angela marchaient côte à côte; Violanta venait à quelques pas en arrière.

— Mon père, dit la jeune fille, voilà près de six heures que nous cheminons ainsi, la fatigue commence à s'emparer de moi. Ne nous arrêterons-nous donc pas bientôt?

— Si, mon enfant, dans une heure à peu près; dans quelques instants nous allons quitter ce sentier et traverser un défilé nommé la Quebrada del Coyote; c'est au sortir de ce défilé que nous devons

passer la nuit dans une pauvre maison qui n'en est éloignée que de deux milles à peine.

— Nous allons, dites-vous, mon père, traverser le défilé del Coyote ; nous sommes donc sur la route d'Hermosillo ?

— En effet, mon enfant.

— N'est-ce pas imprudent à nous de nous aventurer sur cette route, dont les troupes de mon père sont maîtresses ?

— Mon enfant, répondit doucement le missionnaire, en bonne politique il faut souvent oser beaucoup, afin de conquérir une tranquillité plus grande ; non-seulement nous sommes sur la route d'Hermosillo, mais encore c'est dans cette ville même que nous nous rendons.

— Comment ! à Hermosillo ?

— Oui, mon enfant. A mon avis, c'est le seul endroit où vous serez complètement à l'abri des recherches de votre père, qui certes ne s'avisera pas de venir vous y chercher, et qui ne supposera pas que vous vous trouviez aussi près de lui.

— C'est vrai, fit-elle au bout d'un instant de réflexion, ce projet est hardi ; par cela même il doit réussir : je crois en effet que Hermosillo est le seul lieu où je puisse être à l'abri des poursuites de ceux qui ont intérêt à s'emparer de moi.

— J'aurai soin du reste de vous recommander aux personnes auxquelles je vous confierai, et pour plus de sécurité je ne vous quitterai que le moins possible.

— Je vous en aurai la plus grande obligation, mon père, car je me trouverai bien triste et bien seule.

— Courage, mon enfant ; j'ai foi en don Luis, le ciel doit protéger son expédition, car l'œuvre qu'il entreprend est grande et noble puisqu'elle a pour but l'émancipation d'un pays tout entier.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, croyez-le, mon père ; le comte Prébois-Grancé peut échouer, mais alors il tombera comme un héros et sa mort sera celle d'un martyr.

— Oui, le comte est une intelligence d'élite ; je crois comme vous, mon enfant, que si les contemporains ne lui rendent pas la justice qui lui est due, la postérité du moins ne le confondra pas avec ces filibustiers et ces aventuriers sans aveu pour lesquels l'or seul est tout ; et qui, quel que soit le titre dont ils s'affublent, ne sont en réalité rien moins que des voleurs de grands chemins ; mais voici la route qui s'élargit, nous allons entrer dans le défilé ; cet endroit ne jouit pas, dans le pays, d'une fort bonne réputation, tenez-vous auprès de moi ; bien que je croie n'avoir rien à redouter, cependant il est toujours bon d'être prudent.

En effet, ainsi que l'avait annoncé le missionnaire, le sentier s'était tout à coup élargi ; les deux parois de la montagne, qui, depuis quelque temps, se rapprochaient insensiblement, formaient maintenant deux murailles parallèles éloignées tout au plus d'une quarantaine de mètres ; c'était cette gorge assez étroite qui portait le nom de Quebrada del Coyote ; elle avait à peu près un demi-mille de long, puis elle s'élargissait tout à coup et débouchait sur un vaste *chaparral* couvert de bois taillis et de champs de dahlias, tandis que les montagnes fuyaient à droite et à gauche, pour ne se rejoindre une seconde fois que quatre-vingts lieues plus loin à peu près.

Au moment où les voyageurs entraient dans le défilé, la lune se dégaga des nuages au milieu desquels elle nageait et vint éclairer ce redoutable passage de sa lumière triste et blafarde.

Cette clarté, toute faible qu'elle fut, ne laissa pas d'être agréable aux voyageurs en leur permettant de jeter un regard autour d'eux et de s'orienter.

Ils pressèrent le pas de leurs montures fatiguées, afin de parvenir plus tôt au bout du sombre passage dans lequel ils se trouvaient.

Ils marchaient ainsi depuis environ dix minutes, et étaient parvenus presque à la moitié du défilé, lorsqu'un hennissement traversa l'espace.

— Nous avons des voyageurs derrière nous, dit le missionnaire en fronçant les sourcils.

— Et des voyageurs pressés, à ce qu'il paraît, répondit doña Angela. Ecoutez...

Ils s'arrêtèrent pour prêter l'oreille. Le bruit de la course précipitée de plusieurs chevaux arriva jusqu'à eux.

— Quels peuvent être ces hommes? murmura le missionnaire en se parlant à lui-même.

— Des voyageurs comme nous, probablement.

— Non, dit le père Séraphin, des voyageurs n'auraient pas cette allure pressée; ce sont des individus qui en poursuivent d'autres, nous, sans doute.

— Cela n'est pas probable, mon père; nul ne connaît notre voyage.

— La trahison a l'œil du lynx et l'oreille de l'opossum, ma chère enfant; elle veille sans cesse; tout se sait, un secret n'en est plus un lorsque deux

personnes le connaissent ; mais le temps presse, il nous faut prendre un parti.

— Nous sommes perdus si ce sont des ennemis ! s'écria doña Angela avec effroi ; nous n'avons de secours à attendre de personne.

— La Providence veille, mon enfant ; ayez confiance en elle, elle ne vous abandonnera pas.

Le bruit de la course précipitée des gens qui arrivaient se rapprochait rapidement et ressemblait au roulement du tonnerre.

Le missionnaire se redressa, son visage prit soudain une expression d'indomptable énergie qu'on aurait crue impossible à des traits aussi doux ; sa voix, au timbre sympathique et sonore, devint brève et presque dure.

— Placez-vous derrière moi et priez, dit-il ; car je me trompe fort, ou la rencontre sera périlleuse.

Les deux femmes obéirent machinalement. Doña Angela se croyait perdue. Seule avec ce pauvre prêtre, toute résistance devait être impossible.

Le missionnaire rassembla les rênes dans sa main gauche, les attacha au pommeau de la selle et attendit le choc, le visage tourné vers les arrivants.

Son attente ne fut pas longue : au bout de cinq minutes à peine, une dizaine de cavaliers apparurent courant à toute bride.

A vingt pas des voyageurs, ils s'arrêtèrent fermes comme si les pieds de leurs chevaux se fussent subitement incrustés dans le sol.

Ces hommes, autant qu'il était possible de le voir, à la clarté douteuse et tremblante de la lune, étaient revêtus du costume mexicain ; ils avaient le visage couvert d'un voile noir.

Le doute n'était plus possible; c'était bien aux voyageurs qu'en voulaient les sinistres cavaliers.

Il y eut un instant de silence suprême, silence que le missionnaire se résolut enfin à rompre.

— Que voulez-vous, messieurs? dit-il d'une voix haute et ferme, pourquoi nous poursuivez-vous?

— Oh! oh! fit une voix railleuse, la colombe prend l'accent du coq; señor padre, nous n'avons aucunement l'intention de vous nuire, nous voulons seulement vous rendre service en vous débarrassant de la garde des deux gentilles fillettes que vous emmenez si sournoisement.

— Passez votre chemin, messieurs, reprit le prêtre, et ne vous occupez pas davantage de ce qui ne vous regarde pas.

— Voyons, voyons, señor padre, reprit le premier interlocuteur, rendez-vous de bonne grâce, nous ne voudrions pas manquer au respect qui vous est dû, toute résistance est impossible, nous sommes dix contre vous seul; d'ailleurs, vous êtes un homme de paix.

— Vous êtes des lâches! répondit le missionnaire, retirez-vous; trêve de railleries, et laissez-moi continuer paisiblement mon chemin.

— Non pas, señor padre, à moins que vous ne consentiez à nous laisser vos deux compagnes.

— Ah! ah! c'est ainsi! eh bien, bataille donc, mes maîtres; vous vous êtes singulièrement trompés à mon égard, il me semble; oui, je suis missionnaire, je suis homme de paix, mais je suis Français aussi, et vous paraissez l'avoir oublié; je ne souffrirai pas, entendez-vous, je ne souffrirai pas, fusiez-vous vingt au lieu de dix; que la moindre insulte

soit faite aux personnes quelles qu'elles soient, que Dieu a placées sous ma protection.

— Et avec quoi les défendez-vous, monsieur le Français ? reprit en ricanant l'étranger.

— Avec ceci, répondit froidement le missionnaire en sortant deux pistolets de ses fontes et les armant d'un air résolu.

Malgré eux les bandits hésitèrent ; l'action du missionnaire était si nette, sa voix si ferme, sa prestance si intrépide qu'ils se sentirent trembler, car ils comprirent qu'ils avaient devant eux un homme au cœur fort qui se ferait tuer sans reculer d'un pouce.

Les Mexicains ne respectent pas grand'chose ; mais, nous devons leur rendre cette justice, ils ont pour la robe du prêtre une vénération sans bornes.

Le père Séraphin n'était pas un missionnaire comme il s'en trouve malheureusement quelques-uns, surtout dans le clergé sud et nord-américain. Sa réputation de vertu et de bonté était immense sur toute la frontière mexicaine ; c'était une affaire sérieuse que de l'insulter, à plus forte raison de lui adresser des menaces de mort.

Cependant les inconnus s'étaient trop avancés pour reculer.

— Voyons, padre, reprit celui qui jusque-là avait parlé, n'essayez pas une défense inutile ; coûte que coûte, nous voulons enlever ces femmes.

Et il fit un mouvement comme pour s'avancer.

— Arrêtez ! un pas de plus et vous êtes morts ! Je tiens entre mes mains la vie de deux hommes.

— Et moi celle de deux autres ! s'écria une voix rude, et un homme, surgissant tout à coup du mi-

lieu des fourrés, bondit comme un jaguar et vint intrépidement se placer aux côtés du missionnaire.

— Curumilla! s'écria celui-ci.

— Oui, répondit le chef, c'est moi, courage! nos amis arrivent.

En effet, on entendait un bruit sourd et continu qui augmentait rapidement. Les inconnus n'y avaient pas encore fait attention, occupés par leur discussion avec le missionnaire.

Cependant la situation se compliquait; le père Séraphin comprenait que tant qu'un coup de pistolet ne serait pas tiré, il resterait presque maître de la situation, certain, d'après les paroles de Curumilla, de voir arriver un prompt secours. Sa résolution fut prise aussitôt; il ne s'agissait que de gagner du temps, il l'essaya.

— Voyons, messieurs, dit-il, vous le voyez maintenant, je ne suis plus seul; Dieu m'a envoyé un brave auxiliaire, ma situation n'est donc plus aussi désespérée. Voulez-vous parlementer?

— Parlementer!

— Oui.

— Soyez bref.

— Je tâcherai. D'après ce que je suppose, à la façon dont vous m'avez interpellé, vous êtes sans doute des salteadores. Eh bien, voyons: vous me tenez à peu près dans vos mains, vous le pensez du moins; ne soyez pas trop exigeants; songez que je ne suis qu'un pauvre missionnaire, et que ce que je possède est le bien des malheureux. Combien voulez-vous pour ma rançon, répondez; je suis prêt à faire tous les sacrifices compatibles avec ma position?

Le père Séraphin aurait pu parler ainsi long-

temps, les inconnus ne l'écoutaient plus ; ils avaient pris l'éveil et prêtaient avec anxiété l'oreille au bruit maintenant plus rapproché.

— Malédiction ! s'écria celui qui toujours avait tenu la parole, ce démon s'est joué de nous !

Il enfonça les éperons dans le ventre de son cheval.

Mais le noble animal, au lieu de se lancer en avant, se dressa presque droit avec un hennissement de douleur et s'abattit comme une masse.

Curumilla, d'un revers de son machete, lui avait tranché les jarrets.

Après cet exploit, l'Indien poussa un long cri d'appel, auquel répondit aussitôt un formidable hurra.

Cependant l'élan était donné, les bandits se précipitèrent en avant avec un hurlement féroce.

Le missionnaire déchargea ses pistolets, plutôt afin d'accélérer l'arrivée de ses amis inconnus que dans le but de blesser ses ennemis ; ce qui fut facile à reconnaître, car personne ne tomba, et, aussi rapprochées que se trouvaient les deux troupes, il était presque impossible de manquer son coup.

Au même instant, cinq ou six cavaliers arrivèrent comme un ouragan sur les inconnus. Une mêlée effroyable commença et les balles sifflèrent dans toutes les directions.

Le missionnaire avait mis pied à terre, et, obligeant les deux femmes à en faire autant, il les avait entraînées à quelques pas en arrière afin de les mettre à l'abri des balles.

Mais la lutte ne fut pas longue ; au bout de cinq minutes, les bandits s'enfuirent à toute bride, poursuivis de près par les nouveaux venus et laissant étendus sur le terrain quatre des leurs.

Pourtant, après une course de quelques minutes, les cavaliers, renonçant à une poursuite qu'ils reconnurent inutile, revinrent sur leurs pas et rejoignirent le missionnaire.

Celui-ci, oubliant l'agression injuste à laquelle il venait d'échapper, cherchait déjà à secourir les malheureux tombés victimes du guet-apens qu'eux-mêmes lui avaient tendu ; il s'en allait pieusement de l'un à l'autre, afin de leur venir en aide, s'il en était temps encore.

Trois étaient morts, le quatrième râlait et se tordait encore dans les convulsions de l'agonie avec de sourds gémissements.

Le missionnaire enleva le voile qui le masquait ; il poussa un cri de surprise en le reconnaissant.

A ce cri le moribond ouvrit les yeux, et fixant un regard hagard sur le père Séraphin :

— Oui, c'est moi, lui dit-il d'une voix saccadée, je n'ai que ce que je mérite.

— Malheureux ! lui dit le missionnaire, est-ce donc là ce que vous m'aviez juré ?

— J'ai essayé, reprit-il ; il y a quelques jours, j'ai sauvé l'homme que vous m'aviez recommandé, mon père.

— Et moi, fit tristement le missionnaire, moi à qui vous deviez la vie, vous avez voulu me tuer ?

Le blessé fit un geste de dénégation énergique.

— Non, s'écria-t-il, jamais ! Voyez-vous, père, il y a des natures maudites dans ce monde. El Buitre était un misérable bandit, eh bien, il meurt comme il a vécu ; c'est juste. Adieu, père !... Ah ! mais je l'ai sauvé, votre ami le chasseur... Ah ! ah !

En disant cela, le misérable s'était dressé sur son

séant; tout à coup il fut pris d'une convulsion et roula sur le sol.

Il était mort.

Le missionnaire s'agenouilla auprès de lui et pria.

Les assistants, émus malgré eux, se découvrirent pieusement et demeurèrent silencieux à ses côtés.

Tout à coup des cris et des coups de feu se firent entendre, et une troupe nombreuse de cavaliers s'engagea à fond de train dans le défilé.

— Aux armes! s'écrièrent les assistants en se mettant en selle en toute hâte.

— Arrêtez! dit Curumilla, ce sont des amis.

XVIII

L'Affût.

Usant de notre privilège de romancier, nous ferons quelques pas en arrière et nous retournerons auprès de don Cornelio, que Valentin avait suivi de l'œil avec tant d'étonnement lorsqu'il l'avait vu sortir du camp d'une façon aussi insolite.

D'abord nous dirons quelques mots de don Cornelio, ce joyeux et insouciant gentilhomme que, dans la première partie de cette histoire, nous avons vu si passionné pour la musique en général et le romance del rey Rodrigo en particulier.

Maintenant don Cornelio était bien changé : il ne chantait plus; les cordes de sa jarana ne vibraient plus sous ses doigts agiles, un pli profond s'était creusé sur son front, ses joues avaient pâli et ses

sourcils se fronçaient incessamment sous l'effort de sombres pensées.

Que s'était-il donc passé? Quelle cause assez puissante avait ainsi changé le caractère de l'Espagnol?

Cette cause n'est pas difficile à deviner. Don Cornelio aimait doña Angela, il l'aimait de toute la force, nous ne dirons pas d'un amour vrai et sincère, car ce n'était pas seulement de l'amour qu'il avait pour elle; un autre sentiment moins noble, mais plus vif peut-être, était entré sournoisement dans le cœur du gentilhomme en même temps que l'amour.

Ce sentiment était l'avarice.

Nous avons dit précédemment que don Cornelio était sous le coup d'une idée fixe. Cette idée fixe l'avait guidé d'Espagne en Amérique; le gentilhomme voulait faire sa fortune par un mariage avec une femme jeune, riche et belle, riche surtout.

Une idée fixe est plus qu'une passion, plus qu'une monomanie, c'est le premier degré de la folie.

Maintes fois don Cornelio avait été déçu dans ses tentatives auprès des riches Américains qu'il avait cherché à éblouir non par son luxe, car il était pauvre comme Job, de lamentable mémoire, mais par ses avantages personnels, c'est-à-dire sa beauté et son esprit. Sa rencontre avec doña Angela avait décidé de son sort; persuadé que la jeune fille l'aimait, il s'était mis de son côté à l'aimer avec cette frénésie de l'homme affamé pour qui un tel amour était la seule ancre de salut qui lui restât.

Lorsqu'il avait reconnu son erreur, il était trop tard.

Nous lui rendrons cette justice de convenir que le

pauvre gentilhomme avait vaillamment lutté pour arracher de son cœur cette passion insensée ; malheureusement tous ses efforts furent inutiles, et comme cela arrive toujours en semblable circonstance, oubliant tout ce qu'il devait à don Luis, qui l'avait sauvé non-seulement de la misère, mais encore de la mort, il se prit pour le comte d'une haine sourde d'autant plus tenace qu'elle était muette et concentrée, et par ricochet il déversa la moitié de cette haine sur doña Angela, bien que la jeune fille et le comte, n'eussent été dans toute cette affaire autre chose que les instruments de la fatalité qui s'acharnait après lui.

Alors, avec une patience sans égale et une hypocrisie extrême, don Cornelio prépara sa vengeance contre ces deux êtres, qui ne lui avaient jamais fait que du bien, et guetta avec une perfidie de bête fauve l'occasion de les perdre.

Cette occasion ne devait pas être difficile à trouver dans un pays où la trahison est à l'ordre du jour et forme la base de toutes les combinaisons et de toutes les transactions de quelque sorte qu'elles soient.

Don Cornelio s'était abouché avec les ennemis du comte, leur avait livré les secrets que celui-ci laissait échapper devant lui ; il avait dressé ses batteries de façon à faire tomber ses deux ennemis dans un piège dont ils ne pourraient pas s'échapper, et les enlacer dans des filets dont ils ne parviendraient pas à se délivrer.

Maintenant que nous avons mis le lecteur au courant des sentiments de don Cornelio, nous reprendrons notre récit.

L'Espagnol était parvenu à mettre la camérista de

doña Angela dans ses intérêts. Ainsi, Violanta trahissait sa maîtresse au profit de don Cornelio, dont elle se croyait aimée et qui lui avait laissé supposer qu'il l'épouserait un jour.

Par la camérista restée aux écoutes, l'Espagnol avait appris tout ce qui s'était dit dans le jacal entre le père Séraphin, le comte et la jeune fille; l'ordre qu'il avait reçu ensuite d'aller à la Magdalena acheter des frocs avait dissipé ses derniers doutes, et il s'était résolu à agir sans perdre de temps.

C'était d'après ses conseils que, le soir même, les Mexicains devaient tenter de surprendre le camp : il savait donc où les trouver. Profitant, en conséquence, d'un moment où chacun était trop occupé de ses propres affaires pour songer à ce que faisaient les autres, il s'était glissé silencieusement en dehors, marchant comme un homme qui se promène, avait gagné un fourré derrière lequel un cheval était disposé, s'était mis en selle et s'était lancé à toute bride dans la campagne, après avoir jeté un regard investigateur autour de lui, afin de s'assurer qu'il n'était pas surveillé.

Il galopa ainsi pendant plusieurs heures sans paraître suivre de route déterminée, coupant droit devant lui, sans tenir compte des obstacles et sans ralentir la rapidité de son allure.

Cependant peu à peu ses pensées, d'abord sombres et tristes, prirent une direction différente; il attacha la bride au pommeau de la selle, et pour la première fois depuis bien longtemps ses doigts se mirent à errer machinalement sur les cordes sonores de son jarabé, que toujours il portait en bandoulière et qu'il avait ramené devant lui; puis,

subissant malgré lui l'influence du milieu dans lequel il se trouvait, il commença d'abord à fredonner doucement, puis, sans s'en apercevoir lui-même, à chanter à pleine voix ce couplet du romance qui avait un certain rapport avec sa position actuelle :

Amada enemiga mía,
De España segunda Elena ;
O ; si yo naciera ciego !
O ; tú sin beldad nacieras !
Maldito sea el punto y hora
Que al mundo me dió mi estrella ;
Pechos que me dieron leche
Mejor sepulcro me dieran.
Pagara . . . (1).

— Au diable le hibou qui chante à cette heure ! s'écria une voix rude en interrompant net le virtuose ; a-t-on jamais vu faire un semblable charivari ?

Don Cornelio regarda autour de lui. La nuit était profonde ; un grand homme sec à la mine narquoise et aux moustaches relevées en croc, l'examinait l'œil railleur en frappant sur une formidable rapière :

— Eh ! eh ! fit l'Espagnol sans se décontenancer, c'est vous, capitaine ? Que faites-vous donc là ?

— Je vous attends, Christo !

— Eh bien, me voilà.

— Ce n'est pas malheureux ; quand partons-nous ?

— Tout est changé.

— Hein ?

— Conduisez-moi d'abord à votre campement, puis je vous expliquerai tout cela.

(1) Ennemie que j'adore, d'Espagne seconde Hélène, oh ! si j'étais né avouglé, ou que tu fusses née sans beauté, maudit soit le jour et l'heure où mon étoile m'a fait naître : Sois qui m'ont nourri, mieux valait me donner la mort. Je paierais...

— Venez.

Don Cornelio le suivit.

Ce capitaine, que le lecteur a déjà reconnu sans doute, était le vieux soldat de l'indépendance que nous avons eu l'avantage de lui présenter sous le nom de don Isidro Vargas, âme damnée du général Guerrero, auquel il était dévoué comme la lame à la poignée.

L'Espagnol, tirant son cheval par la bride, entra dans une vaste clairière éclairée par une douzaine de feux, autour desquels étaient accroupis ou couchés une centaine d'hommes aux visages sinistres, aux accoutrements hétéroclites, mais tous armés jusqu'aux dents. Ces bandits, dont l'aspect farouche aurait fait le bonheur d'un peintre, éclairés par le reflet fantastique des flammes des brasiers, jouaient, buvaient et se disputaient à qui mieux mieux, et ne semblèrent pas s'apercevoir de l'arrivée de don Cornelio.

Celui-ci fit un geste de dégoût en les voyant, entraîna son cheval près des leurs, et rejoignit le capitaine, qui déjà s'était installé devant un feu préparé sans doute spécialement pour lui, car aucun des dignes personnages qu'il avait l'honneur de commander n'y était assis.

— Maintenant, je vous écoute, dit le capitaine, dès qu'il vit son compagnon étendu confortablement à ses côtés.

— Ce que j'ai à vous dire ne sera pas long.

— Voyons toujours.

— En deux mots, voici l'affaire : notre expédition de ce soir est inutile ; l'oiseau est déniché.

Le capitaine, selon son habitude dans ses mo-

ments de surexcitation nerveuse, poussa un effroyable juron.

— Patience, reprit l'Espagnol, voilà ce qui est arrivé. Et il lui narra la façon dont le père Séraphin avait quitté le camp, accompagné de la jeune fille.

A ce récit, les traits du digne capitaine s'éclaircirent.

— Allons, dit-il, tout est pour le mieux. Comment allez-vous faire ?

— Donnez-moi El Buitre et dix hommes résolus ; le prêtre doit absolument passer par la Quebrada del Coyote ; je me charge, arrivé là, d'en avoir bon marché.

— Et moi, que ferai-je pendant ce temps-là ?

— Vous ! ce que vous voudrez.

— Mil rayos ! puisque je suis ici, j'y reste ; seulement, demain au point du jour je quitterai ce campement, et après avoir laissé quelques batteurs d'estrade pour éclairer la campagne, je rejoindrai le général à Urès.

— Est-il donc à Urès en ce moment ?

— Oui, provisoirement.

— Très-bien ; alors vous m'y verrez avec mes prisonniers.

— C'est convenu.

— Maintenant, hâtons-nous, il faut que je parte de suite.

Le capitaine se leva, et pendant que don Cornelio resserrait les sangles de son cheval, il donna l'ordre à dix de ses hommes, au nombre desquels se trouvait naturellement El Buitre, de se préparer pour une expédition.

Dix minutes plus tard, cette petite troupe quit-

tait la clairière sous les ordres de l'Espagnol et prenait la piste du missionnaire.

Le lecteur sait déjà comment les choses se sont passées dans le défilé, éloigné de deux lieues au plus de l'endroit où se tenaient les bandits en embuscade. Nous laisserons donc aller don Cornelio pour ne nous occuper que du capitaine Vargas.

— Ma foi, dit à part lui le capitaine, dès que l'Espagnol l'eut quitté, je préfère que les choses se passent ainsi ; il n'y a que des coups à gagner avec ces démons de Français ; au diable ! Maintenant nous voilà tranquilles pour toute la nuit ; dormons.

Le capitaine n'était pas aussi en sûreté qu'il le croyait, et pour lui la nuit ne devait pas être fort tranquille.

En quittant le camp, Valentin avait expliqué à ses compagnons l'expédition qu'ils allaient faire, et leur avait recommandé d'agir à l'indienne, c'est-à-dire par ruse. En entrant dans la forêt sous le couvert de laquelle s'abritait le capitaine Vargas, les Français avaient entendu un bruit de chevaux, et ils avaient vu filer dans les ténèbres, comme une légion de noirs fantômes, les bandits aux ordres de l'Espagnol. Ne voulant pas retarder l'exécution de ses projets et abandonner peut-être la proie pour l'ombre, le chasseur s'était contenté de faire suivre cette troupe par un homme intelligent, afin de savoir ce qu'elle deviendrait, et les Français mettant pied à terre s'étaient glissés dans la forêt, rampant comme des reptiles.

Rien n'était plus facile que de surprendre les Mexicains.

Ceux-ci se croyaient si bien en sûreté qu'ils n'a-

vaient même pas pris la précaution de placer des sentinelles autour de leur campement, afin de les avertir en cas de danger.

Couchés pêle-mêle autour des feux, la plupart dormaient ou étaient déjà plongés dans cette demi-léthargie qui précède le sommeil.

Quant au capitaine, enveloppé avec soin dans son manteau, les pieds au feu et la tête sur sa selle, il dormait à poings fermés.

Les aventuriers arrivèrent jusqu'au centre de la clairière, sans que le plus léger bruit trahît leur approche.

Alors, d'après l'ordre qu'ils avaient reçu, ils s'emparèrent des fusils et des sabres placés auprès de chacun des dormeurs, en formèrent un monceau, puis ils coupèrent les longes des chevaux qu'ils chassèrent à grands coups de chicote.

Au bruit effroyable occasionné par la course effrénée des chevaux qui détalaient dans toutes les directions en ruant et en hennissant, les Mexicains s'éveillèrent.

Ils restèrent un instant comme pétrifiés à la vue des aventuriers qui les entouraient de toutes parts et les couchaient en joue.

Par un mouvement instinctif ils cherchèrent leurs armes ; elles leur avaient été enlevées.

— *Con mil rayos y mil demonios!* s'écria le capitaine en frappant du pied avec fureur, nous sommes pris comme des rats dans une souricière.

— Tiens ! fit Valentin avec un rire ironique, vous n'êtes donc plus majordomo, señor don Isidro Vargas ?

— Et vous, répondit-il avec un ricanement de

colère, il parait que vous n'êtes plus marchand de novillos, señor don Valentin ?

— Que voulez-vous, fit-il d'un air narquois, le commerce va si mal !

— Hum ! pas trop mal pour vous, il parait.

— Dame ! vous savez, on fait ce qu'on peut ; et se tournant vers de Laville : Mon cher capitaine, lui dit-il, tous ces caballeros ont des reatas ; soyez donc assez bon pour vous en servir, afin de les attacher solidement.

— Eh ! señor don Valentin, dit l'ex-mayordomo, vous n'êtes pas tendre pour nous.

— Moi ! quelle erreur, don Isidro ! Seulement, vous le savez, la guerre a certaines exigences ; je prends mes précautions, voilà tout.

— Que prétendez-vous faire de nous ?

— Vous le verrez, je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise ; et, à propos de cela, comment trouvez-vous celle que je viens de vous faire ? elle vaut celle que vous nous prépariez, n'est-ce pas ?

Le capitaine Vargas ne trouva rien à répondre ; il se contenta de se mordre les poings avec rage après s'être assuré, par un coup d'œil circulaire, que la fuite était aussi impossible que la résistance.

En ce moment, l'homme que Valentin avait expédié pour surveiller l'expédition revint et lui dit quelques mots à l'oreille.

Le chasseur pâlit ; il jeta au capitaine mexicain un regard qui le fit frissonner, et s'adressant à sa troupe :

— Dix hommes à cheval, vivement, dit-il d'une

voix brève. Capitaine de Laville, vous me répondez sur votre tête des bandits que je laisse entre vos mains. Retournez au camp doucement, je vous rejoindrai probablement en route; le premier qui cherchera à s'échapper, brûlez-lui la cervelle sans pitié. Vous m'avez entendu.

— Soyez tranquille, ce sera fait. Mais que se passe-t-il donc?

— Les bandits que nous avons vus s'éloigner d'ici à notre arrivée veulent attaquer le père Séraphin.

— Mort diable! il faut se hâter.

— C'est ce que je fais. Adieu! Malheur à vous, misérables; si un cheveu tombe de la tête du missionnaire vous serez tous fusillés, ajouta-t-il en se tournant vers les prisonniers terrifiés.

Et sur cette effrayante promesse, il s'éloigna, suivi des quelques aventuriers qui devaient l'accompagner.

A l'entrée du défilé, le chasseur avait rencontré les fuyards sur lesquels il s'était précipité. Malheureusement, ceux-ci l'avaient aperçu les premiers; ils parvinrent à s'échapper en abandonnant leurs chevaux et en grim pant comme des chats après les parois presque à pic de la montagne.

Valentin, sans perdre son temps à une poursuite inutile, se hâta de rejoindre le missionnaire.

— Ah! s'écria celui-ci en le voyant, mon ami, mon cher Valentin, sans Curumilla, nous étions perdus!

— Et doña Angela?

— Grâce à Dieu, elle est sauvée.

— Oui, dit-elle, grâce à Dieu et à ces caballeros

qui sont arrivés juste à point pour nous protéger.
Un des étrangers s'approcha.

— Pardon, monsieur, dit-il en excellent français, vous êtes ce chasseur français dont on parle tant, Valentin Guillois, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Valentin étonné.

— Moi, monsieur, je me nomme Belhumeur.

— Je vous connais, monsieur, mon frère de lait m'a souvent parlé de vous comme du meilleur de ses amis.

— Je suis heureux qu'il ait gardé de moi ce bon souvenir. Permettez-moi de vous présenter don Rafaël Garillas de Saavedra.

Les deux hommes se saluèrent et se pressèrent la main.

— Nous avons fait connaissance en gens de cœur, observa Valentin.

— N'est-ce pas la meilleure façon de se présenter l'un à l'autre ?

— Nous ne pouvons demeurer plus longtemps ici, observa le père Séraphin.

— Je vais moi-même retourner avec vous, señor padre, dit don Rafaël ; j'avais l'intention de me rendre au camp du seigneur comte, mais j'ai trouvé un meilleur moyen de le voir et d'en faire mon ami.

— Et quel est ce moyen ?

— C'est d'offrir un abri à doña Angela dans l'hacienda del Milagro, qui m'appartient.

— Oui, fit le missionnaire, pardonnez-moi, don Rafaël, de ne pas y avoir songé ; cet abri est en effet celui qui convient le mieux à cette dame.

— J'accepte avec reconnaissance, murmura la jeune fille.

Et se penchant à l'oreille du chasseur :

— Don Valentin, lui dit-elle, souriant et rougissant à la fois, voulez-vous vous charger de dire un seul mot de ma part à don Luis?

— Un seul! fit-il, lequel?

— Toujours.

— Allons, je ne m'en dédis pas, fit-il avec une brusque bonhomie, vous êtes un ange; je finirai par vous aimer à la folie.

— Partons! partons! s'écria-t-elle.

— Ne retournez-vous pas avec nous, Belhumeur? dit Valentin.

— Certes, d'autant plus que j'ai à causer avec don Luis.

— C'est cela, répondit don Rafaël; moi, j'escorterai le père avec l'Elan-Noir et la Tête-d'Aigle. Señor don Valentin, Belhumeur vous servira de guide pour vous rendre à l'hacienda del Milagro.

— Pardieu! s'écria en riant Valentin, je n'en aurai pas le démenti, et peut-être m'y verrez-vous plus tôt que vous ne le pensez.

— Venez quand vous voudrez, toujours vous y serez bien reçu.

Après avoir échangé d'affectueux adieux les deux troupes se tournèrent le dos, et chacune d'elles quitta le défilé par un côté différent.

XIX

Marche en avant.

Le soleil était levé déjà depuis près d'une heure lorsque Valentin et la petite troupe qu'il commandait rejoignirent le capitaine de Laville et ses prisonniers, à deux lieues à peine de la Magdalena.

Les Mexicains marchaient la tête basse, les bras attachés derrière le dos, entre deux files de cavaliers français, le rifle sur la cuisse et le doigt sur la détente.

Le capitaine de Laville s'avancait, à quelques pas du convoi, causant avec le vieil officier mexicain, dont, à cause d'une velléité de fuite qu'il avait eue, on avait attaché les jambes sous le ventre du cheval.

En arrière venaient les chevaux des prisonniers, facilement rattrapés par les aventuriers, et chargés des fusils, des lances et des sabres de leurs maîtres.

Lorsque les deux troupes se furent confondues, la marche devint plus rapide.

Valentin aurait, s'il l'avait voulu, pu regagner le camp avant le lever du soleil; mais il importait au succès de l'entreprise à la tête de laquelle le comte s'était mis, que la population de la Magdalena, décuplée en ce moment par tous les étrangers qui, à cause de la fête, y avaient afflué de toutes les parties de la Sonora, comprit que les Français n'avaient pas tenté une expédition aussi folle qu'on le supposait, ou du moins qu'on voulait le faire

croire, et qu'elle assistât à l'arrivée des prisonniers.

Le comte, prévenu par Curumilla, que le chasseur avait dépêché en avant, résolut de donner une grande importance à cette affaire et de déployer une certaine ostentation; en conséquence, toute l'armée fut mise sous les armes, et le drapeau, arboré devant la tente du comte au bruit des clairons et des tambours, fut salué par les acclamations des aventuriers.

Ainsi que le comte l'avait prévu, les habitants de la Magdalena accoururent au camp pour assister au spectacle qu'on leur préparait, et bientôt la route fut couverte de curieux à pied et à cheval, se pressant et se bousculant à qui arriverait le plus vite.

Lorsque la tête du détachement atteignit les barrières du camp, elle s'arrêta sur un signe de Valentin. Un clairon sonna une fanfare.

A cet appel, un officier sortit.

— Qui vive? cria-t-il.

— France! répondit le capitaine de Laville, qui, de son côté, avait fait quelques pas en avant.

— Quel corps? reprit l'officier.

— Armée libératrice de Sonora!

Une immense acclamation, poussée par le peuple, couvrit ces paroles.

— Entrez! dit l'officier.

Les barrières s'ouvrirent; alors les tambours se mirent à battre, les clairons à sonner, et le défilé commença.

Il y avait réellement quelque chose de grand dans cette scène, si simple en elle-même, mais qui faisait battre le cœur plus vite quand on examinait l'air

resolu de cette poignée d'hommes, abandonnée à elle-même, sans secours, à six mille lieues de son pays, qui portait si haut et si fier le nom de la France, et qui, au début de la campagne, sans avoir tiré un coup de fusil, revenait avec une centaine de prisonniers pris au moment où ils se préparaient à surprendre le camp.

Les Sonoriens, émus malgré eux, regardaient les Français avec une crainte respectueuse mêlée d'admiration, et, loin de plaindre le sort de leurs compatriotes, ils les accablaient de huées et de quolibets, tant est grande l'influence du courage et de l'énergie sur les races primitives.

Lorsque les prisonniers furent rassemblés au milieu de la place du camp, le comte de Prébois-Crancé s'approcha d'eux, entouré de son état-major et de quelques-uns des principaux habitants de la Magdalena qui l'avaient suivi instinctivement, emportés par leur enthousiasme.

C'était bien réellement un jour de fête. Des flots de lumière inondaient le paysage ; une brise légère rafraîchissait l'atmosphère ; les clairons éclataient en joyeuses fanfares ; les tambours battaient aux champs, et le peuple assemblé poussait des cris de joie en faisant flotter chapeaux et mouchoirs.

Le comte souriait, il était heureux en ce moment ; l'avenir lui apparaissait moins triste et moins sombre.

Il examina un instant les prisonniers d'un œil pensif.

— Je suis venu en Sonora, dit-il enfin d'une voix vibrante, pour donner la liberté au peuple de cette contrée ; on m'a présenté à vous comme un homme

cruel et sans foi ; partez, vous êtes libres ! allez dire à vos compatriotes comment le chef des pirates se venge des calomnies que l'on répand sur son compte ; je ne vous demande même pas la promesse de ne plus porter les armes contre moi ; j'ai à mes côtés quelque chose de plus fort que tous les soldats qu'on m'opposera, la main de Dieu, qui me guide, car il veut que ce pays soit enfin libre et régénéré. Déliez ces hommes, et rendez-leur leurs chevaux.

L'ordre fut immédiatement exécuté.

Le peuple accueillit avec des cris et des trépignements de joie cette généreuse résolution.

Les prisonniers se hâtèrent de quitter le camp, non sans avoir témoigné par des protestations emphatiques leur reconnaissance de la générosité du comte.

Don Luis se tourna alors vers don Isidro :

— Quant à vous, capitaine, lui dit-il gravement, vous êtes un des derniers débris de ces lions de la guerre de l'indépendance qui ont renversé le pouvoir espagnol ; nous sommes frères, car tous les deux nous servons la même cause ; reprenez votre épée, un brave comme vous doit toujours la porter à son côté.

Le capitaine lui lança un sombre regard.

— Pourquoi ne puis-je plus vous haïr maintenant ? répondit-il ; j'aurais préféré une insulte à votre générosité ; maintenant je ne suis plus libre.

— Vous l'êtes, capitaine : je ne vous demande ni amitié ni reconnaissance ; j'ai agi comme j'ai cru devoir le faire. Suivons chacun notre route, seulement tâchons de ne plus nous rencontrer.

— Votre main, caballero, et maintenant un mot.

— Parlez.

— Prenez garde aux gens en qui vous mettez votre confiance.

— Expliquez-vous.

— Je ne puis en dire davantage sans être un traître moi-même.

— Oh ! toujours, toujours la même trahison, murmura le comte devenu pensif.

— Maintenant, adieu, caballero ; s'il m'est défendu de faire des souhaits pour la réussite de vos projets, du moins je n'en ferai pas contre, et si vous ne me rencontrez pas dans les rangs de vos amis, vous ne me verrez pas non plus dans ceux de vos ennemis.

Le vieux capitaine se mit en selle d'un bond, fit exécuter quelques gracieuses courbettes à son cheval, et, après avoir salué les assistants, il partit au galop.

Le reste de la journée ne fut qu'une fête continue. Le comte avait réussi : sa conduite généreuse envers les prisonniers avait porté coup ; les aventuriers français avaient grandi de cent coudées dans l'esprit des Sonoriens ; le comte avait acquis subitement une grande influence dans le pays, et déjà certains esprits pronostiquaient une heureuse issue à l'expédition.

Lorsque le soir fut arrivé, don Luis convoqua tous les chefs de l'armée à un conseil de guerre secret.

Par un hasard providentiel, le comte, qui, sans doute, d'après la confiance qu'il avait en lui, aurait permis à don Cornelio d'assister au conseil, l'avait chargé d'aller à la Magdalena, traiter de l'achat de plusieurs chevaux dont il avait besoin. Cette mission,

en empêchant l'Espagnol d'assister à la réunion, en assura le secret.

Don Cornelio était parvenu à échapper miraculeusement à la poursuite du chasseur, le matin il était rentré inaperçu au camp, environ deux heures avant les prisonniers : il avait tué son cheval ; mais lui, grâce à sa diligence, il était sauf, pour cette fois du moins, car nul ne songeait à le soupçonner, et au cas où cela aurait eu lieu, rien ne lui aurait été plus facile que d'établir un alibi.

A huit heures du soir, la retraite fut battue, les barrières du camp fermées, et les officiers se rendirent au quartier général, c'est-à-dire au jacal habité par le comte.

Un cordon de sentinelles, disposées tout autour du jacal, à dix pas environ, afin d'être elles-mêmes hors de la portée de la voix, eurent ordre de faire feu sur le premier individu venu qui sans ordre prétendrait s'introduire dans le lieu de la réunion.

Le comte était assis devant une table sur laquelle une carte routière de la Sonora était dépliée.

La réunion se composait d'une quinzaine de personnes, au nombre desquelles se trouvaient Valentin, Curumilla, le capitaine de Laville et Belhumeur, trop intimement lié avec le comte pour être exclu d'une conférence aussi importante.

Lorsque tout le monde fut arrivé, on ferma la porte, et le comte se leva.

— Compagnons, dit-il d'une voix ferme, bien que contenue, afin de ne pas être entendu du dehors, notre expédition va réellement commencer : ce que nous avons fait jusqu'à présent n'est rien. J'ai à plusieurs reprises sondé moi-même ou par mes es-

pions les intentions des riches hacienaderos ou campesinos de cet Etat ; ils semblent fort bien disposés pour nous ; mais ne nous leurrions pas et ne nous laissons pas tromper par de fallacieuses promesses : ces gens ne feront rien, tant que nous n'appuierons pas notre expédition sur une base d'opérations solide ; en un mot, il nous faut nous emparer d'une ville. Si nous réussissons, notre cause est gagnée, car le pays tout entier se lèvera pour nous. Je vous ai conduits ici, parce que la Magdalena forme le sommet d'un angle où viennent aboutir trois routes, dont chacune conduit à une des capitales de la Sonora ; c'est d'une de ces trois villes que nous devons nous emparer, mais de laquelle ? Voilà la question. Toutes trois sont bourrées de troupes, de plus, le général Guerrero tient les chemins qui y conduisent, et il a, ajouta-t-il en souriant, juré qu'il ne ferait de nous qu'une bouchée, si nous osions faire un pas en avant. Mais cela ne vous inquiète que médiocrement, je le suppose ; revenons donc à la question importante. Capitaine de Laville, veuillez, je vous prie, donner votre avis.

Le capitaine s'inclina.

— Monsieur le comte, dit-il, je penche pour Sonora ; c'est une nouvelle ville, à la vérité, mais elle porte le nom du pays que nous prétendons délivrer, et cette considération est importante.

Plusieurs officiers parlèrent tour à tour, et la plupart se rangèrent à l'avis du capitaine de Laville.

Le comte se tourna vers Valentin.

— Et toi, frère, lui dit-il, quel est ton avis ?

— Hum ! fit le chasseur, je ne suis pas un grand clerc, moi, tu le sais, frère, répondit-il, cependant

j'ai de la guerre une certaine habitude qui peut-être m'inspirera bien : il te faut une ville riche et manufacturière, afin de tenir les habitants opulents du pays à l'abri d'un coup de main, si l'on venait t'y attaquer, et de laquelle tu puisses opérer sans danger ta retraite, si des forces trop nombreuses veulent t'accabler ? N'est-ce pas cela ?

— En effet, il faut qu'autant que possible la ville dont nous nous emparerons réunisse ces trois conditions.

— Il n'y en a qu'une qui les réunisse.

— C'est Hermosillo, dit Belhumeur.

— C'est vrai, reprit Valentin ; cette ville est fermée de murailles, elle est l'entrepôt de tout le commerce de la Sonora, par conséquent fort riche, et, chose de la dernière importance pour nous, elle n'est éloignée que de quinze lieues de Guaymas, le port où débarqueront les renforts que, si besoin est, nous ferons venir de Californie, et dans lequel nous pourrons nous réfugier si nous sommes serrés de trop près et contraints de battre en retraite.

La vérité des paroles de Valentin fut immédiatement saisie par les assistants.

— Je penche moi aussi pour Hermosillo, dit le comte, mais je ne dois pas vous dissimuler que le général Guerrero, qui après tout est un soldat expérimenté, a si bien compris les avantages qui résulteraient pour nous de la possession de cette ville, qu'il y a concentré des forces imposantes.

— Tant mieux, comte ! s'écria de Laville ; de cette façon les Mexicains apprendront du premier coup à nous connaître !

Tous applaudirent à ces paroles, et il fut définit-

tivement arrêté que *l'armée* marcherait sur Hermosillo.

— Autre objection, dit le comte ; les Mexicains sont maîtres des trois routes, il faut les dépister.

— Ceci me regarde, dit en riant Valentin.

— Bon ! nous ferons des démonstrations des trois côtés à la fois, afin de tenir l'ennemi en haleine, et nous avancerons à marche forcée sur Hermosillo ; seulement, je crains que nous perdions bien du monde.

Curumilla se leva.

Jusqu'à ce moment, l'Araucan était demeuré silencieux sur un équipal, fumant son calumet indien, sans paraître entendre ce qui se disait autour de lui.

— Laissez parler le chef, dit Valentin ; ses paroles valent leur poids d'or.

Chacun fit silence.

— Curumilla, dit le chef, connaît un chemin de traverse qui abrège la route et que le général mexicain ignore ; Curumilla guidera ses amis.

Puis le chef reprit son calumet et se rassit comme si de rien n'était.

Dès lors, la discussion fut terminée. Curumilla, suivant son habitude, avait tranché la question d'un coup en supprimant l'obstacle le plus fort et le plus redoutable.

— Compagnons, dit le comte, les chariots et les canons sont attelés ; réveillez vos hommes, et levons silencieusement le camp. Que demain les habitants de la Magdalena, en se levant, ne sachent pas ce que nous sommes devenus.

Puis, prenant à part le capitaine de Laville et Valentin.

— Pendant que je m'engagerai dans le chemin de traverse à la suite du chef, vous, capitaine, vous vous avancerez sur la route d'Urès ; toi, frère, tu marcheras sur Sonora. Approchez-vous assez pour être reconnus, mais n'engagez pas d'escarmouche ; repliez-vous et rejoignez-moi vivement ; ce n'est que par la rapidité de vos mouvements que nous pouvons vaincre nos adversaires.

— Mais au cas où nous ne pourrions pas te rejoindre pendant la route, objecta Valentin, quel rendez-vous nous assignes-tu ?

— L'hacienda del Milagro, à quatre lieues d'Hermosillo, dit Belhumeur ; c'est là que sera le quartier général.

— Oui, dit le comte, en serrant furtivement la main du Canadien.

La réunion se sépara, et chacun alla exécuter les ordres qu'il avait reçus.

Le camp fut levé dans le plus grand silence. Les précautions les plus minutieuses furent prises pour que rien ne transpirât au dehors des mouvements qui s'accomplissaient.

Les feux de bivouac furent laissés allumés. En un mot, rien ne fut touché qui aurait pu faire soupçonner un départ précipité.

A onze heures du soir environ, les deux troupes de Valentin et du capitaine de Laville s'éloignèrent dans deux directions différentes ; le comte ne tarda pas à les suivre avec le gros de la compagnie et les bagages ; à minuit, don Luis abandonna le camp à son tour.

Curumilla n'avait pas trompé le comte. Après deux heures de marche environ, il fit faire un brus-

que crochet à la troupe, et s'engagea dans un sentier étroit où les voitures avaient juste l'espace nécessaire pour passer, et toute la compagnie disparut dans les méandres infinis d'une véritable sente de bêtes fauves, dans laquelle il était impossible de supposer qu'une troupe armée, accompagnée de nombreux et lourds wagons et de pièces de canon, oserait jamais s'aventurer.

Pendant, lorsque les premiers obstacles eurent été franchis, ce chemin, qui paraissait si difficile, n'offrit plus de dangers sérieux, et les Français avancèrent rapidement.

Deux jours plus tard ils furent rejoints par les détachements chargés par le comte d'opérer sur les flancs de la colonne, le capitaine de Laville et Valentin avaient complètement réussi à tromper le général, dont les avant-postes continuaient toujours à garder les routes sans se douter qu'ils étaient tournés.

Cette marche dura neuf jours à travers des difficultés sans nombre, dans un terrain de sables mouvants qui fuyait sous les pieds, par une chaleur torride, manquant d'eau et les deux derniers jours n'ayant plus de vivres ni de fourrages ; mais rien ne put abattre le courage des Français, ni altérer leur inépuisable gaité ; ils avancèrent quand même, les yeux fixés sur leur chef qui marchait à pied devant eux, en les consolant et les encourageant.

Le neuvième jour, vers le soir, ils virent dans le lointain, au milieu d'un épais fouillis d'arbres, se dessiner les contours d'une hacienda considérable.

Cette maison était la première qu'ils apercevaient depuis leur départ de la Magdalena.

— Quelle est cette hacienda ? demanda Louis à Belhumeur qui marchait à ses côtés.

— L'hacienda del Milagro, répondit le Canadien.

Les Français poussèrent un cri de joie : ils étaient arrivés.

Ils avaient fait cinquante-neuf lieues en neuf jours, à travers des chemins impraticables !

Curumilla avait tenu sa promesse ; grâce à lui la colonne n'avait pas été inquiétée.

XX

Avant l'Attaque.

A portée de canon de l'hacienda, le cri de halte fut poussé par le comte.

— De Laville, dit-il au capitaine, qui marchait près de lui, portez-vous en avant et occupez militairement l'hacienda del Milagro ; nous y établirons le quartier général.

— A quoi bon, demanda Belhumeur, prendre ces précautions ? n'avez-vous donc pas ajouté foi à mes paroles ? Don Rafaël et sa famille seront heureux de vous recevoir et vous accueilleront les bras ouverts.

Le comte sourit et se pencha à l'oreille du Canadien.

— Mon ami Belhumeur, lui dit-il à voix basse, vous êtes un enfant qui ne voulez rien comprendre ; ces précautions qui vous affligent, ce n'est pas pour moi, c'est dans l'intérêt de nos amis que je les prends. Supposez, ce qui peut malheureusement être, que nous soyons battus par les Mexicains ; alors qu'arrivera-t-il ? Que don Rafaël sera inévitablement vic-

time de la sympathie qu'il nous aura témoignée ; en agissant ainsi que je le fais, il s'incline devant la force, et les autorités mexicaines ne pourront, malgré tout leur désir, le rendre responsable de notre séjour chez lui.

— C'est juste, répondit le Canadien, frappé de la logique de ce raisonnement.

— Seulement, continua don Luis, afin d'éviter tout malentendu, vous accompagnerez le capitaine, et pendant qu'il parlera haut, vous expliquerez tout bas à nos amis ce dont il s'agit.

Cinq minutes plus tard, le détachement s'éloignait au galop, suivi de loin par le reste de la colonne.

Tout se passa ainsi que le comte l'avait arrangé. Prévenu par Belhumeur, don Raphaël protesta énergiquement contre l'occupation forcée de l'hacienda, et feignit de ne se rendre qu'à la force. La propriété fut définitivement occupée, et don Raphaël monta à cheval avec quelques-uns de ses domestiques, afin d'aller au-devant de la colonne.

Sur l'ordre du comte, elle ne s'arrêta pas à l'hacienda, mais poussa en avant et ne campa définitivement qu'à deux lieues de Hermosillo.

Le comte et don Rafaël s'accostèrent, non pas comme des étrangers inconnus l'un à l'autre, mais comme de vieux amis charmés de se revoir, et entrèrent à l'hacienda en causant entre eux à voix basse.

Avant de mettre pied à terre, le comte expédia des courriers et des batteurs d'estrade dans toutes les directions, afin d'avoir des nouvelles certaines de l'ennemi, et ne gardant auprès de sa personne qu'un piquet de huit cavaliers, il renvoya les autres au camp et entra dans l'hacienda.

Don Ramon, le père de don Rafaël, et doña Luz, cette charmante femme dont nous avons raconté l'histoire touchante dans un précédent ouvrage (1), attendaient, entourés de leurs serviteurs, l'arrivée des Français à la porte même de l'hacienda.

— Soyez le bienvenu, vous qui combattez pour l'indépendance de la Sonora, dit le général don Ramon en tendant la main au comte.

Celui-ci sauta à bas de son cheval.

— Dieu veuille que je sois aussi heureux que vous l'avez été, général ! répondit-il en s'inclinant.

Se tournant alors vers doña Luz :

— Excusez-moi, madame, lui dit-il, de venir troubler votre paisible retraite ; votre mari est seul coupable de l'indiscrétion que je commets en ce moment.

— Señor conde, répondit-elle en souriant, ne vous excusez pas ainsi ; cette maison et tout ce qu'elle renferme vous appartient. Nous vous voyons arriver avec joie, nous vous verrons partir avec tristesse.

Le comte offrit son bras à doña Luz et ils entrèrent dans l'hacienda ; mais le comte était inquiet, son regard errait sans cesse autour de lui.

— Patience ! lui dit don Rafaël avec un regard significatif ; vous allez la voir ; il eût été imprudent qu'elle parût plutôt en votre présence, nous l'en avons empêchée.

— Merci, dit le comte ; et le nuage qui obscurcissait sa noble physionomie disparut aussitôt.

L'entrevue des deux amants fut ce qu'elle devait

(1) Voir les *Trappeurs de l'Arkansas*, 1 vol. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

être, c'est-à-dire calme, affectueuse, et profondément sentie. Le comte remercia chaleureusement le père Séraphin de la protection qu'il avait accordée à la jeune fille.

— Bientôt, dit doña Luz, tous vos tourments seront finis, alors vous pourrez sans contrainte vous livrer aux élans passionnés de votre cœur.

— Oui, répondit le comte d'un air pensif, demain décidera probablement de mon sort et de celui de celle que j'aime.

— Que voulez-vous dire? s'écria don Rafaël.

Le comte jeta un regard anxieux autour de lui; il vit qu'il pouvait parler, et que ceux qui se pressaient à ses côtés étaient des amis sincères.

— Demain, dit-il, j'attaquerai Hermosillo, et je l'emporterai, ou je tomberai mort sur la brèche.

Les assistants firent un geste de stupeur.

Don Rafaël commanda d'un signe à l'Élan-Noir de se placer en dehors de la porte afin d'éloigner les importuns, et revenant auprès du comte :

— Avez-vous réellement cette pensée? lui demanda-t-il.

— Sans cela, serais-je ici? répondit-il avec simplicité.

— Mais, reprit don Rafaël avec insistance, Hermosillo est une ville fermée de murailles solides.

— Je les défoncerai.

— Elle a une garnison de douze cents hommes.

— Ah! fit-il avec indifférence.

— Depuis deux mois ses milices s'exercent tous les jours.

— Des milices, répondit-il d'un air dédaigneux, sont-elles nombreuses au moins?

— Trois mille hommes environ.

— C'est mieux.

— Le général Guerrero, qui s'est enfin aperçu qu'il s'était laissé tourner, s'est jeté dans la place avec six mille Indiens, et il attend d'autres renforts.

— Voilà pourquoi, mon ami, il faut que j'attaque tout de suite. J'ai déjà, d'après votre calcul, en face de moi, environ onze mille hommes retranchés derrière de bonnes murailles; plus j'attendrai, plus leur nombre croîtra, et si je n'y prends garde, ajouta-t-il en riant, cette armée finira par devenir tellement considérable qu'il me sera impossible de la détruire.

— Vous ignorez peut-être, mon ami, qu'Hermosillo est entouré de jardins maraichers qui en rendent les approches presque impraticables?

— Mais, mon ami, répondit négligemment le comte, j'entrerai par les portes, croyez-le bien.

Les assistants considéraient le comte avec un étonnement tenant de l'épouvante. Ils s'interrogeaient du regard et semblaient se demander s'ils n'avaient pas affaire à un fou.

— Pardon, mon ami, reprit don Rafaël, vous avez, dites-vous, l'intention d'attaquer demain, n'est-ce pas?

— Certes.

— Mais si vos troupes ne sont pas arrivées?

— Comment! si mes troupes ne sont pas arrivées; ne les avez-vous donc pas vues, il y a une heure, défilant devant l'hacienda?

— Oui, j'ai vu passer un détachement peu nombreux, votre avant-garde sans doute.

— Mon avant-garde! s'écria le comte en riant;

non, cher ami; ce détachement peu nombreux forme mon *armée* tout entière.

Don Rafaël, don Ramon et les autres personnes qui se trouvaient là étaient des hommes qui se connaissaient en courage; en maintes circonstances, ils avaient soutenu des luttes titanesques contre des ennemis dix fois plus forts en nombre; ils avaient enfin fait preuve du courage le plus extravagant et de la plus folle témérité. Mais l'excentrique résolution du comte, d'aller froidement avec une poignée d'aventuriers prendre une ville, défendue par dix mille hommes, leur sembla tellement extraordinaire et tellement incroyable, qu'un instant ils demeurèrent muets et les yeux hagards, ne sachant s'ils dormaient ou s'ils étaient en proie à un affreux cauchemar.

— Mais enfin, cher ami, s'écria don Rafaël à bout d'arguments, combien d'hommes pouvez-vous mettre en ligne?

— Dame, pas beaucoup, fit le comte avec un sourire. J'ai des malades; cependant je puis disposer de deux cent cinquante hommes environ, j'espère que cela suffira.

— Oui, s'écria doña Angela avec enthousiasme, cela suffira, car la cause que défendent ces hommes est sainte, et Dieu les protégera!

— Don Rafaël, dit le comte avec bonhomie, avez-vous entendu parler de ce qu'on nomme la *furia francese*?

— Oui, mais je vous avoue que je ne me rends pas bien compte de ce que ce peut être.

— Eh bien, ajouta-t-il, attendez à demain, et lorsque vous aurez vu cette formidable armée anéan-

tie, détruite et dispersée comme les feuilles qu'emporte le vent d'automne ; lorsque vous aurez assisté à la prise d'Hermosillo, vous saurez ce que c'est que la *furia francese*, et vous comprendrez les prodiges de valeur sans nombre que l'histoire a enregistrés et que les Français accomplissent presque en se jouant.

La conversation se termina là, et on passa dans la salle à manger, où tout était préparé pour prendre les rafraîchissements dont le comte avait un si grand besoin.

Aussitôt qu'on se leva de table, le comte demanda à se retirer dans l'appartement préparé pour lui et il pria le père Séraphin de le suivre.

Tous deux demeurèrent longtemps enfermés, causant oreille à oreille.

Lorsque le missionnaire sortit, ses yeux étaient rouges, des traces de larmes sillonnaient ses joues pâlies.

Le comte lui serra la main.

— Ainsi, lui dit-il, en cas de malheur...

— Je serai là, comte, fiez-vous à moi, et il s'éloigna à pas lents.

Le soir et même fort avant dans la nuit le comte écouta les rapports des batteurs d'estrade et des espions ; les nouvelles qu'ils apportaient coïncidaient dans toutes leurs parties avec les renseignements donnés par don Rafaël.

Le général Guerrero était accouru à Hermosillo, où il s'était solidement retranché.

Valentin et Curumilla arrivèrent les derniers ; ils n'étaient pas porteurs de mauvaises nouvelles.

Valentin, à la tête d'un parti de fourrageurs, s'était, d'après les conseils de Curumilla, avancé

sur la route de Guaymas, il avait surpris un convoi de vivres et de munitions destiné aux Mexicains. Ce convoi, assez considérable, avait été conduit au camp par les soins du chasseur et fort bien accueilli des Français, dont les vivres, ainsi que nous l'avons dit, étaient complètement épuisés.

De son côté, le capitaine de Laville avait enlevé quatre ou cinq patrouilles ennemies, qui s'étaient imprudemment avancées dans la campagne.

Le comte expédia Curumilla au capitaine avec ordre de profiter de ce que la nuit était obscure et sans lune pour marcher en avant et pousser les avant-postes jusqu'à portée et demie de canon de la place.

Lorsqu'il fut seul avec Valentin, il étendit un plan d'Hermosillo sur une table, et tous deux penchés sur le plan ils commencèrent à l'étudier attentivement.

Nous avons plusieurs fois déjà décrit Hermosillo ; nous nous bornerons à dire que les jardins maraichers dont cette ville est entourée sont fermés de murs derrière lesquels il est facile d'embusquer des tirailleurs auxquels les dispositions du terrain permettent de se replier en combattant de poste en poste, constamment protégés par ces murs, épais d'un mètre environ, et bâtis en *adobas*.

De plus, du côté où le comte débouchait devant la ville, un fossé large et profond qu'on ne pouvait traverser que sur un pont en tête duquel se trouvait probablement un fort corps de garde, formait à la ville une ceinture presque inexpugnable.

Ainsi qu'on le voit, Hermosillo est loin d'être une ville ouverte et dont on peut s'emparer sans coup férir, et, en tentant, à la tête de deux cent cinquante hommes de la prendre d'assaut, le comte de Prébois-

Crancé, s'il réussissait, pouvait à juste titre se flatter ensuite d'avoir tout simplement accompli un des plus beaux faits d'armes des temps modernes.

Le général Guerrero, d'après le rapport des batteurs d'estrade, et les officiers mexicains sous ses ordres affectaient un mépris superbe pour ces vanu-pieds de Français, ainsi qu'ils les nommaient, et se promettaient de leur infliger une si rude leçon, que l'envie de recommencer ne leur prendrait pas.

Cependant, Curumilla avait apporté une nouvelle qui ne laissait pas que de donner bon espoir au comte. Malgré les immenses préparatifs qu'il avait fait contre la compagnie, le général Guerrero avait été tellement surpris à la nouvelle de sa marche précipitée sur Hermosillo et de l'audacieuse façon dont elle avait tourné ses avant-postes, que dans sa précipitation à accourir au secours de la ville menacée, il avait été contraint de laisser en arrière la plus grande partie de ses forces, et la ville ne contenait en réalité que douze ou quinze cents défenseurs ; chiffre fort élevé sans doute, mais beaucoup moindre que celui que l'on craignait de rencontrer.

Curumilla s'était introduit paisiblement dans la ville ; sa qualité d'Indien lui servait de sauvegarde ; il avait tout vu, tout visité, tout examiné. Cette nouvelle, le chef araucan l'avait apportée en venant rendre compte à don Luis de l'exécution des ordres que celui-ci avait, par son intermédiaire, transmis au capitaine de Laville.

Le comte et le chasseur se frottèrent les mains et se hâtèrent de prendre leurs dernières dispositions.

Parmi les hacienderos qui faisaient partie de la conférence de la Magdalena, il s'en trouvait un dont l'in-

fluence était immense sur les puebls : c'était celui qui, au nom de ses compatriotes, avait assuré le comte qu'aussitôt qu'une ville importante serait tombée au pouvoir des Français, le signal de la révolte serait donné, et le pays soulevé en quelques jours, afin d'opérer une diversion décisive.

Don Luis, ne voulant pas perdre un instant dans la prévision d'un succès, lui écrivit une lettre dans laquelle, en lui annonçant la prise d'Hermosillo, il l'avertissait d'être prêt à le soutenir et de donner le signal du soulèvement.

Nous constatons ce fait afin de prouver combien le comte, non-seulement se croyait certain de réussir, mais encore prévoyait tout avec cette intuition sublime que possèdent seulement les hommes de génie.

La lettre écrite et les dernières dispositions prises, le comte et Valentin sortirent de l'appartement.

Il était environ deux heures du matin ; le ciel était sombre, et de chaudes rafales venant du désert courbaient en sifflant les cimes touffues des arbres.

Les deux frères de lait descendirent dans le patio.

Tous les habitants de l'hacienda étaient réunis pour saluer le comte au départ.

Doña Angela, revêtue d'un long peignoir blanc, le visage pâle et les yeux pleins de larmes, semblait un fantôme aux reflets blafards des torches agitées par les peones.

L'escorte était en selle et attendait immobile ; Curumilla tenait en bride les chevaux des deux Français.

Lorsqu'ils parurent, chacun se découvrit et les salua par une profonde et respectueuse inclination.

— Au revoir, don Luis, lui dit don Rafaël. Que Dieu vous donne la victoire !

— Que Dieu vous donne la victoire, reprit don Ramon, car vous combattez pour l'indépendance du peuple!

— Jamais plus ferventes prières n'auront été adressées au ciel que celles que nous allons lui adresser pour vous, noble don Luis, dit alors doña Luz. •

Le comte se sentit le cœur serré.

— Je vous remercie tous, dit-il d'une voix émue; vos souhaits me font du bien : ils me prouvent que, parmi les Sonoriens, il en est qui comprennent le noble but que je me propose. Merci, encore une fois.

Doña Angela s'approcha du comte.

— Don Luis, lui dit-elle, je vous aime; faites votre devoir.

Le comte se pencha vers elle et imprima un baiser sur son front pâle.

— Doña Angela, ma fiancée, dit-il avec un accent de tendresse impossible à rendre, vous ne me reverrez que vainqueur ou mort.

Et il fit un geste comme pour partir. En ce moment le père Séraphin prit place à ses côtés.

— Eh quoi! lui dit-il avec surprise, vous m'accompagnez, mon père?

— Monsieur le comte, répondit le missionnaire avec cette angélique simplicité qui faisait le fond de son caractère, je vais où mon devoir m'appelle, où je trouverai des douleurs à consoler, des infortunes à soulager; laissez-moi vous suivre.

Louis lui serra silencieusement la main, après s'être une dernière fois incliné devant ses amis qu'il quittait peut-être pour toujours, il donna le signal du départ, et la cavalcade s'élançant au galop disparut dans la nuit.

Doña Angela demeura froide et immobile sur le seuil de la porte tant qu'elle put entendre les pas des chevaux résonner sur la route; puis, lorsque tout bruit se fut éteint dans l'éloignement, un sanglot longtemps contenu déchira sa gorge.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec désespoir, en tendant les mains vers le ciel.

Et elle tomba à la renverse.

Elle était évanouie.

Doña Luz et don Rafaël se précipitèrent à son secours et la transportèrent dans l'hacienda, où ils lui prodiguèrent des soins empressés.

Belhumeur hocha la tête à plusieurs reprises et se prépara à fermer la porte de l'hacienda.

— Pas encore, lui dit une voix, laissez-nous sortir d'abord.

— Hein ! fit-il, où diable voulez-vous donc aller à cette heure, l'Elan-Noir ?

— Ma foi, répondit le chasseur, je suis presque Français, moi, puisque je suis Canadien, je m'en vais donner un coup de main à mes compatriotes.

— Eh ! mais, s'écria Belhumeur, frappé de ces paroles, c'est une idée, cela ! Par Dieu ! vous ne partirez pas seul... je vous accompagne.

— Tant mieux ! alors, nous serons trois.

— Comment trois, qui donc vient encore avec nous ?

— La Tête-d'Aigle, pardieu ! le chef dit qu'il y a là-bas des Indiens ennemis de sa nation auxquels il ne sera pas fâché d'avoir un peu affaire.

— En route alors ! je crois que le comte sera content d'avoir trois combattants comme nous de plus dans sa troupe.

— Pardieu ! fit Belhumeur.

— C'est égal, observa l'Élan-Noir, c'est, quoi qu'on en dise, un rude homme ; hein ! qu'en pensez-vous, vous qui vous y connaissez ?

— Solide, répondit laconiquement le Canadien.

Sans plus de commentaires, les trois intrépides chasseurs se mirent en selle et se lancèrent sur les traces du comte.

XXI

Prise d'Hermesillo.

Bien que les chevaux de l'escorte du comte fussent bons, les chasseurs montaient des mustangs tellement rapides, qu'ils rejoignirent don Luis vingt minutes au plus après son départ de l'hacienda.

En entendant résonner derrière eux des pas pressés, les Français ne sachant qui arrivait ainsi comme un tourbouillon à leur poursuite, avaient bravement fait volte-face ; mais Belhumeur prévint tout malentendu, en se faisant reconnaître.

— Soyez le bienvenu, vous et vos compagnons, Belhumeur, lui dit le comte ; mais quelle cause assez urgente vous oblige à galoper si tard sur les routes ?

— Un service à vous demander, don Luis, répondit franchement le Canadien.

— Un service ! parlez, mon ami, quel qu'il soit, si cela dépend de moi, il vous est accordé d'avance.

— Ce que je désire dépend de vous.

— Qu'est-ce donc ?

— L'honneur pour moi et mes compagnons de combattre demain à vos côtés,

— Voilà le service que vous avez à me demander, Belhumeur ?

— Oui, pas d'autre.

— Alors vous vous êtes trompé, mon ami ; c'est un service à me rendre que vous voulez dire. J'accepte de grand cœur votre proposition, et je vous en remercie cordialement.

— Ainsi, c'est arrangé, vous nous admettez dans dans vos rangs ?

— Pardieu ! je serais un fou de ne pas le faire.

Belhumeur fit part à ses amis du succès de sa négociation, et ils s'en réjouirent comme si on les eût gratifiés de la plus belle chose du monde.

Après ce léger incident, la troupe, augmentée de ces trois nouvelles recrues, reprit sa marche.

Les Français filaient dans les ténèbres comme une troupe de silencieux fantômes, penchés sur le cou de leurs chevaux, interrogeant avidement les bruits du désert et sondant les ténèbres afin de saisir quelque indice qui les avertît qu'ils approchaient de leurs compagnons.

Le capitaine Charles de Laville, bien que fort jeune encore, semblait prédestiné au rôle qu'il jouait en ce moment. Son coup-d'œil était infailible comme chef supérieur et comme subordonné ; non-seulement il comprenait avec une rapidité extrême les ordres qu'il recevait, mais encore il en saisissait l'esprit, et les exécutait avec une rare intelligence (1).

(1) On nous pardonnera de nous appesantir ainsi sur le caractère du jeune chef de Guetzalli que sans doute on a déjà reconnu et dont nous sommes, à notre grande joie, autorisé aujourd'hui à révéler le vrai nom. Après la fin malheureuse du marquis de Pindray, la colonie de Cocospera nomma d'une voix unanime pour son successeur M. O. de La Chapelle, jeune homme que ses éminentes qualités

Le comte de Prébois-Grancé ne s'était pas trompé un instant sur les brillantes qualités de Laille; aussi en avait-il fait son favori, et chaque fois qu'il avait une mission difficile à donner à quelqu'un, c'était lui qu'il en chargeait, certain qu'il s'en tirerait à son honneur.

En cette circonstance, le succès dépassa son espérance, car de Laille exécuta le mouvement en avant qui lui avait été ordonné avec une si grande précision et un silence si profond que le comte se trouvait presque sur l'arrière-garde avant de se douter qu'il en fût aussi proche.

Afin de marcher plus rapidement et de n'être retardé en aucune façon, le capitaine avait abandonné les wagons et les bagages à une lieue environ de la ville, dans un rancho inhabité, sous la garde des malades, qui, bien que trop faibles pour combattre dans les rangs de la compagnie, pouvaient cependant, derrière des retranchements, opposer une résistance assez longue pour permettre à leurs compagnons d'arriver à leur secours.

Le comte passa au milieu des rangs, salué d'une voix affectueuse par ses compagnons, et vint se mettre en tête de sa troupe.

Depuis deux mois, les fatigues que don Luis avait éprouvées, la surexcitation continuelle dans laquelle

recommandaient à tous les suffrages; c'est lui qui figure dans notre récit sous le pseudonyme de de La Ville. M. O. de La Chapelle est mort bien jeune encore; cette fin prématurée a été vivement sentie par tous ses amis, au nombre desquels l'auteur, bien qu'il ne l'ait que fort peu connu, est heureux de se permettre de le témoigner, en constatant la part héroïque qu'il a prise à la glorieuse expédition qui fait le sujet de cet ouvrage.

GUSTAVE AIMARD.

le tenaient les événements, avaient altéré gravement sa santé, et ce n'était qu'à force d'énergie et de volonté qu'il parvenait à dompter la maladie et à se tenir debout. Il comprenait que, s'il faiblissait tout était perdu. Aussi il se roidissait contre la douleur, et bien que la fièvre le dévorât, son visage demeurait calme, et rien ne venait révéler à ses compagnons les souffrances qu'il endurait avec un courage stoïque.

Cependant il se sentit pris tout à coup d'une telle défaillance, que si Valentin, qui avait deviné son état et veillait sur lui comme une mère, ne l'eût pas soutenu dans ses bras, il serait tombé de cheval.

— Qu'as-tu, frère? lui demanda affectueusement le chasseur.

— Rien, répondit-il, en passant sa main sur son front inondé d'une sueur glacée, la fatigue; mais, ajouta-t-il, maintenant c'est fini.

— Prends garde, frère, lui dit-il en hochant tristement la tête, tu ne prends pas assez soin de toi.

— Eh! le puis-je? Mais sois tranquille, je sais ce qu'il me faut, l'odeur de la poudre me remettra. Regarde! regarde! nous sommes enfin au but.

En effet, aux premiers rayons du soleil levant qui montait majestueusement à l'horizon, à une portée de canon environ apparaissait Hermosillo, dont les maisons blanches étincelaient.

Une immense clameur de joie, poussée par la compagnie entière, salua l'apparition tant désirée de la ville.

L'ordre de faire halte fut donné.

La ville était silencieuse; elle semblait déserte, aucun bruit ne s'élevait de son enceinte; on aurait

eru, tant tout était calme, tranquille et muet, voir cette ville des *Mille-et-une-Nuits* qu'un méchant enchanteur a frappée de sa baguette et plongée dans un sommeil séculaire.

La campagne était déserte; seulement des débris d'armes, d'uniformes, des sandales, des pas de chevaux et des sillons de chariots indiquaient le passage récent des troupes du général Guerrero.

Le comte examina un instant la ville avec le plus grand soin, afin de prendre ses dernières dispositions.

Soudain, à la tête du pont dont nous avons parlé, deux cavaliers apparurent et se dirigèrent vers la compagnie, en agitant un drapeau parlementaire.

— Voyons ce que nous veulent ces gens-là, dit le comte.

Et il piqua de leur côté.

— Que demandez-vous, messieurs, et qui êtes-vous? leur dit-il lorsqu'il fut arrivé auprès d'eux.

— Nous désirons, dit l'un d'eux, parler au comte de Prébois-Crancé.

— Je suis le comte de Prébois-Crancé; veuillez me dire ce qui vous amène.

— Monsieur le comte, je suis Français, dit le premier.

— Je vous reconnais, monsieur, vous vous nommez Thollus, je crois, et vous êtes négociant à Hermosillo.

— C'est cela même, monsieur le comte. Mon compagnon est le señor...

— Don Jacinto Jabali (1), un juez de letras, je

(1) Sanglier.

suppose, ou quelque chose comme cela, grand ami du général Guerrero. Eh bien, messieurs, je ne vois pas trop ce que vous et moi pouvons avoir de commun ensemble.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte; nous sommes envoyés vers vous par le señor don Flavio Asustado, préfet d'Hermosillo, afin de vous faire des propositions.

— Ah! ah! dit le comte en mordillant sa moustache, en vérité!

— Oui, monsieur le comte, et des propositions fort avantageuses même, dit le négociant d'un ton insinuant.

— Pour vous peut-être, monsieur, qui vendez du calicot et des bijoux faux, mais pour moi, je ne le crois pas.

— Cependant, si vous me permettiez de m'acquitter de ma mission, et de vous dire ces conditions, peut-être que...

— Comment donc! cher monsieur, mais je ne demande pas mieux, moi; acquittez-vous de votre mission, c'est trop juste; seulement, faites vite, parce que je suis pressé.

M. Thollus se redressa, et après s'être consulté un instant avec son compagnon, il reprit en s'adressant à don Luis, qui se tenait froid et impassible devant lui :

— Monsieur le comte, don Flavio Asustado, préfet d'Hermosillo, que j'ai l'honneur de représenter...

— C'est convenu, allez au fait, interrompit don Luis avec impatience.

— Vous offre, si vous consentez à vous éloigner avec votre troupe sans rien tenter contre la ville,

continua le négociant, vous offre, dis-je, la somme de.....

— Assez, monsieur, s'écria le comte, rouge d'indignation ; un mot de plus serait une insulte que, malgré votre qualité de parlementaire, je n'aurais peut-être pas la patience de laisser impunie ; et c'est vous, monsieur, un homme qui se dit Français, qui osez vous faire le porteur de conditions aussi déshonorantes ? Vous mentez, vous n'êtes pas mon compatriote, je vous renie pour tel.

— Cependant, monsieur le comte... balbutia le pauvre diable, tout ébouriffé de cette verte réprimande et qui ne savait plus quelle contenance tenir.

— Assez, interrompit le comte ; et sortant sa montre de son gousset, regardez, continua-t-il d'un ton péremptoire qui n'admettait pas de réplique et terrifia les parlementaires, il est huit heures ; allez dire à votre préfet que dans deux heures j'attaquerai la ville et qu'à onze heures j'en serai le maître. Allez !

Et d'un geste de souverain mépris, il leur ordonna de se retirer.

Les malheureux parlementaires ne se firent pas répéter l'invitation ; ils tournèrent bride aussitôt et regagnèrent la ville l'oreille basse.

Le comte rejoignit au galop la tête de la colonne ; les officiers étaient groupés un peu en avant du front de bandière et attendaient avec impatience le résultat de la conférence.

— Messieurs, leur dit le comte en arrivant, préparons-nous à combattre.

Cette nouvelle fut accueillie par un long cri de

joie, qui eut pour effet de presser encore la marche des parlementaires, aux oreilles desquels il résonna comme un glas funèbre.

Alors, avec une lucidité et une clarté extrêmes, le comte indiqua à chacun le poste de combat qu'il devait occuper pendant l'action : il plaça toute la cavalerie sous les ordres de de Laville, choisit don Cornelio, qui la veille seulement avait rejoint la compagnie pour faire auprès de lui le service d'aide de camp, et, sur la prière de Valentin, il plaça sous ses ordres les chasseurs canadiens et les Indiens, avec l'autorisation d'agir à sa guise et comme il lui paraîtrait plus avantageux dans l'intérêt commun.

De Laville fut envoyé en reconnaissance avec une dizaine de cavaliers.

Il revint bientôt, annonçant que la ville paraissait en complet état de défense, que les toits des maisons se garnissaient de soldats, que le tocsin sonnait dans toutes les églises, et que les tambours faisaient un vacarme effroyable.

En ce moment un espion annonça qu'un corps de deux ou trois cents Indiens semblait menacer les bagages. Le comte expédia aussitôt dix hommes pour renforcer la petite garnison qu'il avait laissée en arrière.

Puis, ce dernier devoir accompli, il ordonna de former le cercle et se plaça au centre, Alors, d'une voix émue, il prit la parole :

— Compagnons, dit-il, l'heure de nous venger de toutes les avanies dont on nous abreuve depuis quatre mois et des atroces calomnies dont nous sommes les victimes, a enfin sonné ! Mais n'oublions pas que nous sommes Français, et si nous avons

été patients devant l'insulte, soyons magnanimes après la victoire ! Ce n'est pas nous qui avons désiré la guerre ; on nous l'a imposée, nous la subissons ; mais souvenons-nous que nous combattons pour la liberté d'un peuple, et que nos ennemis d'aujourd'hui seront nos frères demain ; soyons terribles pendant le combat, doux après la bataille. Un dernier mot, ou plutôt une dernière prière : laissez aux Mexicains le responsabilité du premier feu, pour qu'il soit bien constaté que jusqu'au dernier moment nous avons voulu la paix. Maintenant, frères, vive la France !

— Vive la France ! s'écrièrent les aventuriers en brandissant leurs armes.

— Chacun à son poste de combat ! commanda le comte.

Le mouvement s'exécuta avec un ensemble merveilleux.

Don Luis tira sa montre : il était dix heures. Alors il dégaina son sabre, le brandit autour de sa tête, et se tournant vers la compagnie, dont tous les hommes avaient les yeux fixés sur lui :

— En avant ! cria-t-il d'une voix vibrante.

— En avant ! répétèrent les officiers.

La colonne s'ébranla en bon ordre, marchant l'arme au bras, au pas accéléré.

Nous avons parlé du pont qui seul donnait accès dans la ville ; ce pont était barricadé ; à sa tête se trouvait une maison bourrée de soldats depuis les caves jusqu'à l'*asotea*.

Un silence de mort pesait sur la campagne ; les Français marchaient froidement, comme à la parade, la tête droite et l'œil assuré.

Arrivés à portée de fusil, les murailles se ceignirent d'une ligne de feu, et une effroyable décharge éclata et vint semer la mort parmi les Français.

La compagnie se déploya immédiatement en tirailleurs et se lança au pas de course.

Alors on vit une chose inouïe, incroyable, une ville de douze mille âmes, ceinte de murs, défendue par une nombreuse garnison, attaquée par deux cent cinquante hommes, combattant à l'indienne, c'est-à-dire disposés en tirailleurs.

L'artillerie, traînée à bras par ses servants s'avancait du même pas, et ne s'arrêtait que pour tirer et charger.

Avant même que les Mexicains eussent eu le temps de se reconnaître, les Français arrivèrent sur eux comme un ouragan, les attaquèrent à l'arme blanche, culbutèrent les défenseurs du pont dont ils s'emparèrent, et entrèrent sans s'arrêter dans la ville, balayant devant eux, dans leur irrésistible élan, tout ce qui s'opposait à leur passage.

Alors la véritable bataille commença : les Français se trouvèrent en face de quatre pièces de canon chargées à mitraille, qui balayaient la rue à l'entrée de laquelle ils se trouvaient, dans toute sa longueur, à droite et à gauche, des fenêtres et des toits de toutes les maisons, une grêle de balles pleuvait sur eux.

La position devenait critique. Le comte mit pied à terre, et se tournant vers les soldats :

— A qui les canons? cria-t-il en se précipitant en avant.

— A nous! à nous! hurlèrent les Français, qui

s'élançèrent sur ses traces avec une frénésie sans exemple.

Les artilleurs furent sabrés sur leurs pièces, dont la gueule fut immédiatement tournée contre les Mexicains.

En ce moment, le comte apercut comme dans un nuage Valentin et ses chasseurs qui combattaient comme des démons et massacraient impitoyablement les Indiens, qui cherchaient vainement à leur résister.

— Mon Dieu ! disait avec béatitude l'Élan-Noir à chaque coup qu'il portait, que j'ai donc eu une bonne idée de venir !

— Le fait est qu'elle est bonne, répondait Belhumeur, et il redoublait d'entrain.

Valentin avait tourné la ville, et profitant d'une échelle oubliée, il avait escaladé la muraille et fait, sans coup férir, prisonnier le poste placé à cet endroit, et commandé par un officier.

— Merci de l'échelle, compagnon, dit-il en ricanant à celui-ci, et ouvrant la porte de la ville, il livra passage à la cavalerie française.

Cependant les Mexicains combattaient avec l'énergie du désespoir.

Le général Guerrero, qui se flattait d'infliger une si rude leçon aux Français, surpris et terrifié par leur furie, ne savait plus quelles mesures prendre pour résister à ces invincibles démons, comme il les appelait, que rien ne pouvait arrêter, et qui, sans daigner répondre au feu de leurs ennemis, ne combattaient qu'à l'arme blanche depuis leur première décharge.

Refoulé de toutes parts, le général concentra ses

troupes sur l'Alaméda, dont il garnit les avenues de pièces de canon chargées à mitraille.

Malgré les pertes immenses qu'ils avaient éprouvées, les Mexicains étaient encore plus de six cents combattants, résolus à se défendre jusqu'à la mort.

Le comte expédia don Cornelio au capitaine de Laville, avec ordre de charger et de sabrer les derniers défenseurs de la cité, tandis que lui exécuterait un mouvement tournant avec l'infanterie et la cavalerie.

Le capitaine partit immédiatement au galop, renversant, du poitrail de son cheval, tous les obstacles. Sa course fut tellement précipitée qu'il arriva seul devant l'ennemi.

Les Mexicains, terrifiés de l'audace inouïe de cet homme, eurent un moment d'hésitation ; mais, sur l'ordre réitéré de leurs chefs, ils ouvrirent leur feu contre de Laville qui semblait les narguer, et les balles commencèrent à siffler dru comme grêle aux oreilles de l'intrépide Français, qui demeurait calme et immobile au milieu de cette fournaise.

Valentin, effrayé de l'audace du capitaine, redoubla de vitesse et arriva près de lui avec toute la cavalerie.

— Corbleu ! de Laville, s'écria-t-il avec admiration, que faites-vous donc là ?

— Vous le voyez, ami, répondit celui-ci avec une simplicité charmante, je vous attends (1) !

Electrisés par ces nobles paroles, les Français s'élançèrent sur l'Alameda et poussèrent une charge à fond, aux cris mille fois répétés de vive la France ! cri auquel l'infanterie du comte répondit, de l'autre

(1) Historique.

côté de l'Alameda, en se précipitant à la baïonnette sur les Mexicains.

Il y eut quelques minutes d'une lutte suprême, d'un carnage horrible.

Le comte, au plus fort de la mêlée, combattait comme le dernier de ses soldats, les excitant sans cesse, et poussant toujours en avant; enfin, malgré leur résistance désespérée, les Mexicains, impitoyablement sabrés par les Français, ne pouvant réussir à organiser une défense efficace, terrifiés de l'ardeur et du courage invincibles de ces adversaires, qu'ils prenaient pour des démons, commencèrent à se débander et à fuir dans toutes les directions.

Malgré la fatigue des chevaux, de Laville se mit à leur poursuite avec la cavalerie.

Hermosillo était pris, le comte de Prébois-Crancé était vainqueur.

Alors, s'arrêtant au milieu des monceaux de cadavres qui l'entouraient, il tira froidement sa montre et la consulta.

Il était onze heures.

Ainsi que le comte l'avait annoncé le matin aux parlementaires, à onze heures justes, il s'était rendu maître de la ville.

La bataille avait duré une heure.

— Maintenant, frères, dit le comte en remettant son sabre au fourreau, la ville est à nous ! Assez de sang a été versé, songeons à secourir les blessés. Vive la France !

— Vive la France ! s'écrièrent les aventuriers avec une joie délirante.

XXII

Après la victoire.

Jamais victoire plus éclatante n'avait été remportée avec des troupes numériquement aussi faibles, et dans des conditions en apparence aussi défavorables.

L'armée mexicaine avait évacué Hermosillo dans le plus grand désordre, en abandonnant trois cents morts et blessés, des bagages de toutes sortes, des canons, des munitions et des drapeaux : sa déroute était complète.

Le général Guerrero, la honte au front et la rage au cœur, fuyait à toute bride sur la route d'Urès, poursuivi l'épée dans les reins par la cavalerie française.

Le comte avait fait un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers mexicains.

La joie des aventuriers tenait du délire ; cependant, ces brillants avantages n'avaient pas été remportés sans des pertes sensibles ; vu la force numérique de l'armée. Elle avait perdu vingt-deux hommes, chiffre énorme, qui témoignait de l'acharnement de la lutte et du courage avec lequel les Mexicains avaient combattu.

Parmi les morts, le comte avait à regretter quelques-uns de ses officiers les plus aimés, braves jeunes gens qui s'étaient fait tuer à la tête de leurs sections en entraînant leurs soldats.

Le comte, bien que ses habits fussent criblés de

balles, n'avait pas reçu une égratignure; on aurait dit qu'un charme le protégeait, car nul moins que lui n'avait épargné sa vie pendant le combat. Toujours il avait été au plus épais de la mêlée en avant des plus braves de ses compagnons, les encourageant du geste et de la voix, dédaignant de se servir de son sabre autrement que pour parer les coups qui lui étaient portés de trop près, et faisant à la fois l'office de chef et de soldat.

Aussitôt la bataille terminée, le comte s'installa au Cabildo, où les autorités mexicaines furent convoquées afin de s'entendre avec lui pour aviser à la sûreté de la ville. Don Cornelio ne l'avait pas quitté pendant le combat; il avait fait bravement son devoir à ses côtés.

— Don Cornelio, lui dit-il, je suis content de vous, vous vous êtes vaillamment comporté; je veux vous récompenser en vous donnant une mission de confiance de la plus haute importance. Êtes-vous trop fatigué pour monter à cheval?

— Non, señor conde; d'ailleurs vous savez que je suis un *ginete* émérite.

— C'est vrai. Voici deux lettres: une pour don Rafaël; vous la remettrez en passant à l'hacienda del Milagro; l'autre, quand vous serez en vue de la Magdalena, vous déchirez la première enveloppe qui la recouvre, et vous la porterez à l'adresse que vous lirez; alors en supposant que vous soyez arrêté et fait prisonnier en route, cette lettre ne doit pas être prise sur vous, nul ne doit en connaître le contenu. Vous m'entendez.

— Soyez tranquille, señor conde, le cas échéant, elle disparaîtra.

— C'est bien ! Maintenant, prenez un cheval frais, et en route, sans perdre une seconde : il y va de la vie et de la mort.

— Je pars, don Luis, vous entendrez parler de moi.

Ces paroles furent accompagnées d'un sourire sinistre qui passa inaperçu du comte. Don Cornelio sortit. Cinq minutes plus tard, on entendit les sabots de son cheval résonner sur le cailloutis de la rue.

Il était parti.

En ce moment, Valentin entra. Le chasseur, d'ordinaire si calme, avait les traits bouleversés et semblait en proie à une agitation extrême. Il jeta en entrant un regard autour de lui.

— Que cherches-tu donc, lui demanda le comte, et que signifie l'état dans lequel je te vois ?

— Cela signifie, répondit Valentin... Mais, tiens, ceci vaut mieux : jette un coup d'œil sur ces papiers saisis par moi dans la maison du général Guerrero.

Il remit une liasse de lettres et d'autres papiers au comte ; celui-ci les parcourut rapidement des yeux.

— Oh ! s'écria-t-il en frappant du pied avec colère, une si grande ingratitude après tant de bienfaits ! Mille démons ! Cette terre est donc maudite, que la trahison surgit de dessous chaque brin d'herbe !

— Heureusement que nous avons les preuves en main. Je me charge d'arrêter le misérable,

— Il est trop tard !

— Comment, trop tard ! s'écria le chasseur. Où est-il donc ?

— Il est parti avec une mission de la plus haute importance, dont je l'ai chargé pour les chefs des mécontents.

— Sacrebleu ! s'écria le chasseur, que faire ? Il est évident que le misérable va vendre nos secrets à l'ennemi.

— Attends, je lui ai donné une lettre pour don Rafaël, il ne peut faire autrement que de la remettre.

— C'est juste, quand ce ne serait que pour endormir les soupçons, je cours à l'hacienda del Milagro.

— Va, mon ami, malheureusement je ne puis t'accompagner.

— C'est inutile ; je te jure que si ce don Cornelio du démon tombe entre mes mains, je l'écrase comme une vipère qu'il est. Adieu.

Le chasseur sortit rapidement du cabildo, et quelques minutes plus tard, suivi de Belhumeur, de l'Élan-Noir, de Curumilla et de la Tête-d'Aigle, il galopait à toute bride sur la route de l'hacienda.

Le comte s'occupa alors, sans prendre un instant de repos, à organiser la tranquillité et la sûreté de la ville. La plupart des autorités mexicaines avaient pris la fuite : il en nomma d'autres, fit enterrer les morts, installa une ambulance pour les blessés, dont il donna la direction au père Séraphin, dont le dévouement évangélique fut, dans cette circonstance, au-dessus de tous les éloges.

Des postes et des corps de garde furent établis, et des patrouilles eurent ordre de parcourir la ville, afin de maintenir la tranquillité, mesure de précaution

inutile, car les habitants paraissaient aussi joyeux que les Français; les rues étaient pavoisées, et partout on entendait les cris de : *Vive la France! vive la Sonora!* répétés avec une expression d'enthousiasme indicible.

Lorsque le comte se fut acquitté de ces devoirs impérieux, son esprit n'étant plus surexcité par la nécessité du moment, la nature un instant vaincue reprit le dessus avec une force de réaction extrême, et don Luis s'affaissa presque évanoui dans le fauteuil sur lequel, depuis huit heures, il travaillait sans relâche.

Il demeura ainsi sans secours, jusque vers une heure assez avancée de la nuit, n'ayant pas la force de faire un mouvement pour appeler.

Enfin le capitaine de Laville entra : il venait rendre compte à son chef des résultats de la poursuite contre les Mexicains. Il fut effrayé de l'état dans lequel il vit don Luis.

Le comte était en proie à une fièvre violente mêlée de délire. Le capitaine appela immédiatement le chirurgien de la compagnie, et le comte fut installé dans un lit fait à la hâte.

Le chirurgien ne se trouva pas; ce fut un médecin mexicain qui arriva à sa place.

Cet homme déclara que le comte était atteint d'une dysenterie, et il lui fit boire une potion qu'il prépara séance tenante.

Le comte tomba dans une espèce de sommeil léthargique qui dura près de dix heures.

Heureusement, le chirurgien de la compagnie accourut enfin. Après avoir jeté un coup d'œil sur le comte et avoir examiné les quelques gouttes de potion demeurées dans le verre, le docteur fit immé-

diatement administrer au comte des œufs battus dans du lait et ordonna des frictions sur tous les membres avec des serviettes chaudes.

— Mais, docteur, lui fit observer le capitaine, quel traitement faites-vous donc suivre au comte? le médecin a assuré qu'il avait la dyssenterie.

Le docteur sourit tristement.

— Oui, dit-il, il a la dyssenterie; mais savez-vous ce que lui a donné le médecin?

— Non.

— De la belladone, c'est-à-dire du poison.

— Oh! fit le capitaine avec horreur.

— Silence! reprit le chirurgien; que ce secret demeure entre nous deux.

En ce moment, le médecin entra. C'était un petit homme replet, à la mine de chat effarouché.

Le capitaine le saisit au collet et l'attira dans un coin de la chambre.

— Voyez, lui dit-il, en lui montrant le verre que le chirurgien tenait encore à la main... De quoi était composée la potion que vous avez donnée au comte?

Le Mexicain pâlit.

— Mais... balbutia-t-il.

— Du poison, misérable! reprit le capitaine avec violence.

— Du poison? s'écria-t-il en levant les bras et les yeux au ciel, il serait possible! Oh! mon Dieu! voyons donc.

Il examina le verre avec une feinte attention.

— C'est vrai, reprit-il au bout d'un instant, quelle *inadvertance! per dios!*

Le mot parut si précieux aux deux Français que, malgré leur colère et leur inquiétude, ils ne purent

pas y tenir et partirent d'un éclat de rire homérique,

Le petit docteur profita de cet accès de gaieté pour s'esquiver tout doucement, et depuis, quelques recherches qu'on fit, on ne le retrouva pas ; il avait probablement quitté la ville.

Cependant, grâce aux soins intelligents et affectueux du docteur, les effets du poison avaient été neutralisés ; le comte se sentit un peu mieux et donna l'ordre que la compagnie se réunit à l'instant dans le patio du Cabildo.

Cet ordre fut exécuté rapidement, et, une heure après, la compagnie était rangée en armes dans la cour.

Le comte descendit appuyé sur le bras du capitaine de Laville.

— Mes compagnons, dit-il, je suis malade, vous le voyez ; cependant je vous ai réunis pour vous faire connaître un engagement que j'ai pris en votre nom envers les habitants d'Hermosillo ; j'ai certifié que quand bien même vous marcheriez sur des piles de piastres et d'onces, vous ne vous baisseriez pas pour les ramasser. Ai-je eu tort ?

— Non ! s'écrièrent-ils, vous avez eu raison, au contraire.

— Nous ne sommes pas des pirates, quoi qu'on en dise, reprit le comte, l'heure est venue de le prouver.

— Nous le prouverons !

— Merci, mes compagnons.

La compagnie rompit les rangs, elle tint scrupuleusement sa promesse ; pas une boucle de ceinture ne fut enlevée par ces hommes à moitié nus, et qui

depuis quatre mois enduraient les plus horribles privations.

Cependant l'état du comte, loin de s'améliorer, empirait au contraire de jour en jour, malgré les soins empressés du docteur et du père Séraphin, qui s'était installé auprès de son lit et ne le quittait pas.

Chez don Luis, le moral tuait le physique. Depuis le départ de don Cornelio, le comte n'avait reçu aucune nouvelle ni de l'Espagnol ni de Valentin. Deux hommes fidèles, expédiés à l'hacienda del Milagro, n'étaient pas revenus, et ni don Rafaël ni doña Angela ne donnaient signe de vie.

Ce silence devenait incompréhensible. D'un autre côté, la situation de la compagnie se faisait à chaque instant plus grave; le comte, maître d'une ville puissante, se trouvait plus isolé qu'auparavant; les pueblos qui devaient se soulever ne bougeaient pas; l'homme auquel le comte avait écrit et qui s'était engagé à donner le signal de la révolte ne répondait pas à l'appel qui lui était fait et demeurait indifférent aux prières réitérées que lui adressait don Luis.

Malheureusement, la dysenterie est une de ces affreuses maladies qui annihilent complètement les facultés de l'homme; pendant un assez long espace de temps le comte fut incapable de s'occuper de rien.

Le señor Pavo était accouru en toute hâte de Guaymas à Hermosillo, en apparence pour féliciter le comte sur son beau fait d'armes, mais en réalité afin de le trahir plus facilement.

Don Luis était seul, sans amis auxquels il pût se fier, couché sur un lit de douleur, intérieurement dévoré d'une inquiétude mortelle et en proie à un

profond désespoir de se voir réduit à l'impuissance et de perdre le fruit de ses travaux et de ses fatigues.

Le capitaine de Laville, le seul homme auquel il aurait pu se fier en ce moment, était atteint de la même maladie que son chef, et, comme lui, incapable d'agir.

Le señor Pavo profita habilement de cette position pour répandre des germes de désaffection parmi les Français.

Le comte était l'âme de la compagnie, le seul lien qui la faisait compacte et unie; s'il manquait, tout manquait à la fois.

Alors un système fut organisé dans l'ombre par le señor Pavo. Ce système consista en démonstrations continuelles de la part des aventuriers, qui, à chaque heure du jour, venaient les uns après les autres exposer au comte les griefs les plus ridicules et le menacer de l'abandonner. Enfin les choses en vinrent à un tel point, qu'il fallut prendre un parti définitif.

Deux moyens se présentaient.

Le premier, de renoncer aux bénéfices de la victoire d'Hermosillo et de se mettre en retraite sur Guaymas; ce moyen était suggéré au comte par le représentant français le señor don Antonio Mendez Pavo.

Le second était d'attendre à Hermosillo, en se maintenant par la force et même par la terreur et en s'exposant à soutenir un siège, les secours qui ne pouvaient tarder d'arriver de Californie, où ils s'organisaient rapidement, tant la nouvelle de l'éclatante victoire remportée par le comte avait électrisé les

esprits des aventuriers et enflammé leur imagination.

Ces deux moyens répugnaient également au comte.

Le premier lui paraissait honteux, le second impraticable.

Cependant la situation se tendait de plus en plus et devenait intolérable.

Alors il se passa un fait étrange, que certes, si au lieu d'écrire une histoire nous avions composé un roman, nous aurions été incapable d'inventer.

La compagnie, incessamment excitée par les hypocrites doléances du señor Pavo et par les sourdes manœuvres qu'il employait, en était arrivée vis à vis de son chef à une désobéissance complète et presque à une révolte ouverte. Voyant que M. de Prébois-Grancé, trop malade pour agir vigoureusement, était incapable de s'opposer à ce qu'il leur plairait de faire, ils lui signifièrent que s'il ne consentait pas à donner l'ordre de la retraite, ils quitteraient Hermosillo et l'abandonneraient.

Le comte dut s'exécuter.

Le général Guerrero avait engagé sa parole que la retraite ne serait pas inquiétée. Don Luis parvint à obtenir des otages qui lui répondaient du salut de ses blessés, qu'il était forcé de laisser en arrière, et, le cœur navré, sans forces et sans courage, on le transporta dans une litière.

Alors une réaction s'opéra parmi les volontaires à la vue de leur chef bien-aimé, réduit à cet état misérable et presque mort de douleur; ils se pressèrent autour de lui, en lui jurant obéissance et fidélité et lui promettant de se faire tuer jusqu'au dernier pour lui.

Un sourire mélancolique glissa sur les lèvres pâlies

du moribond. Ces preuves de dévouement venaient trop tard. Le comte, abreuvé d'outrages, avait bu le calice jusqu'à la lie : il n'avait plus foi en ses compagnons.

La retraite commença.

Malgré l'engagement solennel du général, ce fut une suite non interrompue d'escarmouches ; mais un dernier rayon de gloire vint se refléter sur les Français. Les aventuriers, réveillés par l'odeur de la poudre, retrouvèrent toute leur énergie pour repousser victorieusement les attaques des Mexicains, qu'ils contrainquirent à s'éloigner honteusement et à renoncer à les inquiéter plus longtemps.

La compagnie campa à trois lieues de Guaymas, résolue à s'ouvrir passage et à entrer le lendemain de gré ou de force dans ce port.

Le comte, un peu ranié par l'espoir d'un combat prochain, s'était endormi après avoir fait tous ses préparatifs.

Vers minuit, on le réveilla en lui annonçant des parlementaires.

Ces parlementaires étaient le señor Pavo et un négociant de Guaymas. Ils venaient de la part du général Guerrero. Ils étaient porteurs d'un armistice de quarante-huit heures et d'une lettre du général, qui pria instamment le comte de se rendre auprès de lui, afin de traiter directement de la paix.

— Je consens à l'armistice, répondit le comte. Que le général m'envoie une escorte, je me rendrai auprès de lui.

Ses compagnons se récrièrent :

— Pourquoi ne pas prendre votre cavalerie ? lui dit l'un d'eux.

— A quoi bon ? répondit-il avec découragement, c'est à moi seul qu'on en veut ; si c'est un piège qui m'est tendu, eh bien, j'y tomberai seul.

Les aventuriers insistèrent, il fut inébranlable.

— Nous ne nous entendons plus, leur dit-il.

Se retournant alors vers les parlementaires :

— Retournez à Guaymas, messieurs, et veuillez dire au général Guerrero que je le remercie et que j'attends son escorte.

L'escorte arriva en effet au point du jour, et le comte partit après avoir jeté un dernier et triste regard sur ses compagnons, qui assistaient à son départ le cœur serré et les larmes aux yeux.

Désormais le divorce était accompli entre la compagnie et son chef.

Le général Guerrero, à son entrée à Guaymas, fit rendre au comte de Prébois-Grancé les honneurs dus à un général en chef.

Don Luis sourit avec dédain. Que lui importait ce vain appareil !

Le comte et le général eurent entre eux une longue conversation.

Le général n'avait pas renoncé à ses projets de séduction. Comme la première fois, don Luis répondit par un refus positif.

La compagnie était désormais livrée sans défense aux machinations du señor Pavo. Cet homme ne perdit pas de temps : d'après ses conseils, les aventuriers députèrent vers le comte, avec ordre d'en finir et de traiter coûte que coûte, deux matelots ignorants comme des carpes.

Ces deux émissaires avaient été choisis par le

señor Pavo; le digne homme savait bien ce qu'il faisait.

Les deux marins se présentèrent au comte, qui leur fit dire qu'il ne pouvait les recevoir en ce moment, et qu'il les priait d'attendre *un peu*.

Les ambassadeurs, froissés dans leur amour-propre, et gonflés de l'importance de la mission dont ils étaient chargés, quittèrent immédiatement la maison du comte, en jurant contre son *insolence*, et s'en allèrent tout droit à la maison du général Guerrero.

Celui-ci, prévenu d'avance, savait ce qui arriverait; il les attendait avec impatience.

Il les fit entrer aussitôt qu'ils eurent décliné leurs noms, les reçut de la façon la plus gracieuse; puis, lorsqu'il les eut ainsi enivrés de fumée, il les fit signer — c'est apposer une croix que nous devrions presque dire — un traité par lequel ils reconnaissaient qu'ayant été *lâchement trompés et abandonnés* par leur chef, ils s'engageaient à mettre bas les armes et à quitter le pays moyennant la somme de *onze mille piastres*, c'est-à-dire à peu près cinquante-cinq mille francs; il faut avouer que c'était pour rien et que le général Guerrero faisait une bonne affaire, d'autant meilleur que les armes de la compagnie lui restaient. Oh! les Mexicains sont de fameux négociants et surtout de bien profonds diplomates!

Ne pouvant vaincre la compagnie, les Mexicains l'avaient achetée à deux misérables par l'entremise d'un troisième dont le devoir était de la défendre.

Ainsi la compagnie Atrevida s'était suicidée elle-même; elle avait seule opéré sa dissolution, sans même avoir cherché à revoir ce chef qui avait été son

idole, et qu'elle abandonnait, se tordant sur un lit de douleur.

Nous devons constater pour l'honneur des plénipotentiaires français que, dans le traité qu'ils avaient signé, la liberté du comte avait été formellement garantie.

Maintenant, par quel concours inouï de circonstances le comte, dans une position aussi critique, avait-il été abandonné ainsi de tous ses amis ?

Comment le général Guerrero, son ennemi acharné, s'était-il montré si benin et presque généreux à l'égard de don Luis lors des derniers événements que nous avons rapportés ?

C'est ce que nous allons expliquer ; mais pour cela il nous faut reprendre les événements de plus haut et revenir à Valentin et à ses compagnons, que nous avons laissés galopant à toute bride sur la route de l'hacienda.

XXIII

L'Hacienda del Milagro.

La route d'Hermosillo à l'hacienda del Milagro est parfaitement tracée, droite et large dans tout son parcours.

Bien que la nuit fût sombre et sans lune, comme le cinq cavaliers galopaient de front, il leur aurait été impossible de dépasser don Cornelio sans le voir s'ils l'eussent rencontré dans le trajet, mais ils atteignirent l'hacienda sans en avoir eu de nouvelles.

La route avait été tellement foulée dans tous les sens depuis quelques jours, soit par les Français, soit par les Mexicains, qu'il fut impossible à ces chasseurs expérimentés de distinguer ou de relever aucune empreinte qui servit à les guider dans leurs recherches,

Les traces de chevaux, de chariots et d'hommes étaient tellement enchevêtrées les unes dans les autres qu'elles étaient complètement indéchiffrables, même pour l'œil le plus expérimenté.

A plusieurs reprises, Valentin avait essayé, mais vainement, de lire dans ce livre du désert.

Aussi, plus ils avançaient vers le but de leur course, plus les chasseurs étaient-ils inquiets et soucieux.

Il était environ huit heures du matin lorsqu'ils atteignirent l'hacienda.

Ils avaient voyagé toute la nuit sans s'arrêter, autrement que pour chercher les traces de l'homme qu'ils poursuivaient.

L'hacienda était calme ; les peones se livraient à leurs travaux ordinaires ; le ganado paissait en liberté dans les prairies.

Les chasseurs entrèrent.

Don Rafaël se préparait à monter à cheval pour aller, selon toute apparence, faire une tournée aux environs.

Un peon tenait en bride, devant lui, un magnifique mustang qui broyait son mors et piétinait d'impatience d'être si longtemps maintenu.

Lorsque l'haciendero aperçut les arrivants, il accourut vers eux en les menaçant gaiement de son *whicote*.

— Ah ! dit-il en riant, voilà mes déserteurs de retour. Bonjour, messieurs !

Ceux-ci, étonnés de cette joyeuse réception à laquelle ils ne comprenaient rien, demeurèrent muets.

Don Rafaël s'aperçut alors de leur air sombre et embarrassé.

— Ah ! ça, qu'avez-vous donc ? leur demanda-t-il sérieusement. Seriez-vous porteurs de mauvaises nouvelles ?

— Peut-être, répondit tristement Valentin. Dieu veuille que je me trompé !

— Parlez, expliquez-vous. Je montais justement à cheval pour aller en quête de nouvelles ; puisque vous voilà, c'est inutile.

Les chasseurs, échangèrent un regard d'intelligence.

— Parfaitement, nous vous fournirons tous les renseignements que vous désirerez.

— Tant mieux. D'abord, mettez pied à terre et entrons dans la maison, nous causerons plus à notre aise.

Les chasseurs descendirent de cheval et suivirent don Rafaël dans une vaste pièce qui servait de salon et de cabinet à l'haciendero.

Lorsqu'ils furent entrés, Valentin s'opposa à ce que la porte fût fermée.

— De cette façon, dit-il, nous ne craignons pas les oreilles indiscrettes.

— Pourquoi tant de précautions ?

— Je vais vous le dire. Où sont en ce moment doña Luz et doña Angela ?

— Elles dorment probablement encore.

— Très-bien. Dites-moi, Cœur-Loyal, n'avez-vous reçu aucune visite depuis vingt-quatre heures ?

— Je n'ai vu âme qui vive depuis le départ du comte de Prébois-Grancé.

— Ah ! fit le chasseur ; ainsi vous n'avez pas reçu un courrier cette nuit ?

— Aucun.

— De sorte que vous ignorez les événements qui se sont accomplis hier.

— Complètement.

— Vous ne savez pas que le comte a livré bataille ?

— Non.

— Qu'il s'est emparé d'Hermosillo ?

— Non.

— Et que l'armée du général Guerrero est en complète déroute ?

— Pas davantage. Ce que vous m'annoncez là est-il donc vrai ?

— De la plus grande vérité.

— Ainsi, le comte est vainqueur ?

— Oui, et maintenant il est installé à Hermosillo.

— C'est inouï ! Maintenant, mon ami, que j'ai répondu à toutes vos questions, franchement et sans commentaires, voulez-vous me faire le plaisir de m'apprendre dans quel but vous me les avez adressées ?

— Hier, à peine maître d'Hermosillo, le comte a pensé à vous, et probablement aussi à une autre personne ; il vous a expédié un courrier chargé de vous remettre une lettre.

— A moi ? Voilà qui est étrange ; ce courrier était un homme du pays, sans doute, un Indien ?

— Non, ce courrier était don Cornelio Mendoza, un gentilhomme espagnol que peut-être vous vous rappellerez.

— Certes ! un excellent compagnon, jovial, et pinçant continuellement de la vihuela.

— C'est cela même, dit Valentin d'un ton ironique ; eh bien, cet excellent compagnon jovial et qui pinçait continuellement de la vihuela, mon cher Cœur-Loyal, est tout simplement un traître qui vendait bel et bien nos secrets à l'ennemi.

— Oh ! Valentin, il faut être bien sûr pour porter une telle accusation contre un caballero !

— Malheureusement, reprit tristement le chasseur, le plus léger doute à cet égard n'est pas possible ; le comte a entre les mains toute sa correspondance avec le général Guerrero.

— Cuerpo de Cristo ! s'écria don Rafaël ; ceci est fort sérieux, savez-vous, mon ami ?

— Je suis tellement de votre avis que, malgré la fatigue qui m'accablait, j'ai prié ces messieurs de m'accompagner, et je suis venu à toute bride, espérant le surprendre en route et m'emparer de lui, d'autant plus qu'en sus de la lettre qu'il devait vous remettre, il en a d'autres fort compromettantes adressées à plusieurs personnes influentes de la province.

— Voilà une fâcheuse affaire, dit le Cœur-Loyal d'un air pensif, Il est évident que le misérable, au lieu de se rendre ici, est allé tout droit livrer ses papiers au général.

— Cela ne fait malheureusement pas le moindre doute.

— Que faire ? murmura machinalement don Rafaël.

Il y eut un instant de silence ; chacun songeait au moyen à employer pour neutraliser l'effet de cette trahison.

Curumilla et la Tête-d'Aigle se levèrent et se préparèrent à sortir de la salle.

— Où allez-vous ? leur demanda Valentin.

— Pendant que leurs frères délibèrent, répondit l'Araucan, les chefs indiens iront à la découverte.

— Vous avez raison, chef ; allez, allez, dit le chasseur. Je ne sais pourquoi, ajouta-t-il avec tristesse, mais j'ai le pressentiment d'un malheur.

Les deux Indiens sortirent.

— Connaissez-vous le contenu de la lettre que m'adressait le comte ? demanda don Rafaël au bout d'un instant.

— Ma foi, non ; mais il est probable qu'il vous faisait part de sa victoire et qu'il vous priait d'amener doña Angela à Hermosillo. Dans tous les cas, cette missive était assez compromettante.

— Quant à cela, je m'en inquiète peu ; le général Guerrero y regardera à deux fois avant que de s'attaquer à moi.

— A quoi bon délibérer si longtemps et perdre inutilement un temps précieux ? Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous rendre à Hermosillo et d'y conduire doña Angela, dit Belhumeur.

— En effet, c'est le plus simple, appuya Valentin.

— Oui, fit don Rafaël, le comte ne pourra que nous savoir gré de cette démarche.

— Alors, mettons sans plus tarder ce projet à exécution, reprit Belhumeur ; pendant que l'Élan-

Noir et moi, nous préparerons tout pour le voyage, chargez-vous, Cœur-Loyal, d'annoncer à doña Angela la détermination que nous avons prise.

— Faites donc et surtout hâtez-vous, dit Valentin ; je ne sais pourquoi, mais je voudrais déjà être parti.

Sans plus de paroles ils se séparèrent, et le chasseur demeura seul.

Valentin était malgré lui en proie à une inquiétude poignante; il marchait avec agitation dans la salle, s'arrêtant parfois pour prêter l'oreille ou pour jeter un regard à travers les fenêtres, comme s'il se fût attendu à voir surgir un ennemi.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il sortit.

Les deux chasseurs s'occupaient activement de lacer les chevaux et de les seller, tandis que des peones amenaient des mules pour transporter les bagages.

Valentin sentait son inquiétude augmenter d'instant en instant : il aidait ses compagnons avec une impatience fébrile et engageait chacun à se hâter.

Une heure s'écoula. Tout était prêt, on n'attendait plus que doña Angela ; elle arriva accompagnée de doña Luiz et de don Rafaël.

— Enfin ! s'écria Valentin, à cheval ! à cheval et partons !

— Partons, répétèrent les assistants.

Chacun se mit en selle.

Tout à coup, un grand bruit se fit entendre au dehors, et Curumilla parut les traits décomposés, la poitrine haletante.

— Fuyez ! fuyez ! s'écria-t-il, ils arrivent.

— En avant ! s'écria Valentin.

Mais un obstacle insurmontable se dressa devant eux. Au moment où ils allaient franchir la porte de l'hacienda, elle se trouva subitement encombrée par les bestiaux que les peones ramenaient en toute hâte des champs, probablement afin d'éviter qu'ils ne fussent enlevés par les maraudeurs.

Les pauvres bêtes se pressaient toutes à la porte, comme pour entrer à la fois, en poussant de lamentables mugissements, et piqués par derrière par les peones.

Il était inutile de songer à sortir avant que tout le ganado fût rentré ; l'obliger à rétrograder afin de débarrasser la porte, il n'y fallait pas songer. Aussi, bon gré, mal gré, les fugitifs furent-ils contraints d'attendre.

Valentin était comme fou de colère.

— Je le savais ! je le savais ! murmurait-il d'une voix étranglée, en serrant les poings avec rage.

Enfin, au bout de près d'une heure, car don Miguel possédait de nombreux troupeaux, la porte s'ouvrit :

— Allons, au nom du ciel ! s'écria Valentin.

— Il est trop tard, dit la Tête-d'Aigle en apparaissant tout à coup sur le seuil de la porte.

— Malédiction ! hurla le chasseur, et il se précipita en dehors.

Le chasseur jeta un regard autour de lui et poussa un cri de découragement.

L'hacienda était complètement cernée par plus de cinq cents cavaliers mexicains, au milieu desquels on distinguait le général Guerrero.

— Oh ! le misérable traître ! s'écria le chasseur.

— Voyons, ne nous laissons pas abattre, dit le

Cœur-Loyal; cuerpo de Cristo! il n'y a pas assez longtemps que j'ai renoncé à la vie du désert pour en avoir oublié les ruses. Ne donnons pas à ces gens le temps de se reconnaître : chargeons-les et faisons une trouée!

— Non, dit avec autorité Valentin, cela ne se peut. Fermez et barricadez la porte, Belhumeur.

Le Canadien se hâta d'obéir.

— Mais... fit don Rafaël.

— Cœur-Loyal, reprit Valentin, vous n'êtes plus maître d'agir à votre guise et de vous jeter dans des entreprises désespérées, vous devez vivre pour votre femme et vos enfants : d'ailleurs, pouvons-nous exposer doña Angela à être tuée au milieu de nous?

— C'est vrai, répondit-il. Pardonnez-moi, j'étais fou!

— Oh! s'écria doña Angela, que m'importe de mourir, si je ne dois pas revoir celui que j'aime?

— Señorita, dit sentencieusement le chasseur, laissez les événements suivre leur cours : qui sait s'il ne vaut pas mieux qu'il en soit ainsi? Quant à présent, rentrez dans la maison, et laissez-nous conduire cette affaire.

— Venez, mon enfant, venez, lui dit affectueusement doña Luz, votre présence est inutile ici, et peut-être que bientôt elle sera nuisible.

— Je vous obéis, señora, répondit tristement la jeune fille.

Et elle s'éloigna à pas lents, appuyée sur le bras de doña Luz, qui lui prodiguait toutes les consolations que lui dictait son cœur.

Don Rafaël avait donné l'ordre à tous ses serviteurs de s'armer et de se tenir prêts à opposer une

vigoureuse résistance, si l'hacienda était attaquée, éventualité à laquelle, d'après les mouvements ordonnés par le général à ses troupes, on devait s'attendre d'un moment à l'autre.

Les peones de l'hacienda étaient nombreux, dévoués à leur maître; la lutte menaçait d'être sérieuse.

Tout à coup on frappa à coups redoublés contre la porte.

Valentin, qui, depuis quelques minutes, semblait profondément réfléchir, se pencha à l'oreille de don Rafaël et lui dit quelques mots.

— Oh! répondit celui-ci, c'est presque une lâcheté que vous me proposez, don Valentin.

— Il le faut! dit le chasseur avec insistance.

Et pendant que le Cœur-Loyal se dirigeait d'assez mauvaise humeur vers la porte, il entra vivement dans la maison.

Don Rafaël ouvrit un guichet pratiqué dans la porte et demanda qui était là et ce qu'on voulait; puis, au grand étonnement de tous les assistants, après avoir parlementé quelques instants avec ceux qui demandaient si péremptoirement à entrer, il ordonna de débarricader la porte et de l'ouvrir.

En un instant, elle fut ouverte.

Le général parut alors accompagné de plusieurs officiers et s'avança résolûment dans l'intérieur.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, général; mais j'ignorais que ce fût vous, lui dit don Rafaël.

— Caramba, amigo, répondit le général en souriant tout en jetant un regard autour de lui, vous avez une nombreuse garnison ici, à ce que je vois?

— Depuis les derniers événements qui ont eu lieu

en Sonora; les routes sont infestées de maraudeurs, dit don Rafaël; il est bon de prendre certaines précautions.

Le général hocha la tête.

— Fort bien, caballero, reprit-il sèchement; mais il ne me plaît pas à moi de voir tant d'hommes armés sans motif légal. Jetez vos armes, messieurs.

Les peones regardèrent leur maître : celui-ci se mordit les lèvres, mais il le fit signe d'obéir.

Toutes les armes furent alors jetées sur le sol.

— J'en suis fâché, don Rafaël, mais je vais laisser une garnison dans votre hacienda. Vous et toutes les personnes qui sont ici, vous êtes mes prisonniers; préparez-vous à me suivre à Guaymas.

— Est-ce ainsi que vous me récompensez de vous avoir introduit dans ma maison ? dit amèrement don Rafaël.

— J'y serais entré de gré ou de force, reprit sèchement le général, et, maintenant, faites venir ma fille à l'instant.

— Me voici, mon père, dit la jeune fille en apparaissant sur les marches supérieures du perron.

Doña Angela descendit lentement dans la cour, marcha vers son père et s'arrêta à deux pas de lui.

— Que me voulez-vous ? lui dit-elle.

— Vous intimer l'ordre de me suivre, répondit-il sèchement.

— Je ne puis faire autrement que de vous obéir, reprit-elle. Seulement, vous me connaissez, mon père, ma résolution est inébranlable. J'ai entre les mains les moyens de me soustraire à votre tyrannie lorsqu'elle me paraîtra trop lourde à souffrir. Votre conduite réglera la mienne. Maintenant, partons !

La seule affection qui restât vive et pure dans le cœur de l'ambitieux, c'était son amour pour sa fille, mais cet amour était immense, sans bornes. Cet homme, qui ne reculait devant aucune action, si cruelle qu'elle fût pour atteindre le but qu'il s'était proposé, tremblait devant le froncement de sourcils de cette enfant de seize ans qui, sachant le pouvoir tyrannique qu'elle exerçait sur son père, en abusait sans scrupule. De son côté, don Sébastien connaissait la volonté de fer et le caractère indomptable de sa fille. Aussi trembla-t-il intérieurement en écoutant sa froide déclaration, bien qu'il n'en laissât rien paraître.

Il se détourna d'un air de dédain et donna l'ordre du départ.

Un quart d'heure plus tard, tous les prisonniers étaient en route pour Guaymas, et il ne restait dans l'hacienda que le général don Ramon et doña Luz, surveillés par une garnison de cinquante hommes, commandée par un officier qui avait ordre de ne les laisser communiquer avec personne.

Valentin, en voyant le général sitôt remis de sa défaite, avait jugé la position d'un seul coup : avec sa perspicacité habituelle, il avait compris que, grâce à la trahison de don Cornelio, les pueblos ne se soulèveraient pas, que les hacienberos qui avaient engagé leur parole au comte resteraient à l'écart, que la révolte avorterait, et que le comte, malade et abandonné de tout le monde, en serait peut-être réduit bientôt à traiter avec l'homme qu'il avait vaincu. Voilà pourquoi il avait engagé don Rafaël à ne pas tenter une résistance inutile qui n'aurait pu que le compromettre, et du même coup il avait persuadé à

doña Angela de feindre de consentir à accepter les conditions de son père et à retourner avec lui.

On voit que le chasseur avait bien raisonné et que ses prévisions étaient justes.

Cependant il s'était trompé en supposant qu'il parviendrait à avertir son frère de lait de ce qui s'était passé : les ordres donnés par le général à l'égard des prisonniers furent exécutés avec une si grande ponctualité qu'il lui fut impossible même de donner de ses nouvelles au comte.

Maintenant que nous avons rapporté les faits qui s'étaient passés à l'hacienda, nous reprendrons notre récit et nous arriverons au dénouement de ce long drame.

XXIV

Retour du Sanglier sur la meute.

C'est à Guaymas que nous prions le lecteur de nous suivre un an environ après les événements que nous avons rapportés dans notre dernier chapitre.

Un homme, revêtu du costume militaire se rapprochant beaucoup de l'uniforme mexicain, se promenait de long en large, les bras derrière le dos, dans un salon somptueusement meublé.

Cet homme paraissait être fortement préoccupé ; ses sourcils se fronçaient, et parfois il jetait, d'un air d'impatience, les yeux sur une pendule placée sur une console.

Cet homme attendait évidemment quelqu'un qui

n'arrivait pas, son impatience et sa mauvaise humeur croissaient d'instant en instant; il venait de reprendre son chapeau jeté sur un meuble, probablement dans l'intention de se retirer, lorsqu'une porte s'ouvrit et un domestique annonça :

— Son Excellence le général don Sebastian Guerrero.

— Enfin ! grommela entre ses dents le visiteur.

Le général parut. Il était en grand uniforme.

— Pardonnez-moi, mon cher comte, dit-il d'un ton affectueux, pardonnez-moi de vous avoir fait aussi longtemps attendre; j'ai eu une peine infinie à me débarrasser des importuns qui m'obsédaient; enfin me voici tout à vous et prêt à écouter avec l'attention convenable les communications qu'il vous plaira de me faire.

— Général, répondit le comte, deux motifs m'amènent aujourd'hui : d'abord le désir d'obtenir de vous une réponse claire et catégorique au sujet des propositions que j'ai eu l'honneur de vous faire il y a déjà quelques jours; ensuite les plaintes que j'ai à vous adresser au sujet de certains faits fort graves qui ont eu lieu au préjudice du bataillon français, et dont sans doute, ajouta-t-il avec une certaine ironie dans la voix, vous n'avez pas eu connaissance.

— En voici la première nouvelle, monsieur le comte; croyez que je suis résolu à rendre bonne et entière justice au bataillon français, dont je n'ai eu qu'à me louer depuis son organisation, tant à cause de la bonne conduite de tous ses membres indistinctement, que pour les services qu'il n'a cessé de rendre.

— Voilà de bonnes paroles, général; pourquoi faut-il qu'elles soient stériles?

— Vous vous trompez, comte; bientôt j'espère vous prouver le contraire. Mais laissons cela quant à présent et venons aux griefs dont vous avez à vous plaindre. Expliquez-vous.

Les deux personnes qui causaient sur ce ton amical et se prodiguaient les sourires étaient, l'un le général Guerrero, l'autre le comte Louis de Prébois-Grancé, ces deux hommes que nous avons vus ennemis si acharnés.

Que s'était-il donc passé depuis le traité de Guaymas? Quelle raison assez puissante leur avait fait oublier leur haine? Quelle communauté d'idées pouvait-il exister entre eux pour avoir produit un changement si extraordinaire et si inexplicable?

C'est ce que nous demandons au lecteur la permission de lui expliquer avant d'aller plus loin, d'autant plus que les faits que nous allons rapporter montrent le caractère mexicain dans tout son jour.

Le général, après le succès du traité de Guaymas et la façon dont, grâce à la trahison de don Cornelio, le soulèvement des puebls avait été arrêté, eut avoir complètement gagné sa cause et être à tout jamais débarrassé du comte de Prébois-Grancé.

Celui-ci; malade presque à l'extrémité, incapable de rassembler deux idées, avait reçu l'ordre de quitter immédiatement Guaymas.

Ses amis, rendus à la liberté après la signature du traité, s'étaient hâtés de se rendre auprès de lui. Valentin l'avait fait transporter à Mazatlan, où le comte s'était peu à peu rétabli; puis tous deux étaient partis pour San-Francisco, laissant en

Sonora Curumilla, chargé de les tenir au courant des événements.

Le général s'était fait un mérite auprès de sa fille de la *générosité* avec laquelle il avait traité le comte ; puis il l'avait, en apparence, laissée libre de ses actions, espérant qu'avec le temps elle oublierait son amour et consentirait à seconder certains projets qu'il ne lui laissait pas encore entrevoir, mais qui consistaient à la marier à un des personnages les plus influents du Mexique.

Cependant, des mois s'étaient écoulés ; le général, qui comptait sur l'absence du comte et surtout sur le manque de nouvelles de lui, pour guérir sa fille de ce qu'il nommait sa folle passion, fut tout étonné lorsqu'il voulut, un jour, causer avec elle des projets qu'il nourrissait en secret et du mariage qu'il projetait pour elle, de l'entendre lui répondre nettement ceci.

— Mon père, je vous ai dit que j'épouserai le comte de Prébois-Grancé, nul autre n'obtiendra main, vous-même aviez consenti à cette union, je me considère donc comme liée à lui, et tant qu'il vivra je lui demeurerai fidèle.

Le général fut d'abord assez interloqué de cette réponse. Bien qu'il eût connu la fermeté du caractère de sa fille, il était loin de s'attendre à une persistance si obstinée. Cependant au bout d'un instant il reprit sa présence d'esprit, et se penchant vers elle il la baisa au front en lui disant avec une feinte bonhomie :

— Allons, méchante enfant, je vois qu'il faut que je fasse ce que tu veux, quoiqu'il m'en coûte beaucoup, eh bien, je tâcherai, j'essaierai, il

ne tiendra pas à moi que tu revoies celui que tu aimes.

— Oh ! mon père, serait-il possible ? s'écria-t-elle avec une joie qu'elle ne put contenir, parleriez-vous sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement, mauvaise, ainsi séchez vos larmes, reprenez votre gaité et vos belles couleurs d'autrefois.

— Ainsi je le reverrai ?

— Je te le jure.

— Ici ?

— Oui, ici, à Guaymas.

— Oh ! s'écria-t-elle avec élan, en lui jetant les bras autour du cou, et l'embrassant avec tendresse, en même temps qu'elle fondait en larmes, oh ! que vous êtes bon, mon père, et que je vous aimerai si vous faites cela !

— Je le ferai, te dis-je, répondit-il, ému malgré lui de cet amour si vrai et si passionné.

Le général avait déjà formé son plan dans sa tête, plan que nous allons voir se dérouler dans toute sa laideur.

De la réponse que sa fille lui avait faite, don Sebastian n'avait retenu que ceci :

Tant que le comte vivra, je lui demeurerai fidèle.

La pauvre doña Angela venait sans s'en douter de aire germer dans le cerveau de son père le plus horrible projet qui se puisse imaginer.

Deux jours plus tard, Cumurilla partait pour San-Francisco, chargé d'une lettre de la jeune fille pour le comte, lettre qui devait avoir une influence

immense sur les déterminations ultérieures de don Luis.

Les Mexicains avaient été si magnifiquement battus par les Français à Hermosillo, qu'ils avaient conservé d'eux le plus touchant et le plus respectueux souvenir. Le général Guerrero, qui, ainsi que le lecteur a été à même de le voir, était rempli d'imagination, avait fait une réflexion pleine de logique et de bon sens à ce sujet; il s'était dit que si les Français avaient battu à plate couture les Mexicains, qui, on le sait, sont des soldats extrêmement redoutables, à plus forte raison ils battraient les Indiens, et même au besoin les yankees, ces gringos, comme les nomment les Sud-Américains, dont ils ont une terreur affreuse, et qu'ils s'attendent à chaque instant à voir envahir le Mexique. En conséquence de son raisonnement, le général Guerrero avait formé à Guaymas même un bataillon entièrement composé de volontaires français commandés par des officiers français, et dont le service se borna provisoirement à faire la police du port et à maintenir l'ordre dans la ville.

Malheureusement, le chef de ce bataillon, officier probe et bon soldat, n'était peut-être pas complètement l'homme qui aurait dû se trouver à la tête de ces volontaires. Ses idées un peu étroites et mesquines n'étaient pas à la hauteur de la position qu'il occupait, et des mésintelligences graves ne tardèrent pas à éclater entre les Mexicains et les étrangers, mésintelligences probablement encouragées en dessous main par certaines personnes influentes, mais qui placèrent le bataillon, malgré l'esprit conciliant de son chef et les efforts qu'il tenta pour rétablir le

son accord, dans une position assez difficile et qui naturellement devait s'aggraver de jour en jour.

Deux partis se formèrent dans le bataillon : l'un, hostile au commandant, parlait avec affection du comte, dont le souvenir était encore palpitant en Sonora, regrettait son absence et formait des vœux pour son retour ; l'autre, sans être dévoué au commandant, lui restait cependant attaché à cause de l'honneur du drapeau ; mais le dévouement était tiède, et nul doute que s'il arrivait un événement imprévu, ces hommes se laisseraient entraîner par les circonstances.

Sur ces entrefaites, le général Alvarez s'était prononcé contre Santa-Anna, président de la république, et appelait à la révolte tous les chefs de corps disséminés dans les provinces.

Le général Guerrero hésitait, ou du moins semblait hésiter à se déclarer pour l'un ou l'autre.

Tout à coup on apprit avec étonnement, presque avec stupeur, que le comte de Prébois-Grancé avait débarqué à Guaymas.

Voilà ce qui était arrivé :

Aussitôt après sa conversation avec sa fille, conversation que nous avons en partie rapportée, le général avait été faire une visite au señor don Antonio Mendez Pavo : cette visite avait été longue, les deux personnages avaient longtemps et secrètement causé ensemble ; puis le général avait regagné sa maison en se frottant les mains.

Pendant le comte était à San-Francisco, triste et sombre, honteux du résultat d'une expédition si bien commencée, furieux contre les traîtres qui l'avaient fait avorter, et, avouons-le, brûlant,

malgré les sages exhortations de Valentin, de prendre sa revanche.

De plusieurs côtés à la fois, des personnes influentes engageaient le comte à faire une seconde expédition; on lui proposait l'argent nécessaire pour acheter des armes et enrôler des volontaires; Louis avait eu des entrevues secrètes avec deux aventuriers hardis, le colonel Walker et le colonel Fremont, qui plus tard se porta candidat à la présidence des Etats-Unis. Ces deux hommes lui avaient fait des offres avantageuses, mais le comte les avait repoussées, grâce à la toute-puissante intervention du chasseur.

Cependant le comte était tombé dans une mélancolie noire; lui si doux et si bienveillant était devenu cassant, sardonique; il doutait de lui et des autres. Les trahisons dont il avait été victime avaient aigri son caractère à un point tel que ses meilleurs amis commençaient à s'inquiéter sérieusement.

Jamais il ne parlait de doña Angela, jamais son nom n'arrivait de son cœur à ses lèvres; mais sa main cherchait souvent sur sa poitrine la relique qu'elle lui avait donnée lors de leur première rencontre, et quand il était seul, il la baisait avec amour en versant des larmes.

L'arrivée de Curumilla à San-Francisco produisit un véritable coup de théâtre; le comte parut subitement avoir recouvré toutes ses espérances et toutes ses illusions, le sourire reparut sur ses lèvres et de fugitifs reflets de gaité éclairèrent son front.

A la suite de Curumilla arrivèrent deux hommes que nous ne nommerons pas afin de ne pas souiller les pages de ce livre.

En quelques jours ces hommes, suivant sans doute les instructions qu'ils avaient reçues, s'emparèrent complètement de l'esprit du comte et le rejetèrent dans le torrent dont son frère de lait avait eu tant de peine à le retirer.

Un soir que tous deux étaient assis dans la chambre d'une maison qu'ils habitaient en commun, ils fumaient après avoir pris leur repas.

— Tu viens avec moi, n'est-ce pas, frère? dit le comte en se tournant vers Valentin.

— Tu pars donc décidément? répondit celui-ci avec un soupir.

— Que faisons-nous ici?

— Rien, c'est vrai; la vie m'y pèse comme à toi, mais nous avons devant nous le désert sans bornes, les immenses horizons des prairies; pourquoi ne pas reprendre notre heureuse vie de chasse et de liberté, au lieu de se fier aux fallacieuses promesses de ces Mexicains sans cœur, qui t'ont déjà fait tant souffrir et dont les infâmes trahisons t'ont conduit où tu en es?

— Il le faut, reprit le comte avec résolution.

— Ecoute, dit Valentin, tu n'as plus cet enthousiasme ardent qui te soutenait dans ta première expédition; la foi te manque; toi-même, tu ne crois pas à la réussite.

— Tu te trompes, frère; aujourd'hui plus qu'à cette époque, je suis certain du succès, car j'ai pour auxiliaires ceux-là même qui jadis étaient mes ennemis les plus acharnés.

Valentin partit d'un éclat de rire railleur.

— Tu en es encore là? lui dit-il.

Le comte rougit.

— Eh bien, non, dit-il, je ne te cacherai rien. Mon destin m'entraîne; je sais que ce n'est pas à la conquête, mais à la mort que je marche! Mais, peu m'importe, il le faut, je veux la revoir! Tiens, lis.

Le comte tira de sa poitrine la lettre que lui avait apportée Curumilla et la remit à Valentin.

Celui-ci la lut.

— Bien, dit-il, je préfère que tu sois franc avec moi. Je te suivrai.

— Merci! mon Dieu, ajouta-t-il avec mélancolie, je ne me fais pas illusion; je connais ce vieux proverbe latin qui dit : *Non bis in idem*; ce qui une fois est manqué l'est pour toujours; je ne me laisse pas tromper par les protestations hypocrites du général Guerrero et de son digne acolyte le señor Pavo; je sais parfaitement que tous deux me trahiront à la première occasion. Eh bien, soit! j'aurai revu celle qui m'attend, qui m'appelle, qui est tout pour moi, enfin; si je tombe j'aurai une mort digne de moi, la route que j'aurai tracée, d'autres plus heureux la suivront et porteront la civilisation dans ces contrées que toi et moi nous avons rêvé de rendre libres.

Valentin ne put s'empêcher de sourire tristement à ces paroles, qui résumaient complètement pour lui le caractère du comte, composé étrange des éléments les plus divers et où la passion, l'enthousiasme et l'orgueil s'entre-choquaient comme à plaisir.

Le lendemain Louis ouvrit des bureaux d'enrôlement, et quelques jours plus tard il s'embarquait sur une goëlette avec ses volontaires.

Le voyage commença sous de mauvais auspices, les aventuriers firent naufrage; sans Curumilla, qui

le sauva au péril de sa vie, c'en était fait du comte.

Les aventuriers demeurèrent une douzaine de jours abandonnés sur un îlot.

— Des Romains auraient vu un présage dans notre naufrage, dit le comte en soupirant, et ils auraient renoncé à une expédition si malheureusement commencée.

— Nous serions sages de suivre leur exemple, répondit Valentin avec tristesse, il en est temps encore.

Le comte haussa les épaules sans répondre. Quelques jours plus tard ils arrivèrent à Guaymas.

Le señor Pavo reçut admirablement le comte et voulut lui-même le présenter au général.

— Je veux faire votre paix, lui dit-il.

Don Luis se laissa conduire. Le cœur lui battait en songeant qu'il allait peut-être revoir doña Angela.

Il n'en fut rien.

Le général fut extrêmement gracieux pour le comte; il lui parla avec une feinte franchise et parut prêt à accepter ses propositions.

Don Luis lui amenait deux cents hommes, des armes, et mettait son épée à sa disposition, s'il avait l'intention de se joindre au gouverneur-général Alvarez.

Le général Guerrero, sans répondre positivement à ces avances, laissa cependant voir qu'elles ne lui déplaisaient pas; il alla même plus loin, car il promit presque au comte de lui donner le commandement du bataillon français, promesse que le comte eut de son côté l'air d'accueillir avec le plus grand plaisir.

Cette entrevue fut suivie de plusieurs autres, où,

à part les protestations sans nombre que le général prodigua au comte, celui-ci ne put rien obtenir, excepté une espèce d'autorisation tacite d'exercer, de concert avec le chef du bataillon, le commandement des volontaires.

Cette autorisation fut du reste plus nuisible qu'utile au comte, car elle indisposa contre lui une grande partie des Français, qui ne voyaient qu'avec peine le nouveau chef que le général prétendait leur imposer.

Depuis huit jours que le comte était à Guaymas, le général ne lui avait pas dit un mot de doña Angela, et il lui avait été impossible de la voir.

Le jour où nous le retrouvons chez don Sebastian, les choses, entre les habitants et les Français, en étaient arrivées à un tel point qu'une répression immédiate était urgente, afin d'arrêter peut-être de grands malheurs. Plusieurs Français avaient été insultés, deux avaient même été poignardés en pleine rue; les *civicos* et les habitants proféraient de sourdes menaces contre les volontaires, il y avait dans l'air ce je ne sais quoi qui présage les grandes catastrophes, et que l'on ressent sans qu'il soit possible de l'expliquer.

Le général feignit de ressentir vivement l'insulte faite aux Français; il promit au comte que bonne et prompt justice serait faite et que les assassins seraient arrêtés.

La vérité était que le général, avant que de frapper le grand coup qu'il méditait, voulait laisser arriver les nombreux renforts qu'il attendait d'Hermosillo afin d'écraser les Français et qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps.

Le comte se retira.

Le lendemain les insultes recommencèrent ; les Français aperçurent, se promenant et se paradant dans les rues, les assassins que la veille le général avait promis de punir.

Alors une sourde fermentation commença à agiter le bataillon et une nouvelle députation, à la tête de laquelle fut placé le comte, fut envoyée au général.

Le comte demanda péremptoirement que justice fût rendue, que deux canons fussent livrés au bataillon pour sa sûreté, et que les civicos fussent immédiatement désarmés, car c'étaient surtout ces hommes, gens sans aveu, pour la plupart sortis de la lie du peuple, qui occasionnaient tous les désordres.

Encore une fois, le général protesta de son bon vouloir pour les Français, leur promit de leur remettre deux canons, mais il ne voulut pas entendre parler du désarmement des civicos, disant que cet acte pourrait indisposer la population et produire un mauvais effet.

En accompagnant les Français jusqu'à la porte de son salon, il leur annonça que pour leur prouver la confiance qu'il avait en eux, il irait lui-même et sans suite écouter leurs griefs à leur caserne.

La démarche que tentait le général était hardie, par cela même elle devait réussir, surtout avec des Français, connaisseurs en bravoure et justes appréciateurs de tout ce qui est audacieux.

Le général tint sa promesse, il se rendit en effet seul au quartier français, malgré les recommandations de ses officiers ; il répondit même à ce sujet un mot qui prouve combien il connaissait le caractère de notre nation et celui du comte.

Un colonel, entre autres, lui remontrait l'imprudence de se livrer ainsi sans défense entre les mains d'hommes exaspérés par les vexations de toutes sortes qu'ils souffraient depuis si longtemps.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, colonel, les Gaulois ne ressemblent nullement aux Mexicains; chez eux le point d'honneur est tout. Je sais fort bien qu'on agitera la question de me retenir prisonnier; mais il est un homme qui n'y consentira jamais et qui me défendra quand même; cet homme est le comte de Prébois-Grancé.

Le général avait deviné juste; tout arriva comme il l'avait dit; ce fut le comte qui s'opposa avec énergie à son arrestation, qui déjà était presque résolue.

Don Sébastian sortit comme il était entré, sans que nul osât faire entendre une parole de reproche contre lui; au contraire, grâce à la mielleuse éloquence dont il était doué, il parvint à retourner si bien les esprits en sa faveur, que chacun l'accabla de protestations de dévouement et qu'on lui fit presque une ovation.

Le résultat de cette audacieuse visite fut immense pour le général; car, grâce à l'effet qu'il était parvenu à produire sur la masse des volontaires, la division se mit entre eux aussitôt après son départ, et ils ne purent plus s'entendre; les uns voulaient la paix quand même, les autres demandaient la guerre à grands cris, soutenant qu'on les trompait et qu'ils seraient encore une fois dupes des Mexicains.

Ceux-là avaient raison, ils voyaient juste; mais, ainsi que cela arrive toujours, ils ne furent pas écoutés, et pour en finir on prit un moyen mixte, ce qui est toujours mauvais en pareille circonstance, c'est-à-dire qu'on institua une commission chargée de s'en-

tendre avec le gouvernement pour régler les intérêts du bataillon.

Comme on le voit, la mine était bourrée ; une étincelle suffisait pour allumer un incendie immense.

XXV

Commencement de la Fin.

Il était nuit ; dans une petite maison de Guaymas, Louis et Valentin causaient à la lueur d'un maigre candil, qui ne répandait qu'une clarté fumeuse et tremblotante ; ils discutaient entre eux les moyens à employer pour brusquer le dénoûment des sombres machinations dans lesquelles, avec un art diabolique, le général Guerrero était parvenu à les envelopper, tandis que dans un coin de la salle Curumilla dormait paisiblement.

— Je l'avais prévu, dit Valentin ; maintenant il est trop tard pour reculer. Il faut agir énergiquement ; sans cela, tu es perdu.

— Eh ! mon ami, je le suis de toutes façons.

— Allons, vas-tu maintenant te laisser abattre quand a sonné l'heure du danger ?

— Ce n'est pas lui que je redoute, il sera le bienvenu. Je voudrais mourir, frère.

— Voyons, sois homme ; reprends courage. Seulement, hâte-toi. As-tu remarqué ces armes et ces munitions qui arrivent continuellement ? Crois-moi, finissons-en, d'une façon ou d'autre, le plus tôt possible.

— Oui, je sais comme toi que le général nous trompe; mais ces volontaires ne sont pas ceux que j'avais à Hermosillo. Ceux-ci hésitent, ils ont peur, que sais-je? Leur commandant est incapable d'agir; c'est un homme mou et sans initiative. Avec de pareils gens, nous n'arriverons à rien.

— J'en ai peur; cependant mieux vaut savoir à quoi s'en tenir tout de suite que de continuer plus longtemps à demeurer dans une telle incertitude.

— Demain, les délégués doivent aller trouver le général.

— Qu'ils aillent trouver le diable, ils seront au moins certains d'avoir une réponse catégorique, dit Valentin avec impatience.

En ce moment, deux coups légers furent frappés à la porte de la rue,

— Qui peut venir si tard? dit le comte, je n'attends personne.

— C'est égal, voyons toujours, fit Valentin; ce sont souvent ceux qu'on n'attend pas qui sont les plus agréables à recevoir.

Et il alla ouvrir la porte.

A peine fut-elle entr'ouverte, qu'une femme se précipita dans la maison en criant au chasseur d'une voix entrecoupée par la terreur :

— Voyez! voyez! on me suit!

Valentin s'élança au dehors.

Bien que cette femme fût *tapada*, c'est-à-dire que ses traits fussent entièrement cachés sous son rebozo, cependant le comte la reconnut aussitôt. Quelle autre femme que doña Angela pouvait ainsi venir le voir?

C'était elle, en effet.

Le comte la reçut à demi évanouie dans ses bras, l'étendit sur une butacca et se mit en devoir de lui prodig er tous les soins qu'exigeait son état.

— Au nom du ciel ! parlez, qu'avez-vous ? s'écria-t-il ; que vous est-il arrivé ?

Au bout d'un instant la jeune femme se redressa, elle passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et regardant le comte avec une expression de bonheur immense :

— Enfin, je vous revois, mon amour ! s'écria-t-elle en fondant en larmes et en se jetant éperdue dans ses bras.

Don Luis lui rendit ses caresses et chercha à la calmer.

La jeune fille était en proie à une surexcitation nerveuse étrange ; ses grands yeux noirs étaient hagards, son visage pâle comme celui d'une morte, tout son corps agité de tressaillements convulsifs.

— Mais enfin, mon enfant, qu'avez-vous ? Au nom du ciel, expliquez-vous ; je vous en supplie, parlez, Angela, parlez si vous m'aimez.

— Si je vous aime, pauvre chéri de mon cœur !
— *pobre querido de mi corazon* — dit-elle avec un soupir en pressant sa main dans les siennes ; si je vous aime ! Hélas ! je vous aime à en mourir, don Luis, et cet amour me tuera !

— Ne parlez pas ainsi, mon ange bien-aimé ! chassez ces sombres pensées ; ne songeons qu'à notre amour.

— Non, don Luis, je ne suis pas venue pour vous parler d'amour ; je suis venue pour vous sauver.

— Pour me sauver ! dit-il avec une feinte galeté ; me croyez-vous donc dans un si grand péril ?

— Don Luis, vous courrez un danger immense demain ; prenez garde à mes paroles, ne me regardez pas ainsi en souriant, demain vous serez perdu. Toutes les mesures sont prises, j'ai tout entendu : c'est horrible ! Et moi qui ignorais votre retour à Guaymas, voilà comment je l'ai appris. Alors, je suis accourue, folle, éperdue, vers vous, afin de vous dire ? Fuyez, fuyez, don Luis !

— Fuir ! reprit-il pensif. Et vous, Angela, faudra-t-il donc encore vous perdre, pour toujours, cette fois. Non, je préfère mourir !

— Mais je pars avec vous, moi. Ne suis-je pas votre fiancée, votre femme devant Dieu ? Venez, venez, don Luis ; partons, ne perdons pas une minute, pas une seconde ; votre cheval negro nous aura, en deux heures, mis hors de toute atteinte. Surtout, prenez vos armes, car j'ai été espionnée par un homme pendant le trajet de chez mon père ici.

Elle parlait ainsi, comme on parle dans la fièvre, avec une volubilité étrange. Le comte ne savait à quoi se résoudre. Tout à coup, un bruit assez fort se fit entendre dans la rue, et la porte, qui n'était que poussée, s'ouvrit toute grande.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! s'écria la pauvre enfant en proie à une terreur indicible.

Don Luis sauta sur ses pistolets et se plaça résolument devant elle.

— Oh ! tu viendras, misérable ! dit au dehors la voix de Valentin ; tu ne m'échapperas pas. Allons, marche, ou je te larde avec mon poignard !

Et, par un vigoureux effort, le chasseur entra dans la salle en trainant après lui un homme qui faisait de vains efforts pour se sauver.

— Ferme la porte, Luis, reprit Valentin. Maintenant, mon digne espion, tu vas me montrer ta face de traître, afin que je te reconnaisse.

Valentin s'était hâté d'obéir à son frère de lait.

Curumilla avait quitté le coin où il dormait précédemment, il avait, sans prononcer une parole, entraîné doña Angela derrière un moustiquaire qui la cachait complètement; puis il avait pris le candil dans sa main et s'était approché de ses amis.

Pendant le prisonnier opposait une résistance désespérée pour empêcher qu'on ne distinguât les traits de son visage; mais il ne proférait pas une parole, se contentant de pousser de sourdes et indistinctes exclamations de rage.

Enfin, après une lutte assez longue, l'ineonna sembla comprendre que tous ses efforts seraient vains; il se releva, se débarrassa de son manteau et croisant les bras sur la poitrine :

— Eh bien, regardez-moi donc, puisque vous y tenez tant, dit-il d'un ton de sarcasme.

— Don Cornelio! s'écrièrent les Français.

— Moi-même, messieurs. Comment vous êtes-vous portés depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir? reprit-il avec un aplomb superbe.

— Misérable traître! s'écria Valentin en s'élançant sur lui.

Le comte l'arrêta.

— Attends, dit-il.

— Je vous ai trahis, c'est vrai, répondit don Cornelio; — après? C'est que probablement j'avais

intérêt à le faire. Je sais ce que vous allez me dire; que vous m'avez rendu de grands services. Qu'est-ce que cela prouve, si vous m'avez en un seul jour fait plus de mal que vous ne m'avez fait de bien dans tout le cours de nos relations?

— Je vous ai fait du mal, moi? Vous mentez, misérable!

— Monsieur le comte, répondit don Cornelio d'un ton de hauteur, je vous ferai observer que je suis gentilhomme et que je ne puis admettre que vous me parliez comme vous le faites.

— Ce drôle est fou, sur mon âme, s'écria le comte avec un rire de pitié; laisse-le aller, frère, il est indigne de notre colère il ne mérite que notre mépris.

— Non pas! répliqua vivement Valentin; cet homme est l'âme damnée du général; nous ne pouvons le renvoyer ainsi.

— Mais qu'en ferons-nous? tôt ou tard nous serons obligés de le relâcher.

— C'est possible, provisoirement nous le confions à Curumilla, qui se chargera de le garder.

L'Indien fit un geste d'assentiment et saisissant don Cornelio, il l'entraîna.

Celui-ci se laissa faire sans opposer la moindre résistance.

— Au revoir, messieurs, dit-il avec un sourire railleur.

L'Indien lui jeta un regard d'une expression indéfinissable et le fit passer dans une autre pièce.

Doña Angela sortit de derrière le moustiquaire qui la cachait.

— Je vous attends, don Luis, dit-elle. —

Celui-ci secoua tristement la tête.

— Hélas ! dit-il, je ne puis pas fuir, ma vie ne m'appartient pas ; j'ai juré à mes compagnons de ne pas les abandonner ; si je fuyais, je serais un traître.

Doña Angela s'approcha de lui, et penchant gracieusement sa tête :

— Adieu, don Luis, dit-elle, vous agissez en caballero, suivez votre destin ; votre honneur est autant à moi qu'à vous ; je veux qu'il soit sans tache : je n'insiste pas, adieu. Donnez-moi un baiser sur le front ; nous ne nous reverrons que le jour de notre mort.

Tout à coup, un cri s'éleva dans la rue, tellement horrible, que les trois personnes tressaillirent de terreur.

La porte s'ouvrit, et Curumilla entra ; son visage était calme et sa marche aussi tranquille que de coutume.

— Vous êtes donc sorti par la porte du coral, chef ? lui demanda Valentin.

— Oui.

— Mais don Cornelio, qu'en avez-vous fait ?

— Libre ! dit l'Indien.

— Comment, libre ! s'écria don Luis.

— Il doit y avoir quelque chose là-dessous, reprit le chasseur. Pourquoi avez-vous rendu la liberté à cet homme ?

Curumilla retira de sa ceinture son couteau, dont la lame était rouge de sang.

— Il n'est plus à craindre, dit-il.

— Vous l'avez tué ? s'écrièrent les trois personnes.

— Non, dit-il ; il est muet et aveugle.

— Oh ! s'écrièrent-ils avec un geste d'horreur.

Curumilla avait tout simplement, avec son couteau à scalper, crevé les yeux et arraché la langue de don Cornelio ; puis, il l'avait conduit de l'autre côté de la ville et l'avait abandonné à son sort.

Valentin et Louis pensèrent qu'il était inutile d'adresser au chef des reproches qui ne remédieraient à rien, et que, du reste, l'Auracan ne comprendrait pas. En conséquence, ils s'abstinrent de toute observation.

Doña Angela, malgré les vives instances du comte, ne voulut pas consentir à ce qu'il l'accompagnât pour retourner chez son père ; elle se retira, après lui avoir fait, en se penchant à son oreille, cette dernière recommandation :

— Prenez garde à demain, don Luis !

Le comte sourit, et elle s'envola comme un oiseau, laissant bien triste et bien nue cette pauvre petite chambre que, pendant quelques instants, elle avait illuminée de sa présence.

— Allons, dit le comte en se laissant tomber sur une butacca dès qu'elle fut partie, il paraît que c'est demain la fin ; tant mieux. Seulement, celui qui me prendra le paiera cher.

Le lendemain, ainsi que cela avait été convenu, les délégués des volontaires se présentèrent chez le général ; celui-ci les reçut comme à l'ordinaire : il leur prodigua les protestations et les promesses.

Les délégués insistèrent pour obtenir une solution. Don Sebastian, qui, sans doute, était prêt à frapper le coup que depuis longtemps il méditait, changea de ton subitement et les renvoya en leur enjoignant d'attendre son bon plaisir.

Les délégués se retirèrent exaspérés de la fourberie de l'homme auquel ils avaient eu la faiblesse de se fier, et qui maintenant leur prouvait qu'il les avait constamment joués.

Les volontaires attendaient avec anxiété la réponse que devaient leur apporter leurs délégués. Lorsque ceux-ci eurent rapporté ce qui s'était passé, l'exaspération fut à son comble ; le cri aux armes fut poussé et chacun se prépara au combat.

Le chef du bataillon ne savait auquel entendre.

— Faites former le carré, lui dit le comte.

L'ordre s'exécuta.

Le comte se plaça au centre du carré et leva la main pour demander le silence.

Chacun se tut.

Le moment était solennel, tous le comprenaient. Malgré lui, une certaine hésitation se peignait sur le noble visage du comte ; non pas qu'il craignît pour lui personnellement, mais il sentait que c'était sa dernière partie qu'il allait jouer, que cette partie devait être décisive. Chacun avait les yeux fixés sur lui.

— Vous hésitez, comte, lui dit un officier. Pourquoi êtes-vous donc venu ? N'êtes-vous plus l'homme d'Hermosillo ?

A cette piquante interpellation, une vive rougeur empourpra les traits du comte, il tressaillit violemment.

— Non, s'écria-t-il, non, vive Dieu ! je n'hésite pas ! Mes amis, réfléchissez, il en est temps encore ; songez que l'épée une fois hors du fourreau, nous sommes hors la loi. Que voulez-vous ?

— Bataille ! bataille ! crièrent les volontaires en brandissant leurs armes avec enthousiasme.

Alors, le comte se redressa, il dégaina son épée, et l'agitant au-dessus de sa tête :

— Vous le voulez? cria-t-il.

— Oui! oui!

— Eh bien, en avant! vive la France!

— Vive la France! répondirent les volontaires.

Le bataillon, divisé en quatre compagnies, sortit résolûment du quartier et se dirigea au pas de charge vers la caserne mexicaine.

Malheureusement, nous l'avons dit, la division s'était mise parmi les Français; beaucoup d'entre eux ne marchaient qu'à contre-cœur, entraînés par leurs camarades.

Le chef du bataillon, bien que fort brave personnellement, n'était pas l'homme qu'il fallait pour tenter un coup de main comme celui que tentaient en ce moment les volontaires.

Le comte, par excès de délicatesse et afin de maintenir l'unité d'action, avait commis la faute de ne pas accepter le commandement que lui offraient les soldats et les officiers.

Le bataillon se dirigeait vers la caserne mexicaine par trois côtés différents.

Mais le général Guerrero avait pris ses dispositions de longue main; il s'était enfermé dans cette caserne avec trois cents hommes de troupe de ligne; les maisons voisines avaient été couronnées par les civicos, et quatre pièces de canon étaient braquées sur les quatre côtés par lesquels on pouvait seulement tenter l'assaut.

Les Français n'étaient en tout que trois cents hommes, à demi découragés; les Mexicains étaient près de deux mille.

Le combat s'engagea cependant vigoureusement de tous les côtés à la fois; le premier élan fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire admirable.

Les canons mexicains balayaient les assaillants, dont ils faisaient un carnage affreux; cependant, ceux-ci tenaient bon et continuaient à avancer, soutenus par l'exemple du comte, qui, à quinze pas en avant de la colonne, son rifle d'une main et son épée de l'autre, s'avavançait au milieu d'une grêle de balles, en criant de sa voix puissante :

— En avant! en avant!

Tout à coup, le chef de bataillon, qui devait soutenir le mouvement sur la droite, voyant sa compagnie décimée par la mitraille, perdit complètement la tête et se replia en désordre du côté de son quartier.

Vainement le comte chercha à rallier les volontaires; le désordre s'était mis parmi eux, tous ses efforts furent impuissants.

Ce fut alors que le comte comprit la faute qu'il avait commise en n'acceptant pas le commandement en chef.

Cependant les canons mexicains ne tiraient plus; les artilleurs étaient morts.

— En avant! à la baïonnette! cria le comte, et il s'élança en avant suivi de Valentin et de Curumilla, qui ne le quittaient pas d'une semelle; une vingtaine de volontaires se précipitèrent à sa suite.

Le comte se rua contre le mur de la caserne, qu'il parvint à escalader et sur la crête duquel il se maintint tout droit, exposé tout entier au feu de l'ennemi.

— En avant! en avant! répétait-il.

Son chapeau, criblé de balles, fut enlevé de sa tête. Plusieurs coups de baïonnette trouèrent ses habits.

Une lutte terrible s'engagea corps à corps.

Malheureusement les Français n'étaient qu'une quinzaine en tout. Après une résistance héroïque pour se maintenir, ils furent contraints de reculer; mais ils reculaient, ainsi que font les lions, pas à pas, la face tournée vers l'ennemi, sans cesser de combattre.

Le comte rugissait, des larmes de rage inondaient ses joues de se voir ainsi abandonné, il voulait mourir; vainement il se jetait au plus fort de la mêlée, ses deux amis le préservaient malgré lui des coups qui lui étaient adressés.

Enfin, la déroute commença; le comte brisa son épée en jetant un regard de colère impuissante vers ces ennemis que, s'il avait été bravement soutenu, il aurait pu vaincre et qui lui échappaient.

Valentin et Curumilla l'entraînèrent vers le port.

Le navire qui l'avait amené avait appareillé pendant le combat; la fuite était impossible.

Dans cette extrémité, une seule maison pouvait offrir un refuge aux vaincus. C'était celle de l'agent français; les volontaires y coururent.

Le señor Pavo promit que tous ceux qui remettraient leurs armes entre ses mains seraient placés sous la protection du drapeau français.

Le comte était entré dans la maison et s'était jeté sur une chaise, insensible à tout ce qui se faisait et se disait autour de lui; mais Valentin veillait.

— Un instant, dit-il, señor Pavo. Le comte de Prébois-Grancé aura-t-il la vie sauve?

Le Mexicain jeta un regard louche sur le chasseur, mais il ne répondit pas.

— Point de tergiversations, monsieur, reprit Valentin, il nous faut une réponse catégorique, ou nous recommençons la bataille!

Il n'y avait plus à hésiter, le señor Pavo se décida.

— Messieurs, dit-il d'une voix claire et accentuée, sur mon honneur, je vous jure que le comte Louis de Prébois-Grancé aura la vie sauve.

— Nous enregistrons votre parole, monsieur, dit Valentin d'une voix sévère.

Don Antonio Pavo arbora le drapeau blanc en signe de paix; presque tout le bataillon des volontaires était réfugié dans sa maison.

La bataille était finie, elle avait duré trois heures.

Les Français avaient eu trente-huit hommes tués et soixante-trois blessés sur trois cents combattants.

Les Mexicains avaient perdu trente-cinq hommes pendant l'action, et avaient eu cent quarante-sept blessés, sur environ deux mille soldats.

La bataille avait été chaudement disputée et les vainqueurs payaient cher une victoire obtenue par trahison.

XXVI

Catastrophe.

Aussitôt après le combat, une comédie charmante commença entre don Antonio Pavo et le général Guerrero.

Le général ne voulait écouter aucune proposition.

tendant à faire obtenir aux Français une capitulation écrite; il se borna à donner sa *parole d'honneur* d'officier général que si les armes lui étaient immédiatement remises, grâce de la vie serait faite à tous les révoltés.

Don Antonio fut *contraint* d'en passer par ce que voulait le général, les armes furent rendues, les Français faits prisonniers de guerre et écroués.

Aussitôt que la nuit fut tombée, le colonel Suarez, accompagné par quatre autres officiers, se présenta chez don Antonio Pavo réclamant au nom du général Guerrero, que le comte de Prébois-Grancé lui fût immédiatement livré.

Don Antonio s'empressa d'obéir en intimant au comte l'ordre de sortir de chez lui.

Celui-ci, sans lui répondre, se contenta de lui lancer un regard de souverain mépris et se rendit au colonel.

Un quart d'heure plus tard, il était écroué seul et mis au secret.

De tous les combattants, deux seulement avaient échappé, Valentin et Curumilla, et ce n'avait été que sur l'ordre péremptoire du comte.

Nous le répétons ici : bien que les noms soient changés, et que certains faits aient été exprès, et à cause de certaines convenances, dénaturés, ce n'est pas un roman que nous écrivons, c'est l'histoire d'un homme dont le noble caractère doit être cher à tous ses compatriotes; il y a donc certaines choses que nous ne pouvons pas et que nous ne devons point passer sous silence, bien que souvent dans le cours de ce long récit nous ayons adouci certains faits

qu'il nous répugnait de montrer dans toute leur hideur.

Malgré la promesse solennelle faite par don Antonio Pavo devant tous les volontaires, quelques jours après son arrestation illégale, le comte de Prébois-Grancé fut mis en jugement et l'instruction commença.

Les Européens s'émurent de cette déloyauté, plusieurs d'entre eux allèrent trouver don Antonio Pavo pour lui rappeler sa promesse et le sommer de la tenir.

Alors don Antonio répondit que jamais il n'avait rien promis, que cette affaire ne le regardait pas.

Cependant l'instruction du procès du comte se poursuivait activement, tous les officiers du bataillon, le commandant compris, furent interrogés; tous, un excepté, cherchèrent, nous sommes contraint de l'avouer, à rejeter le blâme de leur conduite sur le comte.

Aucun témoin à décharge ne fut entendu. Qu'en était-il besoin? l'accusé était condamné d'avance.

Lorsque le comte avait été arrêté, il portait en ceinture les pistolets qu'il avait pris pour marcher au combat. Le général Guerrero ordonna qu'on les lui laissât; il espérait sans doute que Louis, poussé par le désespoir, se ferait dans un moment d'oubli sauter la cervelle, et lui éviterait ainsi la honte de signer son arrêt de mort. Mais il ne connaissait pas le caractère de son ennemi : le comte avait l'âme trop fortement éprouvée par cette pierre de touche sublime qu'on nomme le malheur, pour recourir au suicide et ternir la fin de sa carrière.

Cependant Valentin n'était pas demeuré inactif;

s'il avait consenti à conserver sa liberté, ce n'avait été que dans l'espoir de sauver son frère de lait.

Deux ou trois jours après que le secret du comte avait été levé, vers le soir, la porte de sa prison s'ouvrit.

Il tourna machinalement la tête pour reconnaître la personne qui entrait, poussa un cri de joie et s'élança vers elle ; cette personne était Valentin.

— Toi, toi ici, lui dit-il ; oh ! merci d'être venu !

— Ne m'attendais-tu pas, frère ! répondit le chasseur.

— J'espérais ta visite sans oser y compter ; tu dois être en butte à mille vexations, contraint de te cacher ?

— Moi ? pas le moins du monde.

— Tant mieux ; tu ne peux pas t'imaginer combien je suis heureux de te voir ; mais quelle est la personne qui t'accompagne ?

En effet, Valentin n'était pas seul ; un autre individu était entré avec lui dans la prison et se tenait immobile contre la porte, que le geôlier avait refermée, après avoir introduit les visiteurs.

— Ne t'occupe pas de cette personne quant à présent, dit Valentin, causons d'affaires.

— Soit, parle.

— Tu sais que tu seras condamné à mort, n'est-ce pas ? dit nettement le chasseur.

— Je le présume.

— Bien ! Maintenant, écoute-moi, et surtout ne m'interromps pas ; le temps est précieux, il faut le mettre à profit. Tu comprends bien que si je t'ai obéi quand tu m'as ordonné de me sauver, c'est que je me doutais de quelle façon tourneraient les cho-

ses. Maintenant, le moment d'agir est venu ; tout est préparé pour ta fuite, les geôliers sont gagnés, ils ne te verront pas sortir de la prison ; un navire est frété par moi ; prends ton chapeau et viens. Dans dix minutes, nous serons à bord, dans une demi-heure, sous voiles, et nous laisserons la justice mexicaine s'arranger comme elle pourra. Hein, j'ai bien manœuvré, n'est-ce pas, frère ? tu vois que je n'ai pas perdu de temps et que tout cela est très-simple.

— Fort simple, en effet, répondit le comte du ton le plus calme ; je te remercie de ce que tu as fait.

— Cela n'en vaut pas la peine, frère, en vérité.

Le comte lui posa la main sur le bras pour l'interrompre.

— Seulement, continua-t il, je ne puis accepter ta proposition.

— Hein ? s'écria Valentin avec un bond de surprise, que me dis-tu donc là, frère ? tu plaisantes, je suppose ?

— Nullement, frère ; ce que je dis est la vérité ; ma volonté inébranlable est de léguer au peuple mexicain l'iniquité de ma condamnation, la tache indélébile de ma mort. Je ne fuirai pas, je ne le puis, ni ne le dois, ce serait lâche de ma part. Un soldat n'abandonne pas son poste ; un gentilhomme ne souille pas son blason ; un Français n'a pas le droit de déshonorer son nom. Je meurs pour une idée noble et grande, l'émancipation et la régénération d'un peuple. Cette idée avait besoin du baptême du sang pour prospérer et porter des fruits plus tard ; je lui donne le mien sans regret, sans

arrière-pensée, avec joie, je dirai presque avec bonheur. Frère, en prison les pensées mûrissent vite : c'est probablement parce qu'on est plus près de la tombe et que la vie apparaît alors ce qu'elle est réellement, un rêve. J'ai beaucoup pensé, beaucoup réfléchi, j'ai pesé avec la plus grande impartialité le pour et le contre des deux questions, je préfère la mort. Je savais ce que tu tenterais pour moi. Ta vie n'a été qu'un long dévouement, mais ce dévouement doit aller aujourd'hui jusqu'à accomplir le plus grand sacrifice, me laisser mourir ! et non pas chercher à me sauver. Un homme comme moi ne doit pas chicaner sa vie ; j'avais engagé ma tête comme enjeu dans la partie que j'ai jouée ; j'ai perdu, je la donne.

— Frère ! frère ! ne parle pas ainsi, s'écria Valentin avec désespoir ; tu me navres.

— Réfléchis, mon bon Valentin, à la position dans laquelle je me trouve : je suis jugé contre le droit des gens ; donc, ma position est belle, mes juges supporteront toute la honte de ma condamnation : si je fuis, je ne serai plus qu'un aventurier vulgaire, un pirate, comme ils disent, prodigue du sang de ses compagnons et avare du sien. Tous mes amis, qui sont morts pour défendre ma cause, ne dois-je donc pas acquitter la dette que j'ai contractée envers eux ? Allons, frère, ne cherche pas à me convaincre, ce serait inutile. Je te le répète, ma résolution est inébranlable.

— Ah ! s'écria de nouveau Valentin, avec un accent de colère qu'il ne put réprimer, tu veux absolument mourir ; songes-tu qu'en mourant tu entraînes avec toi une autre personne dans

la tombe ? Crois-tu qu'elle consentira à vivre lorsque...

— Silence ! interrompit le comte avec agitation, ne me parle pas d'elle. Pauvre Angela ! hélas ! pourquoi m'a-t-elle aimé ?

— Pourquoi ? s'écria en avançant tout à coup la personne qui avait accompagné Valentin et était jusqu'à ce moment demeurée immobile, parce que vous êtes grand, don Luis, parce que votre cœur est immense.

— Oh ! s'écria-t-il avec douleur, Angela ! Frère, frère, qu'as-tu fait ?

Le chasseur ne répondit pas, il pleurait. Cette nature de fer était brisée, cet homme si fort pleurait comme un enfant.

— Ne lui reprochez pas de m'avoir amenée, don Luis, c'est moi qui l'ai voulu, j'ai exigé qu'il me conduisit près de vous.

— Hélas ! répondit le comte avec une ineffable tristesse, vous me brisez le cœur, pauvre enfant chérie ; voilà que devant vous toute ma résolution, tout mon courage, m'abandonnent. Oh ! pourquoi êtes-vous venue raviver par votre présence des regrets que rien ne pourra calmer désormais ?

— Vous vous trompez, don Luis, répondit-elle avec une énergie fébrile, vous me croyez une femme faible et sans courage. Mon amour pour vous est trop vrai et trop pur pour que je vous conseille jamais rien contre votre honneur ou contre votre gloire. Tout à l'heure, cachée dans ce coin obscur, j'écoutais avidement vos paroles, j'étais heureuse de vous entendre parler comme vous l'avez fait. Je vous aime, don Luis, oh ! comme jamais

homme n'a été aimé sur la terre ; mais je vous aime pour vous, non pour moi ; votre gloire m'est aussi chère qu'à vous-même, votre mémoire doit rester sans tache comme votre vie a été sans souillure. Don Luis, moi pour qui vous êtes tout, vous l'homme pour lequel je sacrifierais ma vie s'il le fallait, je suis venue vous dire : Mourez, comte, mourez noblement, tête haute ; tombez comme un héros, votre mémoire restera comme celle d'un martyr.

— Oh ! merci, merci, de me dire cela, Angela, s'écria le comte en la pressant dans ses bras avec une ivresse passionnée, vous me rendez tout mon courage !

— Maintenant, au revoir, comte, à bientôt.

Le comte s'approcha de Valentin :

— Ta main, frère ; lui dit-il, pardonne-moi de ne pas vouloir vivre.

Le chasseur se jeta dans les bras de son frère de lait, et tous deux demeurèrent enlacés pendant quelques minutes.

Enfin, le comte se détacha par un héroïque effort de cette affectueuse étreinte. Valentin sortit sans avoir la force d'articuler une parole, soutenant doña Angela qui, malgré le courage qu'elle avait montré, se sentait sur le point de s'évanouir.

La porte se referma, et le comte demeura seul.

Il se laissa tomber sur son équipal, appuya les coudes sur la table, cacha sa tête dans ses mains, et demeura ainsi la nuit entière.

Le lendemain, de bonne heure, on vint chercher don Luis pour le conduire au tribunal ; les interrogatoires étaient finis, la plaidoirie allait commencer.

Le comte avait choisi pour défenseur un jeune capitaine nommé Borunda, qui, lors de la prise

d'Hermosillo, avait été fait prisonnier par les Français à l'attaque de la tête du pont.

Borunda avait conservé le souvenir de la façon généreuse dont l'avait traité le comte à cette époque. Son plaidoyer fut ce qu'on devait attendre de ce jeune et noble officier, simple, pathétique, et empreint de cette éloquence qui part du cœur et que rien ne peut égaler. Certes, le comte eût été acquitté si sa mort n'avait pas été résolue d'avance.

Don Luis, qui pendant tous les débats était demeuré calme et impassible, écoutant les fausses déclarations et les imputations calomnieuses des témoins sans tressaillir et sans adresser un reproche à ces ingrats qui le sacrifiaient lâchement, se sentit ému malgré lui de la chaude parole de son défenseur ; il se leva, et lui tendant la main avec une grâce inimitable :

— Merci, monsieur, lui dit-il ; je suis heureux, parmi tant d'ennemis, d'avoir rencontré un homme tel que vous. Votre plaidoyer a été ce qu'il devait être, on ne paye pas de telles paroles.

Alors tirant de son doigt la bague chevalière à ses armes que depuis son départ de France il avait toujours portée, il la passa au doigt du capitaine en ajoutant :

— Acceptez cette bague, et conservez-la en souvenir de moi.

Le capitaine serra la main qui pressait la sienne, sans pouvoir articuler une parole (1).

(1) Nous sommes heureux de constater ici que le capitaine Borunda, malgré les offres brillantes qui plus tard lui furent faites, ne voulut pas consentir à se dessaisir de cette bague.

(Note de l'auteur.)

Les juges se retirèrent pour délibérer. Ils rentrèrent au bout de cinq minutes.

Le comte Louis de Prébois-Grancé, reconnu coupable à l'unanimité des voix, était condamné à être passé par les armes.

L'interprète-juré du tribunal fut alors sommé par le président de traduire sa sentence au condamné; mais alors il se passa une chose étrange.

Cet interprète se leva, et s'adressant au tribunal :

— Non, messieurs, dit-il résolument, je ne traduirai pas cette sentence inique que bientôt vous regretterez vous-mêmes d'avoir prononcée.

Cette énergique protestation interdit un instant les juges.

Séance tenante, l'interprète fut révoqué.

C'était un Espagnol.

— Messieurs, dit alors le comte avec le plus grand sang-froid, je comprends assez bien votre langue pour savoir que vous m'avez condamné à mort; que Dieu vous pardonne comme je le fais.

Il salua le tribunal en souriant, et se retira aussi calme qu'il était arrivé.

Le comte fut immédiatement mis en *capilla*.

En Espagne et dans toute l'Amérique du Sud, les condamnés à mort sont placés dans une chambre au fond de laquelle est un autel. Près du lit du condamné est placé le cercueil dans lequel, après l'exécution, doit être enfermé son corps; les murs sont tendus de draps noirs, semés de larmes d'argent et d'inscriptions funèbres. Cette coutume assez cruelle, à notre avis, et qui est évidemment un reste des temps barbares du moyen âge, a proba-

blement pour objet de rappeler le condamné à des idées pieuses.

Le comte ne se laissa nullement influencer par cet appareil lugubre, et il s'occupa avec la plus grande tranquillité à mettre ordre à ses affaires.

Le jour même qu'il fut mis en capilla, Valentin entra dans sa prison, suivi du père Séraphin.

De tous les prêtres dont il aurait désiré d'être assisté à ses derniers moments, le digne missionnaire était celui qu'il aurait demandé s'il avait su qu'il fût possible de le faire venir.

Mais Valentin pensait à tout. Par son ordre, Curumilla s'était mis en quête, et le brave Indien n'avait pas tardé à rencontrer le missionnaire, qui, en apprenant de quoi il s'agissait, s'était hâté de le suivre.

Cependant la condamnation du comte avait causé une émotion extraordinaire. Tandis que les civicos et les autres bandits de la ville se livraient à une joie indécente en parcourant les rues musique en tête, la haute société et la classe saine de la population manifestaient une tristesse extrême; on ne parlait de rien moins que de s'opposer à l'exécution de la sentence, et pendant quelques heures le général Guerrero trembla que sa victime ne lui échappât.

Le vice-consul des Etats-Unis, indigné de ce jugement inique, mais n'ayant pas qualité pour agir officiellement, se rendit auprès de don Antonio Pavo afin de le déterminer à agir énergiquement et à sauver le comte. Don Antonio refusa, tout en protestant de la douleur qu'il éprouvait. Rien ne put le faire revenir de son refus.

Cependant, don Antonio comprit qu'il ne pouvait pas se dispenser de faire une visite au comte.

Valentin était auprès de lui, ainsi que le père Séraphin. Le chasseur avait obtenu de ne pas quitter son frère de lait jusqu'à son dernier soupir.

Le comte reçut don Antonio avec un visage glacial ; il se contenta de hausser les épaules avec mépris, lorsque celui-ci voulut chercher à se disculper et à atténuer ce que sa conduite avait eu de répréhensible.

Il lui remit divers papiers, et l'interrompant brusquement au milieu d'une phrase assez embrouillée, dans laquelle il cherchait à prouver combien il était innocent de tout ce qu'on lui imputait :

— Ecoutez-moi, monsieur, lui dit-il sèchement, je veux bien, si cela peut vous servir à quelque chose, vous donner une lettre dans laquelle je reconnaitrai que vous avez toujours été parfait pour moi, mais à une condition...

— Laquelle, monsieur le comte ? dit-il vivement.

— Je ne veux pas être fusillé à genoux et les yeux bandés ; vous m'entendez, monsieur : je veux regarder la mort en face ! Arrangez cela avec le gouverneur. Allez !

— Cette faveur vous sera accordée, je vous le certifie, monsieur le comte, répondit-il, heureux d'en être quitte à si bon compte.

Il sortit et tint parole.

Qu'importait aux ennemis du comte qu'il mourût debout ou à genoux, les yeux bandés ou non ? Le principal pour eux était qu'il mourût.

Le général Guerrero profita de cette occasion pour paraître généreux à peu de frais.

Le surlendemain, Valentin amena avec lui doña Angela ; la jeune fille avait revêtu cette robe de moine qu'elle avait déjà portée dans une circonstance grave.

— C'est aujourd'hui ? demanda le comte.

— Oui, répondit Valentin.

Louis prit son frère de lait à part.

— Jure-moi de protéger cette enfant lorsque je ne serai plus là pour le faire.

— Je te le jure, répondit Valentin d'une voix brisée.

Doña Angela entendit ces paroles ; la jeune fille sourit tristement en essuyant une larme.

— Maintenant, frère, il est un autre serment que j'exige de toi.

— Parle, frère.

— Jure d'accomplir ce que je te demanderai, quoi que ce puisse être.

Valentin regarda son frère de lait ; il vit une telle anxiété peinte sur son visage qu'il baissa la tête.

— Je le jure ! dit-il d'une voix sourde.

Il avait deviné ce que don Luis allait exiger de lui.

— Je ne veux pas que tu me venges ! Crois-moi, frère, Dieu se chargera de cette vengeance, et, tôt ou tard, il punira mes ennemis d'une façon plus terrible que tu ne pourrais le faire. Me promets-tu de m'obéir ?

— Tu as ma parole, frère, répondit le chasseur.

— Merci. Maintenant, laisse-moi dire adieu à cette pauvre enfant.

Et il alla vers doña Angela qui, de son côté, s'avança vers lui.

Nous ne rapporterons pas leur entretien. Ils oublièrent tout pendant une heure pour vivre un siècle de joie en s'isolant à eux deux et en se parlant cœur à cœur.

Tout à coup un bruit assez fort se fit entendre au

dehors : la porte de la capilla s'ouvrit, le colonel Suarez parut.

— Je suis à vos ordres, colonel, dit le comte, sans laisser à celui-ci le temps de lui parler.

Il passa une dernière fois ses doigts dans ses moustaches, lissa ses cheveux, prit son chapeau de Panama qu'il garda à la main, et après avoir jeté un mélancolique regard autour de lui, il sortit.

Le père Séraphin marchait à sa droite, doña Angela, le capuchon rabattu, à sa gauche; Valentin venait ensuite, chancelant comme un homme ivre, malgré les efforts qu'il faisait, les yeux hagards et le visage baigné de larmes.

Il y avait quelque chose de navrant dans l'aspect de cet homme aux traits énergiques et au teint bronzé en proie à une telle douleur, d'autant plus profonde qu'elle était muette.

Il était six heures du matin, le soleil venait de se lever, la matinée était magnifique, l'atmosphère était remplie de senteurs âcres et enivrantes, la nature semblait en joie, et un homme plein de vie, de santé, d'intelligence, allait mourir, mourir brutalement, frappé par des ennemis indignes.

Une foule immense couvrait le lieu de l'exécution, les troupes étaient rangées en bataille.

Le général Guerrero, en grand uniforme tout resplendissant de pierreries, paradait à la tête des troupes.

Le comte marchait doucement, causant avec le missionnaire, et de temps en temps adressant la parole à l'héroïque jeune fille qui n'avait pas voulu l'abandonner à cette heure suprême. Il tenait son chapeau devant son visage, afin de se garantir des rayons du soleil, et s'éventait nonchalamment.

Arrivé, sur le lieu de l'exécution, il s'arrêta, se tourna du côté du peloton chargé de son exécution, jeta son chapeau à terre et attendit.

Un officier lut la sentence.

Lorsque cette lecture fut finie, le comte embrassa affectueusement le missionnaire, en fit autant de Valentin, et se penchant à son oreille :

— Souviens-toi ! lui dit-il.

— Oui ! répondit celui-ci d'une voix inarticulée.

Alors ce fut le tour de doña Angela. Ils demeurèrent longtemps embrassés ; enfin, comme par un commun accord, ils se séparèrent.

— Séparés sur la terre, bientôt nous serons unis au ciel. Courage, mon bien-aimé ! lui dit-elle avec exaltation.

Il lui répondit par un sourire qui déjà n'avait plus rien de la terre.

Le père Séraphin et Valentin s'éloignèrent d'une quinzaine de pas, s'agenouillèrent sur la terre, et joignant les mains, ils prièrent avec ferveur.

Doña Angela, son capuchon toujours rabattu, alla se placer à quelques pas seulement du général, qui suivait tous les préparatifs de l'exécution avec un sourire de triomphe.

Le comte jeta un regard autour de lui afin de s'assurer que ses amis s'étaient éloignés, fit un pas en avant afin de se rapprocher du peloton dont il n'était cependant qu'à sept ou huit pas, et croisant ses mains derrière le dos, la tête droite, le regard assuré et le sourire sur les lèvres.

— Allons, mes braves, dit-il d'une voix claire et accentuée, faites votre devoir, visez au cœur !

Alors il se passa une chose étrange : l'officier

commanda le feu en balbutiant, et les soldats, tirant les uns après les autres, n'atteignirent pas le patient.

— Finissons-en, caraï! s'écria le général.

Les soldats rechargèrent leurs fusils; le commandement de feu se fit entendre de nouveau.

Une décharge éclata comme un coup de tonnerre, et le comte retomba la face contre terre.

Il était mort : le progrès, l'idée, comptaient un martyr de plus.

— Mon père, adieu ! cria une voix aux oreilles du général, je tiens ma promesse.

Don Sebastian se retourna avec effroi : il avait reconnu la voix de sa fille.

Doña Angela venait de rouler sur la grève.

Son père se précipita vers elle. Il était trop tard, il ne serra dans ses bras qu'un cadavre.

Sa punition commençait déjà. A peine le comte fut-il tombé, que Valentin s'élança vers lui, suivi du missionnaire.

— Que nul n'approche de ce corps ! dit-il d'une voix qui fit reculer les plus braves ; et, s'agenouillant à sa droite, tandis que le missionnaire se plaçait à sa gauche, il pria.

Curumilla avait disparu.

A ceux qui me diront que le comte de Prébois-Grancé était un aventurier, je demanderai ce qu'était Hernando Cortez la veille de la prise de Mexico?

En politique comme en toutes choses, c'est la fin qui justifie les moyens, et le succès n'est que la consécration du génie (1).

(1) Voir la note A, page 334.

NOTE A

Plusieurs de nos amis nous ont fait observer avec raison que l'œuvre de justice que nous avons essayée aujourd'hui ne saurait être complète si nous nous obstinions à cacher nos personnages sous le voile du pseudonyme. Qu'il soit donc fait ainsi que nos amis le désirent. Qui ne se rappelle l'héroïque épopée du comte Gaston de Raoussset-Boulbon ; la catastrophe qui la termina fut, malgré les préoccupations politiques du moment, considérée comme une calamité publique.

C'est l'expédition de ce Titan incompris, auquel il n'a manqué qu'un levier pour soulever le monde, que nous avons entrepris de raconter. Don Luis est le comte. A côté du consul Calvo, du général Yanès et du commandant Lebourgeois-Desmarais, sinistre trinité fatale au comte, les deux premiers par une basse haine, le dernier par jalousie, faiblesse de caractère et incapacité, grimacent encore les sombres et ignobles figures du colonel Campusano et de Cubillas, ces agents subalternes, vautours à la suite, moins hideusement féroces que ceux qui les poussaient à agir. Maintenant, citons au hasard quelques noms parmi les hommes qui demeurèrent quand même fidèles au comte : nommons en première ligne Monsieur A. de La Chapelle, rédacteur en chef du *Messenger de San-Francisco*, ami particulier de Raoussset, qui lui légua en mourant le soin de venger sa mémoire et auquel son amitié pour son ami a inspiré un si beau livre, puis Lenoir, Garnier, Fayolle, Lefranc, les trois derniers tombés bravement devant Hermosilla. O. de La Chapelle, le frère du journaliste, ce chevaleresque chef des Cocospériens, enfin le capitaine mexicain Borunda, dont le chaleureux plaidoyer aurait sauvé le comte, si sa mort n'avait pas été résolue d'avance. Six années ont passé sur le drame de Guaymas, l'heure est venue de rendre à la victime héroïque de cet inqualifiable assassinat la justice qui lui est due, nous, l'un de ses amis les plus obscurs, nous serons heureux si notre livre, quelque incomplet qu'il soit, concoure pour une faible part à cette réhabilitation si avidement attendue de tous les cœurs loyaux. Nous ajouterons en terminant que ce récit n'a été entrepris sur aucunes notes préparées à l'avance, mais écrit sous l'impression de souvenirs ineffaçables plutôt avec le cœur qu'avec la plume.

GUSTAVE AIMARD.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
I. — L'Entrevue.....	1
II. — La Mission.....	14
III. — L'Espion.....	27
IV. — L'Explosion.....	42
V. — La première amorcc.....	57
VI. — Représailles.....	73
VII. — Guetzalli.....	89
VIII. — L'Envoyé.....	101
IX. — Doña Angela.....	115
X. — Les Ambassadeurs.....	126
XI. — Plan de Campagne.....	137
XII. — Le Père et la Fille.....	148
XIII. — La Magdalena.....	162
XIV. — Le combat de coqs.....	173
XV. — Le Conciliabule.....	183
XVI. — Le Père Séraphin.....	193
XVII. — La Quebrada del Coyote.....	207
XVIII. — L'Affût.....	218

	Pages
XIX. — Marche en avant.....	231
XX. — Avant l'Attaque.....	242
XXI. — Prise d'Hermosillo.....	254
XXII. — Après la Victoire.....	267
XXIII. — L'hacienda del Milagro.....	280
XXIV. — Retour du Sanglier sur la meute.....	299
XXV. — Commencement de la Fin.....	306
XXVI. — Catastrophe.....	318
Note	334

SEP 23 1919

139

248

255

301

365 ab

322

333

OUVRAGES DE M. GUSTAVE AIMARD.

PREMIÈRE SÉRIE.

Trappeurs de l'Arkansas.....	1 vol.
Rôdeurs de Frontières... (Sous Presse).....	1 vol.
Francs Tireurs..... (Sous Presse).....	1 vol.
Coeur-Loyal..... (Sous Presse).....	1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE.

Grand Chef des Aucas.....	2 vol.
Chercheur de Pistes.....	1 vol.
Pirates des Prairies.....	1 vol.
Loi de Lynch.....	1 vol.
Grande Filibuste.....	1 vol.
Fièvre d'or.....	2 vol.
Amilla.....	1 vol.

TROISIÈME SÉRIE.

le-Franche.....	1 vol.
clairleur.....	1 vol.

Les numéros indiquent l'ordre dans lequel chaque série doit être lue.

beaucoup écrit sur l'Amérique ; bon nombre d'auteurs d'un talent incontestable ont entrepris l'exploration, mais peu d'entre eux ont réussi, faute d'une connaissance approfondie des pays. M. Gustave Aimard a été plus heureux que ses devanciers ; séparé pendant de longues années de sa patrie, il a vécu de la vie nomade au milieu des prairies, côte à côte avec les Indiens, fils de leurs puissantes nations, partageant leurs dangers et leurs combats, les accomplissant toute de lutttes et d'impossibilités vaincues, a des charmes mous que ceux-là qui n'ont expérimenté peuvent comprendre. L'homme grandit dans le désert, seul, face à face avec les Indiens et bêtes fauves qui, tapis dans la détente de sa carabine, entouré d'ennemis de tous côtés, épie le moment de fondre sur lui pour en faire leur proie ; il se sent réellement le maître de son existence aux péripéties étranges, jamais les mêmes, a été pendant plus de quinze ans, de l'ouest ; perdu dans le *Del Norte*, ce désert de sables mouvants qui engloutit tant de vies, il a erré près d'un mois en proie aux horreurs de la faim, de la soif et la fièvre. Deux ans, attaché par les *Apaches* au poteau de torture ; esclave des *Patagons* du détroit de *Magellan*. Il a traversé seul les *Pampas* de *Buenos-Ayres* et *San Luis de Mendoza*, sans crainte des mystères des forêts vierges du *Bésil* et les explore dans leur plus grande largeur. Pour squatter, chasseur, trappeur, partisan, gambusino ou mineur, il a parcouru l'Amérique du présent, sans souci du lendemain, enfant perdu de la civilisation, vivant au jour le jour, ses courses aventureuses. Les mœurs qu'il décrit ont été les siennes, les Indiens dont il a connu. En un mot il a vu, il a vécu ; il a souffert avec les personnages de ses récits ; et des hordes nomades qui sillonnent dans tous les sens les vastes déserts de l'Amérique